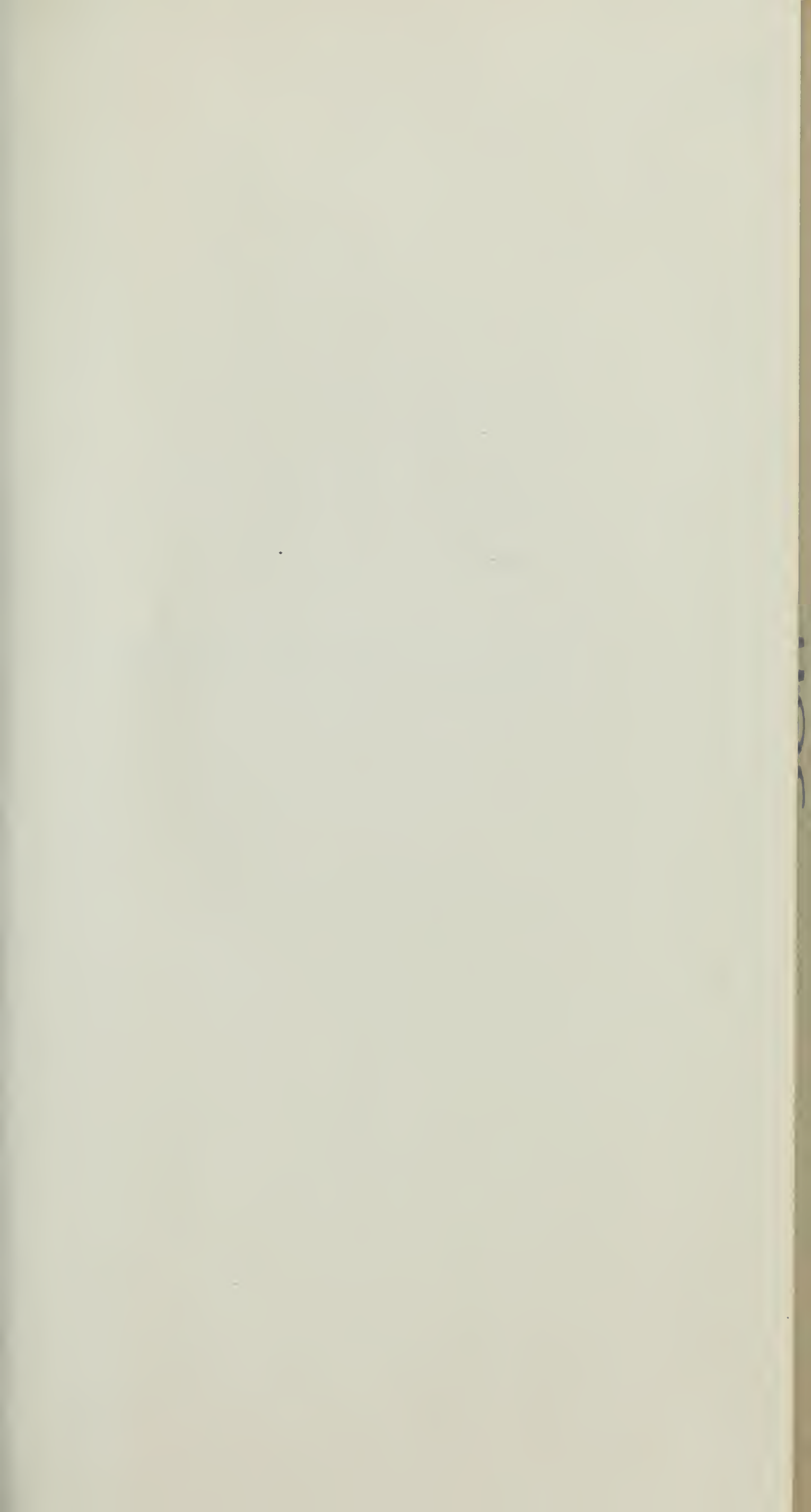




LES
DEMOISELLES DE VERRIÈRES

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

L'Abbé F. Galiani. Correspondance. (En collaboration avec Lucien Perey.) *Ouvrage couronné par l'Académie française*. . . . . 2 vol.

La Jeunesse de Madame d'Épinay. (En collaboration avec Lucien Perey.) *Ouvrage couronné par l'Académie française*. . . . . 1 vol.

Les Dernières Années de Madame d'Épinay. (En collaboration avec Lucien Perey.) *Ouvrage couronné par l'Académie française* . . . . 1 vol.

La Vie intime de Voltaire aux Délices et a Ferney. (En collaboration avec Lucien Perey.) . . . . . . 1 vol.

Querelles de philosophes :
Voltaire et Jean-Jacques Rousseau. . . . . 1 vol.

Les Comédiens hors la loi. . . . . 1 vol.

Trois Mois a la Cour de Frédéric (Épuisé). . . . . 1 vol.

La Duchesse de Choiseul (Épuisé) . . . . 1 vol.

Journal d'un Étudiant pendant la Révolution . . . 1 vol.

OUVRAGES DE M. LUCIEN PEREY

Histoire d'une Grande Dame au xviii[e] siècle . . . . 2 vol.

Zerbelin et Zerbeline, conte . . . . 1 vol.

Sous presse :

Le Dernier Neveu de Mazarin (Louis Mancini, duc de Nivernais). . . . . 1 vol.

Paris — Imp. Lahure, rue de Fleurus, 9.



Marie



Genevieve

GASTON MAUGRAS

LES

DEMOISELLES DE VERRIÈRES

PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
—
1890



PRÉFACE

Une courtisane au XVIIIe *siècle*, tel est le titre que portait primitivement l'ouvrage que nous publions aujourd'hui. Des personnes sages nous ont assuré que nous allions par cette franchise d'allures alarmer gravement la pudeur de nos contemporains, et comme nous n'entendions à aucun degré devenir une pierre de scandale, nous nous sommes incliné.

Si nous faisons part au public de nos scrupules et de nos hésitations, c'est qu'il ne doit pas y avoir de méprise et qu'il importe de connaître dès la première ligne le sujet que nous avons abordé. Nous nous sommes efforcé, il est

vrai, de le traiter dans une langue chaste, mais il n'en est pas moins quelque peu délicat.

M. Maurice Sand, dont tous les lettrés déplorent si vivement la perte prématurée, avait bien voulu nous confier les portraits des demoiselles de Verrières et nous autoriser à les reproduire. Il les tenait de Mme George Sand, qui elle-même les avait reçus de sa grand'mère, Aurore de Saxe, propre fille de Marie de Verrières.

La plupart des documents inédits que nous publions proviennent des papiers de M. d'Épinay qui sont en notre possession. Nous avons eu recours, pour compléter notre travail, à quelques ouvrages que nous nous faisons un devoir de citer : l'*Histoire de ma vie* et les *Dernières pages* de Mme George Sand, le *Théâtre des demoiselles Verrières*, de M. Adolphe Jullien, nous ont fourni de nombreux et précieux documents.

LES

DEMOISELLES DE VERRIÈRES

CHAPITRE I

PRÉAMBULE. — ÉTAT DES MŒURS AU XVIII[e] SIÈCLE.

Les demoiselles de Verrières sont restées célèbres parmi les grandes courtisanes du siècle dernier. L'aînée surtout, Marie, plus encore que sa sœur, a marqué dans les fastes de la haute galanterie.

Sa remarquable beauté, un charme incomparable, l'esprit dont elle était abondamment pourvue, firent longtemps de son salon le rendez-vous préféré des hommes de lettres et des grands seigneurs. D'illustres et éclatantes amours, une

grande fortune brillamment dissipée, des aventures singulières et romanesques rendent cette existence fort intéressante à étudier. En voyant Mlle de Verrières d'abord dans son obscurité première, puis aux jours de sa splendeur, enfin à l'heure de son déclin, nous serons amenés à vivre avec la société qui s'agitait autour d'elle, société d'une rare immoralité, mais dépourvue d'hypocrisie, n'ayant aucun soupçon du sens moral, mais inconsciente; société étrange, bizarre et qui montre un côté particulièrement curieux de la seconde moitié du xviii[e] siècle.

Avant d'entreprendre ce récit dont les événements se déroulent à plus d'un siècle de distance, nous croyons devoir mettre le lecteur en garde contre une tendance trop fréquente de notre temps. Le xviii[e] siècle est encore si près de nous, que nous sommes irrésistiblement tentés de le juger d'après nos mœurs actuelles. Et cependant quel abîme nous en sépare!

C'est une erreur évidente, que de vouloir apprécier une époque avec les idées, nous dirons même les préjugés du temps dans lequel nous vivons. Chaque époque a ses mœurs, ses coutumes, ses usages: peu à peu les idées se modi-

fient, il en germe de nouvelles, les mœurs se transforment, le progrès suit sa marche lente et continue; en un mot une révolution s'opère : c'est la loi éternelle!

Ferons-nous un crime à nos pères de n'avoir pas connu des sentiments, des scrupules, dont l'invention est de date récente? Ils ont été de leur temps; peut-on le leur reprocher?

Prenons par exemple la pudeur : ce sentiment, si développé de nos jours, n'existe pas au XVIIIe siècle; on n'en parle que pour le railler. « La pudeur! belle vertu, dit-on, qu'on attache sur soi avec des épingles! » On ne l'apprend pas à la femme, partant elle l'ignore; elle reçoit à sa toilette, au lit, s'habille en présence de ses adorateurs, tolérant sans y attacher d'importance des familiarités qui aujourd'hui nous paraissent excessives.

La pudeur du langage n'existe pas davantage. Le XVIIIe siècle ne craint pas d'employer le mot propre; même dans les relations avec les femmes, même dans les correspondances, l'on ne cherche pas de périphrases, et ces mots qui nous choquent maintenant à juste titre, parce que la réserve au moins apparente des mœurs a amené

la réserve du langage, sont d'un usage constant.

Rappelez-vous avec quelle crudité de langage Mme d'Épinay écrit à l'abbé Galiani et dans quels termes lui répond le spirituel Napolitain? Il est indiscutable que si nous jugeons avec nos idées actuelles, nous devons être quelque peu scandalisés quand nous voyons Mme d'Épinay mander très simplement à son cher abbé cette importante nouvelle : « j'ai le croupion écorché », et l'abbé riposter sur le même ton. On ne s'en choquait pas cependant[1].

Rappelez-vous la baronne d'Aine quelque peu chiffonnée par le Roy[2] dans l'escalier du château de Granval et, saisie d'effroi, s'écriant à pleins

1. Cette absence de périphrases offusquait cruellement Walpole lors de ses séjours à Paris. En sortant d'une soirée chez Mme du Deffant, il écrivait à Gray : Paris, 19 novembre 1765 : « Le Dauphin est à la mort : chaque matin les médecins rédigent un compte rendu de son état... l'avant-dernier soir on en a produit un dans un souper où j'étais, on l'a lu et il disait que le prince avait eu une *évacuation fétide*. Je vous en demande pardon, quoique vous ne soyez pas à souper. La vieille dame chez qui nous étions s'est écriée : « Oh ! mais on a oublié de mentionner qu'il a renversé son pot de chambre, et qu'on a été obligé de le changer de lit. » Là se trouvaient réunies plusieurs dames du plus haut rang.... Leur gaieté vaut leur délicatesse. »

2. Le Roy, lieutenant des chasses du parc de Versailles, ami intime des encyclopédistes.

poumons : « A moi, à moi, mes gendres! tant pis pour vous s'il me fait un enfant! »

C'est le ton de l'époque.

Que de mots employés couramment au siècle dernier et qui maintenant, remplacés par des euphémismes, sont rigoureusement proscrits de notre langue! Faut-il citer la singulière aventure de Mme de Matignon à propos de cet appendice du costume féminin dont l'invention n'est pas récente, mais qui a été réédité de nos jours dans des proportions si fabuleuses.

Mme de Matignon arrive de Naples, où son père était ambassadeur, et se rend directement à Marly, sans même s'arrêter à Paris. Elle n'a donc pas le temps d'être mise au courant d'une mode nouvelle qui fait rage depuis quinze jours. « Cette mode consiste à se mettre par derrière au bas de la taille et sur la croupe un paquet plus ou moins gros, plus ou moins parfait de ressemblance, auquel on donne sans détour le nom de cul. Mme de Matignon arrive à Marly pour se coucher et on la loge dans un appartement séparé par une cloison très mince de celui de Mme de Rully, plus tard duchesse d'Aumont. Qu'on se figure la surprise de Mme de Matignon,

lorsque le lendemain à son réveil elle entend entrer chez Mme de Rully la princesse d'Hénin, qu'elle reconnaît à la voix et qui sur-le-champ dit : « Bonjour, mon cœur, montrez-moi votre c.. ». Mme de Matignon pétrifiée écoute et recueille le dialogue suivant : « Mais, mon cœur, il est affreux, étroit, mesquin, tombant. En voulez-vous voir un joli? Tenez, regardez le mien. » « Ah! c'est vrai, dit Mme de Rully avec l'accent de l'admiration, regardez donc, Mademoiselle Aubert (c'était la femme de chambre), il est réellement charmant le c.. de Mme d'Hénin, comme il est rebondi! » — « Voilà, reprend Mme d'Hénin, comme il faut l'avoir pour réussir dans un salon. Il est bien heureux que je sois arrivée pour surveiller le vôtre[1]. »

Mais ce n'est pas seulement dans l'emploi de certains mots que la réserve n'existe pas, les propos les plus gaulois sont fort à la mode; bien loin de les craindre on les recherche, personne ne s'en étonne, ni ne s'en choque. On en peut donner un exemple bien frappant lors de la visite des dames de la halle à la Cour au moment du

1. *Mémoires de Mme de Genlis.*

mariage du Dauphin (Louis XVI) avec la fille de Marie-Thérèse. Suivant un usage immémorial elles viennent apporter au jeune couple leurs vœux et leurs félicitations, mais elles lui tiennent en même temps des propos révoltants accompagnés de gestes absolument obscènes. Toute la Cour est là et accueille par les rires les plus encourageants ces plaisanteries plus qu'équivoques. Quant à la jeune Dauphine, elle s'amuse à ce point qu'elle va partout raconter la singulière harangue dont elle a été favorisée.

Jugerions-nous sainement du mariage et de la fidélité conjugale au XVIIIe siècle si nous prétendions les apprécier avec nos mœurs actuelles et l'austérité relative qui a cours parmi les gens de notre temps? La confusion serait monstrueuse et on ne peut pas plus vouloir établir une assimilation quelconque entre les mœurs qu'on ne le pourrait faire raisonnablement entre les costumes.

On sait combien, au siècle dernier, le lien conjugal était peu de chose, avec quelle aisance et quelle facilité on le dénouait. L'amour dans le mariage passait pour un ridicule, une faiblesse indigne de personnes bien nées, bonne tout au plus pour les petites gens.

Les jeunes maris s'étudiaient même à négliger leurs femmes et à manquer vis-à-vis d'elles de soins et de procédés dans la seule crainte du qu'en dira-t-on [1]. Le libertinage était pour ainsi dire obligatoire et cette situation singulière motivait cette jolie réponse d'un jeune homme sentimental bafoué par ses amis : « Est-ce ma faute à moi si j'aime mieux les femmes que j'aime que les femmes que je n'aime pas. » Le mariage n'était qu'une convention, un arrangement de famille, un acte utile à la fortune. Mais c'était aussi un inconvénient « dont on arrivait à se garantir en en retranchant tous les devoirs [2] ». Les maris mettaient leur amour-propre à ne point paraître avec leurs épouses, à étaler au théâtre ou à Longchamps la toilette d'une fille, et à lui assurer des rentes par contrat.

Un jour, pressé de questions, un mari volage avoue à sa jeune femme quelques infidélités. Leur conversation est trop étonnante, trop instructive et elle met trop bien en relief les idées de l'époque pour que nous ne citions pas le passage en entier. Aux reproches désolés de sa

1. Voir les *Mémoires de Cheverny.*
2. Besenval.

femme le mari répond par cette douce morale :

« Je vous ai laissée dire jusqu'au bout, ma chère amie, mais oserais-je demander de quoi vous vous plaignez ? Ne suis-je pas toujours occupé de vos amusements plus que des miens, ne vous laissai-je pas une entière liberté ?... Je suis fâché de voir l'état où vous mettez pour des fantaisies, pour des chimères.... Je ne peux rien à cela, moi. Tout ce que je puis vous dire, c'est que je vous aime autant que je l'ai jamais fait et que si je ne suis pas perpétuellement avec vous comme j'y étais dans le commencement de notre mariage, prenez-vous-en encore une fois à l'usage du monde qui ne le permet pas.... S'il est vrai que je me sois laissé aller à quelques distractions, premièrement ce n'est point un crime, et en second lieu vous vous y prenez mal pour me faire revenir. »

Et comme elle s'indigne, il lui répond avec une admirable désinvolture :

« Non, en vérité, ma chère amie, vous n'avez nulle idée de ce monde ni de ses usages ! que fait tout cela ! et qu'a de commun une créature qu'on peut avoir pour de l'argent et qu'on laisse là quand on n'en veut plus, avec une femme

qu'on estime et qu'on a choisie? » et il termine sa mercuriale par cet aveu consolant : « Sois toujours sûre que tu es de toutes les femmes celle que j'aime le mieux. »

Enfin, fort de sa conscience et de son bon droit, il s'efforce de démontrer à la jeune femme, par des exemples pris dans leur propre société, le mal fondé de ses plaintes et l'inanité des reproches qu'elle lui adresse :

« Est-ce que le petit Gerseuil n'adore pas sa femme? Cependant Gerseuil a des maîtresses. Est-ce que la vicomtesse n'est pas heureuse? — On le dit, mais si on le lui demandait? — Ah! parbleu, elle serait bienvenue de se plaindre, on lui rirait au nez; que veut-elle donc? Son mari ne lui refuse rien, il couche avec elle tant qu'elle veut.... il faut convenir aussi que c'est un homme vigoureusement constitué.... Ah! çà, j'ai eu quelques bonnes fortunes en ma vie, croyez-vous que j'en fusse moins amoureux de vous? Avez-vous à mon retour trouvé quelque changement? Vous pleurez! tranquillisez-vous, je les réserverai pour les absences, mais sachez-moi gré de la confiance que je vous montre. »

Après avoir reproduit cette conversation la jeune femme ajoute cette réflexion mélancolique : « Quelle manie, quel préjugé de n'oser aimer sa femme et de préférer son propre tourment à l'effort que l'on aurait à faire pour se mettre au-dessus de ce barbare usage ! [1] »

Nous venons de voir comment les maris entendaient la fidélité conjugale, voyons comment les femmes la comprenaient à leur tour.

Le rôle de la femme au XVIII[e] siècle est si singulier, la place qu'elle occupe dans le monde est tellement en dehors de toute proportion avec celle que nous lui accordons aujourd'hui, qu'il est intéressant de jeter un rapide coup d'œil sur la situation qui lui est faite.

Le XVIII[e] siècle est le règne de la femme : tout pour elle et par elle. Jamais à aucune époque sa domination n'a été plus absolue, plus complète, plus ostensible. Certes, nous ne voulons pas dire

1. *Mémoires de Mme d'Épinay* (*Inédits*). — En 1735 l'on avait joué aux Français une comédie intitulée *Le Préjugé à la mode.* C'est Mlle Quinault qui en avait donné l'idée à La Chaussée. On y expose le contraste d'un jeune homme qui croit que c'est un ridicule d'aimer sa femme et d'une femme qui, par d'habiles procédés, force son mari à l'aimer publiquement, au mépris de tous les usages.

qu'elle n'ait pas dans d'autres temps exercé un pouvoir souverain, mais son influence n'osait à ce point s'afficher au grand jour ; si elle se faisait sentir, en apparence au moins elle se dissimulait. Au siècle dernier, au contraire, elle s'étale audacieusement, sans voile, sans mystère. Politique, arts, lettres, sciences, la femme a tout envahi, tout absorbé. « Les femmes, dit Collé, ont tellement pris le dessus chez les Français, elles les ont tellement subjugués qu'ils ne pensent et ne sentent plus que d'après elles [1]. »

Qui gouverne la France ? Mme de Prie, Mme de Mailly, Mme de Châteauroux, Mme de Pompadour, Mme du Barry; quand le Roi est au Conseil, c'est Mme de Pompadour qui préside dans la pensée du monarque. « Et voilà pourquoi, dit le duc de la Vallière, nous avons des édits en bonnets montés. » — « Dites plutôt en impôts montants, répond M. de la Chalotais [2]. »

C'est la femme qui protège les jeunes auteurs, les lance, fait jouer leurs pièces en dépit des cabales : c'est elle qui ouvre les portes de l'Académie.

1. Année 1770.
2. *Tablettes d'un gentilhomme sous Louis XV.*

Écrivains, poètes, peintres, sculpteurs, tous ne s'occupent que de la femme.

Cette domination incontestée, absolue, place l'homme dans une situation inférieure ; il est aux pieds de celle qui peut tout, qui dispose de tout.

Le règne de la femme amène le règne de l'amour.

L'amour devient la passion exclusive, le but unique de la vie. Livres, brochures, gravures, comédies, musique, partout il n'est question que d'amour. Ameublements, costumes, usages, tout est fait pour l'amour.

Quelle résistance une femme peut-elle opposer aux séductions qui l'entourent, à ces fréquentations continuelles, incessantes que l'usage impose et auxquelles on ne peut se dérober? Quel frein peut la préserver des faiblesses irréparables?

Ce n'est pas le lien conjugal pour lequel le mari affiche tant de dédain et qu'il est de bon ton de considérer comme un préjugé, un ridicule.

Ce n'est pas davantage la religion qui n'existe plus dans les cœurs et dont on ne garde les apparences que comme un signe d'élégance et d'éducation. On va à la messe par bon ton et

aussi à cause des gens qui eux ne sauraient s'en passer. C'est peut-être la seule hypocrisie de l'époque, mais elle est complète : si personne ne manque à ses devoirs religieux, combien d'athées parmi ces tristes fidèles [1] !

On prend plaisir à saper toutes les croyances, à détruire tout ce qu'on a adoré : « Les pauvres gens, dit Walpole, ils n'ont pas le temps de rire : d'abord il faut penser à jeter par terre Dieu et le Roi ; hommes et femmes, tous jusqu'au dernier, travaillent dévotement à cette démolition [2]. »

Du reste, dans cette voie, les femmes se montrent plus audacieuses encore que les hommes.

Qu'est-il advenu de la religion à une époque où, dans un cercle intime, une jeune femme peut

1. Grimm raconte une anecdote qui montre plaisamment le peu d'importance que jouait la religion dans la vie de l'époque. Une femme avait à parler au chevalier de Lorenzi et lui avait donné rendez-vous un dimanche à onze heures du matin. La conversation finie, elle lui proposa de le mener à la messe. Le chevalier étonné lui demande : « Est-ce qu'on la dit toujours ? » Comme il y avait quinze ans qu'il n'y avait été, il croyait que ce n'était plus l'usage, et que même on n'en disait plus ; ne sortant jamais avant deux heures, il ne se souvenait pas d'avoir vu une église ouverte.

2. A Thomas Brand, Paris, 19 octobre 1765.

hardiment proclamer l'athéisme et où elle ose ajouter le sourire aux lèvres : « C'est à son amant qu'il ne faut jamais dire qu'on ne croit pas en Dieu, mais à son mari, cela est bien égal. Avec son amant on ne sait jamais ce qui peut arriver, il faut se réserver une porte de dégagement; la dévotion, les scrupules coupent court à tout; il n'y a ni éclat ni emportement à redouter avec cette raison de changement. »

Et cette jeune femme de vingt-deux ans qui, en pleine connaissance, voyant la mort approcher, repousse résolument le prêtre appelé en toute hâte, en disant : « Si je n'étais si mal, je pourrais m'amuser de ses billevesées, mais je n'en ai pas le courage. » N'est-ce pas là un des traits les plus tristement caractéristiques de l'époque[1]?

Dieu est démodé et on ne croit plus en lui; mais comme le merveilleux et le surnaturel sont inhérents à la nature humaine, cette société sceptique et athée croit en Mesmer[1], en Ca-

1. *La Jeunesse de Mme d'Épinay.* — Ces exemples sont fréquents.

2. « La maison de M. Mesmer est comme le temple de la divinité, qui réunit tous les états. On y voit des cordons bleus, des abbés, des marquises, des grisettes, des militaires, des traitants, des freluquets, des médecins, des

gliostro[1], elle croit à la magie, au vendredi, aux diseuses de bonne aventure, etc.

La femme sans soutien moral, sans appui,

jeunes filles, des accoucheurs, des gens d'esprit, des têtes à perruques, des moribonds, des hommes forts et vigoureux, etc. Tout y annonce un attrait, un pouvoir inconnus; ce sont des barreaux magnétiques, des baquets fermés, des baguettes, des cordages, des arbustes fleuris et magnétisés, divers instruments de musique, entre autres l'harmonica, dont les sons flûtés éveillent celui-ci, donnent un léger délire à celui-là, excitent le rire, et quelquefois les pleurs; joignez à ces objets des tableaux allégoriques, des caractères mystiques, des cabinets matelassés, des lieux particuliers destinés aux crises, un mélange confus de cris, de hoquets, de soupirs, de chants, de gémissements : le tout se fait par l'opération d'un principe inconnu. » (*Mesmer justifié*, 1784.)

1. Cagliostro faisait aussi tourner toutes les têtes, et il avait des adeptes pleins de foi et de ferveur. Les femmes voulurent à leur tour être initiées.

Mme Cagliostro consentit à commencer un cours de magie pour trente-six adeptes, toutes femmes de condition, et les clauses préliminaires furent qu'elles déposeraient d'abord chacune dans une caisse 100 louis. Le cours eut lieu dans une vaste maison, rue Verte-Saint-Honoré.

« En entrant dans la première salle chaque femme était obligée de quitter son cul, sa bouffante, ses soutiens, son corps, son faux chignon, et de vêtir une lévite blanche avec une ceinture de couleur. Il y en avait six en noir, six en bleu, six en coquelicot, six en violet, six en couleur de rose, six en impossible. On les fit ensuite entrer dans un temple éclairé garni de trente-six bergères garnies de satin noir. Mme Cagliostro, vêtue de blanc, était sur une espèce de trône. Quand la lumière fut presque éteinte, la grande prêtresse ordonna de découvrir la jambe gauche jusqu'à la cuisse, puis d'élever le bras droit. Alors deux

entourée des plus mauvais exemples, en butte à toutes les sollicitations, est donc bien mal armée pour résister au plus doux penchant de la nature : « Je ne saurais condamner une femme lorsqu'elle aime et qu'elle est tendrement aimée, dit une femme à son amie. Je vous dirais même entre nous que je ne sais pas trop comment on fait pour résister. » Aussi ne résistait-on pas. Quant à celles qui par accident restaient fidèles, on ne leur savait nul gré de leur vertu : « La fidélité fait les plus sottes femmes, disait M. de Boissi. »

Comment l'amour aurait-il pu exister dans le mariage? Au sortir du couvent, la jeune fille épousait un homme qu'elle ne connaissait pas, qu'elle n'avait généralement jamais vu, et pour le choix duquel les parents n'avaient considéré que la position et la fortune.

Le mariage avait lieu. Au bout de peu de jours, la jeune femme se voyait délaissée et trompée :

femmes ayant un glaive en main entrèrent et attachèrent les trente-six dames par les jambes et par les bras. Cette cérémonie fut suivie d'un discours de la grande prêtresse et on soumit les dames à diverses épreuves. Enfin le *Génie* parut sous les traits de Cagliostro, toutes les dames se dépouillèrent de leurs voiles et un souper suivit. »

« Jamais je n'avais fréquenté le théâtre de l'Opéra, écrit Cheverny, l'écueil de toute la jeunesse, où l'air et le bon ton entraînaient tous les nouveaux maris dans des écarts qui livraient leurs femmes au premier prétendant. Dès qu'une jeune femme se mariait avec de la figure, chacun, comme dans une ville de garnison, y portait ses prétentions. » Les jeunes gens ne songeaient qu'à l'amour et toutes les femmes du monde étaient l'objet de leurs obsessions. « Vous entrez dans le monde, disait Mme de Montmorin à son fils, je n'ai qu'un conseil à vous donner, c'est d'être amoureux de toutes les femmes. » L'idée d'avoir un amant paraissait du reste aux jeunes femmes toute simple et toute naturelle, témoin ce mot de Mme de M..., quittée par le vicomte de Noailles ; elle était au désespoir et elle s'écriait naïvement : « J'aurai vraisemblablement beaucoup d'amants ; mais je n'en aimerai jamais aucun autant que j'ai aimé le vicomte de Noailles ! »

Entourée de séductions, mal armée pour y résister, la jeune femme faiblissait : le mari n'en avait cure. La loi cependant l'armait d'un pouvoir terrible, puisque s'il fournissait la preuve

de l'adultère, il pouvait obtenir une lettre de cachet et faire enfermer la coupable dans un couvent pour le restant de ses jours; mais il n'usait presque jamais de ses droits. On peut compter les cas où il y eut recours.

« Les maris, dit Besenval, réduits à souffrir ce qu'ils n'auraient pu empêcher sans se couvrir du plus grand des ridicules, avaient pris le parti sage de ne point vivre avec leurs femmes. Logeant ensemble, jamais ils ne se voyaient; jamais on ne les rencontrait dans la même voiture; jamais on ne les trouvait dans la même maison, à plus forte raison réunis dans un lieu public. »

L'insouciance était donc la vertu du mari; il fermait les yeux et ne demandait à sa femme qu'une certaine décence dans sa conduite. Rappelons ce mot d'une si surprenante philosophie échappé à un mari qui trouvait sa femme en galant entretien : « Quelle imprudence, madame! si c'était un autre que moi [1] ! »

1. Un mari disait à sa femme en lui parlant de son amant : « Madame, cet homme a des droits sur vous; il vous a manqué devant moi. Je ne le souffrirai pas. Qu'il vous maltraite quand vous êtes seule; mais, en ma présence, c'est me manquer à moi-même. »

Les maris ont adopté définitivement ces deux vers de la Noue :

« La plainte est pour le fat et le bruit pour le sot ;
« L'honnête homme trompé s'éloigne et ne dit mot. »

La situation de mari trompé est devenue si fréquente, si commune, que personne n'y attache plus d'importance :

« C'est bien mal fait, disait M..., d'avoir laissé tomber le c...age, c'est-à-dire de s'être arrangé pour que ce ne soit plus rien. Autrefois c'était un état dans le monde, comme de nos jours celui de jouer. A présent ce n'est plus rien du tout. »

Bien entendu la jalousie n'est pas admise et l'infortuné qui s'en rend coupable s'expose aux plus impitoyables railleries. Chamfort rapporte un bien joli discours tenu à un mari qui se permettait de surveiller sa femme. M. de... s'étant aperçu que M. Barthe était jaloux, lui dit : « Vous, jaloux ! Mais savez-vous bien que c'est une prétention ? C'est bien de l'honneur que vous vous faites. Je m'explique. N'est pas c... qui veut : savez-vous que, pour l'être, il faut savoir tenir une maison, être poli, sociable, honnête ?

Commencez par acquérir toutes ces qualités, et puis les honnêtes gens verront ce qu'ils auront à faire pour vous. Tel que vous êtes, qui pourrait vous faire c...? Une espèce! Quand il sera temps de vous effrayer, je vous en ferai mon compliment. »

Voilà la morale du temps. L'adultère est admis, tout le monde s'en fait le complice[1]. La femme du monde déclare une liaison en se montrant en grande loge avec son cavalier à l'Opéra. Le jour où la désillusion arrive, elle rompt tout simplement et passe à d'autres amours. « Fais-moi grâce de tes raisonnements, dit une femme à sa sœur qui lui reproche son inconstance, mon amant m'ennuie, et je le quitte. J'ai cru l'aimer, je me suis trompée, voilà tout. »

Lisez ces quelques lignes de Mme d'Esparbés congédiant Lauzun encore novice : « Croyez-moi, mon petit cousin, il ne réussit plus d'être romanesque, cela rend ridicule et voilà tout. J'ai eu bien du goût pour vous, mon enfant, ce n'est

1. La princesse de Monaco vivait chez le prince de Condé, Mme de Boufflers chez le prince de Conti, la comtesse de Rochefort avec le duc de Nivernais, et tant d'autres du plus grand monde et de la plus haute noblesse.

pas ma faute si vous l'avez pris pour une grande passion, et si vous vous êtes persuadé que cela ne serait jamais fini. Que vous importe, si ce goût est passé, que j'en aie pris pour un autre ou que je reste sans amant? Vous avez beaucoup d'avantages pour plaire aux femmes, profitez-en et soyez convaincu que la perte d'une peut toujours être réparée par une autre; c'est le moyen d'être heureux et aimable[1]. »

« La licence de la régence, dit Besenval, avait fait dégénérer la galanterie de la Cour de Louis XIV en libertinage effréné. Au commencement du règne actuel, les hommes n'étaient occupés qu'à augmenter authentiquement la liste de leurs maîtresses, et les femmes à s'enlever leurs amants avec publicité. Ce n'était point la passion, encore moins l'estime, qui faisait les inclinations. *Avoir* pour les hommes, *enlever* pour les femmes, étaient les vrais motifs qui faisaient attaquer et se rendre. Aussi, l'on se quittait avec autant de facilité qu'on s'était pris[2].

1. *Mémoires de Lauzun.*
2. On peut citer à ce propos ce mot de Mme de La Vallière : M. de Barbançon, qui avait été très beau, possédait un fort joli jardin que Mme la duchesse de La Vallière alla voir. Le propriétaire, alors vieux et goutteux, lui dit qu'il

Quelquefois, mais la chose était rare, le goût succédait à la jouissance, et l'on continuait à vivre ensemble, avec des ménagements mutuels; alors on qualifiait une telle inclination du titre de *respectable.* »

Il y avait de grands vainqueurs, des hommes dont la conquête était une gloire; on s'affichait pour eux : « Le duc de Richelieu à vingt et un ans avait subjugué les grandes dames de la Cour, au point qu'elles ne connaissaient qu'un seul honneur, se vanter de l'avoir eu, n'eût-ce été qu'une fois; l'aveu humiliait les rivales qui couraient sans espoir à la même gloire...[1] » Le jour de sa mort, le duc, âgé de soixante-dix-huit ans, « cette vieille poupée », comme l'appelle d'Alembert, s'éteindra sans avoir eu le temps de décacheter cinq billets de nobles dames qui sollicitent des rendez-vous.

L'homme à la mode suffit, il n'est pas besoin d'un grand seigneur. Le chanteur Jelyotte est à ce point la coqueluche des femmes du monde qu'il se plaint des bonnes fortunes qui l'accablent

avait été amoureux d'elle à la folie. Mme de La Vallière lui répondit : « Hélas! mon Dieu, que ne parliez-vous? vous m'auriez eue comme les autres. »

1. *Les dix mélanges*, Paris, 1829.

et auxquelles il ne peut suffire. La comtesse de Stainville se perd pour Clairval le comédien, et tant d'autres qu'on pourrait citer.

La dépravation chez la femme a fait de tels progrès qu'elle imite l'homme dans tous ses excès. De même que l'homme a de petites maisons pour recevoir ses maîtresses, la femme en a aussi pour recevoir ses amants. C'est ce qui faisait dire à M. du Bucq : « Les femmes sont à présent si décriées qu'il n'y a même plus d'hommes à bonnes fortunes. »

Cette immoralité générale montre bien quel était l'état des mœurs à cette époque. Le règne de l'amour a amené le règne du plaisir; le sentiment passionné et élevé a été usé par l'abus même que l'on en a fait, on en plaisante les exagérations, on le raille agréablement; il est remplacé par la volupté et aux sentiments éternels a succédé le caprice, la fantaisie : « C'est une passade et rien de plus, dit une femme en parlant d'un amant heureux. » On en arrive à ce que Chamfort a si brutalement, mais si justement caractérisé : « l'échange de deux fantaisies et le contact de deux épidermes ».

Il n'était peut-être pas inutile de rappeler cet

état moral de la seconde moitié du XVIII[e] siècle pour pouvoir porter un jugement plus équitable sur nos personnages et sur leur singulière désinvolture.

Chaque siècle a ses qualités et ses défauts, ses vertus et ses vices, ils en font la couleur et la personnalité ; mais pour en juger sainement, il faut savoir s'isoler de l'époque dans laquelle on vit, faire abstraction de tout ce que le temps a apporté de modifications dans les mœurs, se transporter enfin par la pensée dans le milieu qu'on étudie, sous peine de tomber dans d'étranges confusions.

Nous sommes en plein XVIII[e] siècle, il ne faut pas qu'on s'y méprenne.

CHAPITRE II

ORIGINE DES DEMOISELLES DE VERRIÈRES. — LE MARÉCHAL DE SAXE ET SA TROUPE DE COMÉDIE. — IL PROTÈGE MARIE DE VERRIÈRES. — NAISSANCE D'AURORE.

L'origine de Marie Rinteau est fort obscure. Nous ne savons rien de son enfance. Elle naquit vers 1728; en 1730 elle eut une sœur, Claudine-Geneviève. Plus tard, à l'époque de leur opulence, les deux sœurs prirent le nom de Verrières: nous le leur donnerons dès aujourd'hui.

Elles appartenaient à une famille de petits bourgeois de Paris, pauvres et d'une moralité plus que médiocre. Les époux Rinteau paraissent avoir été les dignes prédécesseurs du ménage *Cardinal*. Marie et Geneviève étaient deux enfants d'une rare beanté; Marie se distinguait encore par une étonnante précocité d'esprit. A mesure qu'elles grandissaient, Rinteau, qui vé-

gétait misérablement, songeait à se faire une « carrière » de ses filles; il trouva bientôt ce qu'il cherchait.

Il y avait alors un homme dont le nom retentissait dans toute l'Europe, c'était Maurice de Saxe[1]. Grand vainqueur sur les champs de bataille, Maurice était aussi un amateur effréné du beau sexe et ses exploits guerriers ne nuisaient en rien à ses amours : « On sait qu'avec beaucoup de noblesse et de fierté dans l'âme, dit Marmontel, le maréchal de Saxe avait les mœurs grivoises. Par goût autant que par système il voulait de la joie dans ses armées, disant que les Français n'allaient jamais si bien que lorsqu'on les menait gaiement et que ce qu'ils craignaient le plus à la guerre, c'était l'ennui. »

Partant de cette idée, Maurice se faisait toujours suivre d'une troupe de comédiens et les plus jolies actrices servaient à ses plaisirs. On peut supposer qu'elles ne contribuaient pas à faire régner dans le camp l'ordre et la décence.

1. Né le 19 octobre 1696. Il était fils d'Auguste II, roi de Pologne, et de la comtesse Aurore de Kœnigsmark, d'une des premières familles de Suède.

« Chantilly[1] et Beauménard[2] furent ses deux maîtresses favorites, écrit encore Marmontel, et leur rivalité, leur jalousie, leurs caprices lui donnaient, disait-il, « plus de tourments que les hussards de la reine de Hongrie[3] ».

1. On cite à son sujet une piquante anecdote : Le maréchal aimait éperdument la Chantilly qui ne pouvait le sentir. Cette petite créature avait la tête tournée d'un garçon pâtissier mal bâti, qui s'était échappé de la boutique de son maître pour faire des chansons et des opéras comiques. Il est vrai que ce garçon pâtissier s'appelait Favart, qu'il l'avait épousée, et qu'il dirigeait la troupe du maréchal de Saxe. Ne sachant plus comment résister aux obsessions du comte, la Chantilly s'enfuit pendant une nuit d'orage. On était au siège de Maëstricht. Cette même nuit la tempête rompit les ponts qui mettaient en communication l'armée du maréchal et le corps de Lowendahl. La situation était critique, car Lowendahl pouvait être écrasé sans qu'on pût le secourir ; de grand matin Dumesnil accourt chez le maréchal, il le trouve assis sur son lit, échevelé et dans la plus extrême douleur : « Sans doute le malheur est grand, dit Dumesnil, mais il peut se réparer. » « Ah ! mon ami, répond le maréchal, il n'y a point de remède, je suis perdu ! » C'est en vain qu'on cherche à relever son courage, il reste dans un morne abattement. Au bout d'un grand quart d'heure, il comprend qu'on lui parle des ponts entraînés par l'orage : « Eh ! qui diable, dit-il, vous parle de ces ponts rompus ; en trois heures je les réparerai, mais la Chantilly, la Chantilly, elle m'est enlevée ! »

2. Mlle Beauménard avait appartenu à l'Opéra-Comique. Plus tard elle entra à la Comédie française et épousa Bellecour.

3. *Mémoires de Marmontel.* Cette phrase est extraite d'une lettre même du maréchal.

Chaque soir, pour distraire les soldats, il y avait grande représentation. Quelquefois même on faisait annoncer sur la scène l'affaire du lendemain. La veille de la bataille de Raucoux, Favart fut chargé de composer et de débiter le couplet suivant :

Demain nous donnerons Relâche,
Quoique le directeur s'en fâche;
Vous voir comblerait nos désirs.
On doit céder tout à la gloire.
Nous ne songeons qu'à vos plaisirs,
Vous ne songez qu'à la victoire.

Ensuite on annonça pour le surlendemain *le Prix de Cythère* et *les Amours grivois*, qu'on représenta effectivement, ce qui fit dire au camp que le maréchal avait préparé le triomphe avant la victoire.

Maurice poussait même la gracieuseté jusqu'à prêter sa troupe au général ennemi. Pendant la guerre de Flandre en 1744, les deux généraux s'étaient mis d'accord pour avoir tour à tour des représentations théâtrales; les comédiens passaient tout simplement d'un camp dans l'autre; on leur fournissait une bonne escorte pour les garantir des pillards et surtout pour préserver

de malencontre et d'accident fâcheux la vertu si précieuse des dames de la troupe.

La réputation galante de Maurice étant universelle, c'est sur lui que Rinteau jeta les yeux pour obtenir une situation, et il eut bien soin de lui faire valoir les droits indiscutables que lui donnait sa double paternité. Ses légitimes espérances ne furent pas déçues. Maurice s'empressa de réparer les injustices du sort envers un si excellent père et il lui confia la garde d'un magasin considérable. Rinteau, qui paraissait né pour le commerce, sut rapidement tirer de sa nouvelle situation de très gros profits. En même temps ses deux filles Marie et Geneviève étaient admises à faire partie de la troupe de comédie du Maréchal; on sait quelles en étaient les charges.

Ceci se passait en 1745. Marie avait à peine dix-sept ans, Geneviève près de quinze.

Rinteau ne fut pas récompensé de sa vilaine action. Son protecteur, qui entendait la guerre à sa façon et pillait de son mieux amis et ennemis, fut accusé de concussions, de malversations et éprouva quelques ennuis; suivant l'usage, le vrai coupable fut épargné: mais pour donner sa-

tisfaction à la morale on se rabattit sur d'humbles subalternes. C'est ainsi que le digne père de Marie et de Geneviève fut enlevé à ses fructueuses occupations pour être jeté dans la prison qu'il méritait si bien.

D'Argenson avec son franc parler s'exprime en termes assez durs sur toute cette triste société : « Des gens qui reviennent de Flandre m'ont conté une partie des friponneries exercées par le comte de Saxe et le maréchal de Lowendal[1], dans cette conquête. Cartouche n'en aurait pas fait davantage, ni plus impudemment.... On tient actuellement au cachot, à Bruxelles, un vieux maq......, père supposé des demoiselles de Verrières, à qui le comte de Saxe avait procuré la garde d'un magasin des plus importants,

1. Arrière-petit-fils de Frédéric III, roi de Danemark. Il était né en 1700 et mourut le 27 mai 1755. Il embrassa à treize ans l'état militaire et servit d'abord comme simple soldat, mais dans le cours d'une seule année il parvint au grade de capitaine. Il entra en 1745 au service de la France avec le grade de lieutenant général. La part importante qu'il prit à la bataille de Fontenoy, le siége de Berg-op-Zoom et de nombreuses victoires lui acquirent une grande célébrité. Tout le monde chantait alors une chanson composée en son honneur et qui débutait ainsi :

S'ti-là qu'a pincé Berg-op-Zoom
Est un vrai moule à Te Deum...

moyennant les bonnes grâces de ces demoiselles. De plus, il a fait des présents considérables, comme de douze mille livres au sieur de Sourdis[1]..... Il faut rendre ces sommes, on le serre de près et l'on mènera loin nos grands pillards[2].... »

Cependant la jeune Geneviève n'avait produit sur le maréchal qu'une impression assez fugitive et qui n'eut pas de lendemain. Il n'en fut pas de même de sa sœur Marie. Séduit par son esprit autant que par sa remarquable beauté, Maurice se prit pour elle d'un goût très vif; lui, célèbre par son inconstance, conserva la jeune femme pendant plusieurs années ! Il lui fit quitter la troupe de Favart et il l'installa à Paris, dès que la campagne fut terminée.

C'est à ce moment que les deux sœurs, qui ne s'étaient pas quittées, abandonnèrent le nom de Rinteau, qui sentait par trop son origine roturière, et prirent celui de Verrières qui résonnait fort agréablement et pouvait aisément se transformer en de Verrières.

1. Antoine-Alexandre Colbert, marquis de Sourdis, né le 27 décembre 1707, brigadier de cavalerie depuis 1746.
2. *Mémoires de d'Argenson*, novembre 1748.

La liaison du maréchal avec Marie ne devait pas rester stérile. Le 20 septembre 1748, la jeune femme accouchait d'une charmante petite fille, dans la maison qu'elle occupait rue du Parc-Royal. Cette enfant fut baptisée, le samedi 19 octobre, en l'église Saint-Gervais et Saint-Protais de Paris, sous le nom de Marie-Aurore, fille de Jean-Baptiste de la Rivière, bourgeois de Paris, et de Marie Rinteau, sa femme.

Quel était ce Jean-Baptiste de la Rivière, qui se prêtait si complaisamment à cette paternité? Évidemment un pauvre diable qui, pour quelque argent, consentit à donner à l'enfant un état-civil.

Marie-Aurore fut tenue sur les fonts baptismaux par Antoine-Alexandre Colbert, marquis de Sourdis, et Geneviève Rinteau, sœur de l'accouchée. Ce Sourdis, nous l'avons déjà vu, était un ami intime du maréchal et aussi un peu son complice; il recevait une large part sur les exactions de Maurice et, en échange, il pouvait bien lui rendre le service de devenir le père spirituel d'un de ses enfants.

Bien que le comte de Saxe n'ait pas reconnu la petite Aurore, il est très vraisemblable qu'il

s'en crut le père; le prénom d'Aurore qu'il lui donna, une pension annuelle de trois cents louis qu'il fit à la mère pour élever l'enfant, la présence de Sourdis comme parrain, tout indique que le maréchal était convaincu de sa paternité[1].

1. Mme Sand, qui fut la petite-fille d'Aurore, prétend que sa grand'mère ressemblait au maréchal d'une façon frappante.

CHAPITRE III

MARIAGE DE M. D'ÉPINAY. — SES INFIDÉLITÉS. — M. D'ÉPINAY S'ÉPREND DE MARIE DE VERRIÈRES. — SES MÉSAVENTURES AVEC MAURICE DE SAXE. — NÉGOCIATIONS AVEC GENEVIÈVE DE VERRIÈRES. — M. D'ÉPINAY EST EXILÉ.

Le comte de Saxe était souvent absent; ses campagnes, ses amours lui prenaient un temps considérable. Marie de Verrières se trouvait donc fréquemment abandonnée, et comme sa situation la mettait très en vue, que de plus elle était fort jolie, elle ne manquait pas d'adorateurs ; elle fut bientôt en butte aux plus vives attaques.

Parmi les jeunes gens les plus lancés de la capitale, on remarquait surtout un fils de fermier général, très bien de sa personne, élégant, fastueux et dépensant sans compter ; nous voulons parler de Louis de la Live d'Épinay. Bien qu'il fût encore presque un enfant, il menait depuis deux ou trois ans une vie fort orageuse,

lorsque tout à coup il résolut de se ranger. Il épousa le 25 décembre 1745 Mlle d'Esclavelles, sa cousine ; il était âgé de vingt et un ans et sa femme en avait près de vingt ; c'était un véritable mariage d'*amour*, auquel les parents avaient dû consentir après une assez longue opposition. Les jeunes époux s'adorèrent pendant bien près de huit jours. Au bout de ce temps, d'Épinay, fidèle aux mœurs de l'époque, reprit ses habitudes de jeune homme dissipé et joueur. Deux mois après son mariage, il s'affichait avec sa maîtresse et commettait mille folies qui faisaient tristement augurer de l'avenir du jeune ménage.

Cependant il n'était pas méchant ; naturellement bien doué, spirituel, excellent musicien, protecteur éclairé des arts, il plaisait dans le monde. Quand Diderot fit sa connaissance, il fut étonné de la diversité de ses talents et de l'agrément de sa société : « il est l'affabilité même », écrit-il. Mais à côté de ces qualités aimables, d'Épinay se montrait léger, étourdi, il manquait surtout d'esprit de conduite et de sens moral.

Le sens moral tel que nous le comprenons aujourd'hui n'existe pas au XVIIIe siècle ; à peine

quelques natures d'élite en ont-elles une vague perception. Les femmes pas plus que les hommes n'en ont le sentiment ni l'instinct. Mme d'Épinay, en mille circonstances, a prouvé qu'elle manquait de sens moral tout autant que son mari [1].

Pour son malheur et celui de sa famille, M. d'Épinay, se trouva un jour à souper à côté de Marie de Verrières. La voir, l'aimer, en devenir éperdument épris fut pour lui l'affaire d'un instant ; il avait mille raisons pour plaire à une jeune femme un peu délaissée et qui n'ignorait pas les innombrables infidélités de son illustre amant. Mlle de Verrières ne se piquait pas d'être plus vertueuse que la plupart de ses contemporaines, cependant, soit calcul, soit pour la curiosité du fait, elle résista très noblement. D'Épinay n'en devint que plus amoureux, on ne le voyait plus chez lui, il était devenu l'ombre de celle qu'il adorait; il lui fit des offres considérables, sans pouvoir venir à bout d'une invincible résistance. Marie, flattée probablement de l'attache-

1. Outre ses écarts de conduite, n'a-t-elle pas fait jouer à ses amants le rôle le plus choquant dans son propre intérieur. Que ce soit Francueil ou Grimm, ne les consultait-elle pas sans cesse sur l'éducation de ses enfants? (Voir *la Jeunesse de Mme d'Épinay*.)

ment et de la constance relative de Maurice, avait l'étrange prétention de lui rester fidèle.

Loin d'être découragé, Louis d'Épinay n'en continua sa cour qu'avec plus d'assiduité. Les deux jeunes gens étaient lancés l'un et l'autre dans la société joyeuse de l'époque et les occasions de se voir étaient nombreuses; le temps faisait son œuvre et acheminait insensiblement d'Épinay vers le but qu'il poursuivait. Il était maintenant en coquetterie réglée avec la jeune femme, il voyait déjà le moment où ses efforts seraient couronnés de succès, lorsqu'un incident imprévu faillit tout compromettre.

Marie avait daigné accepter un portrait en miniature de son nouvel adorateur; mais par une attention délicate et pour rendre son image plus attrayante encore, d'Épinay avait voulu la faire entourer de diamants et de perles.

Un jour Mme d'Épinay, qui ignorait naturellement l'intrigue de son mari, se rend avec sa cousine, la sémillante Mme de Maupeou, chez La Frenaye, le bijoutier à la mode, pour quelques acquisitions. Elle y trouve Mlle La Frenaye qui travaillait à monter sur des perles un portrait richement entouré; elle y jette par hasard un

coup d'œil et reconnaît son mari ; pressé de questions, le bijoutier finit par avouer que ce portrait appartient à Mlle de Verrières.

On juge du désespoir de la jeune femme, qui s'obstinait à garder encore quelques illusions. Elle essaya cependant de ne pas se départir du calme si nécessaire en pareille occurrence et elle se contenta d'écrire au coupable avec une dignité froide et mesurée : « Vous avez donné votre portrait à une fille, cela est trop ridicule pour exciter mes craintes, mais avez-vous réfléchi à l'indécence de le lui laisser porter publiquement? A ce que doivent penser de vous ceux qui le verront? »

D'Épinay était en ce moment en tournée pour les besoins de sa charge, car il était fermier général en survivance ; il répondit sans se troubler sur le ton badin qui lui était ordinaire, mais avec une nuance d'impatience bien compréhensible chez un homme fort de sa conscience et dont on ose suspecter les intentions.

« Je voudrais bien savoir qui sont ceux qui ont dit à ma petite femme que j'avais donné mon portrait à la Verrières, car c'est un conte. Il est assez singulier que vous souffriez qu'on vous fasse de pareils rapports.

« Ce fut à un souper que la Verrières prit ce portrait dans ma poche et le garda, malgré tout ce que je pus faire pour le ravoir. Mais je ne crois pas qu'elle le porte, j'en doute même très fort. On lui prête cette étourderie : c'est une bonne fille qui ne voudrait pas me faire de peine, j'en suis sûr.

« Vous voyez que tout cela ne mérite pas la peine de vous irriter, ni d'employer les termes d'infidèle, de ridicule et je ne sais quels autres encore dont vous vous êtes servie ; mais je passe cela à la chaleur du premier mouvement. J'espère que ma chère petite femme reprendra dorénavant son joli style ordinaire et qu'elle ne souffrira plus qu'on lui parle de moi d'une façon si indécente. C'est une imprudence dont vous n'avez pas senti la conséquence, mais qui, j'en suis sûr, ne vous arrivera plus. »

Le plus curieux c'est que la chère petite femme, sensible à une morale si bien faite, reconnut volontiers ses torts et que, devant tant de franchise, elle vit une fois encore tous ses soupçons s'évanouir.

La constance de d'Épinay finit par recevoir la récompense qu'elle méritait, et Mlle de Verrières

daigna couronner des feux si vivaces et si persistants. Mais les amants ne se voyaient que difficilement et avec mille précautions. Marie voulait bien tromper le maréchal, mais non compromettre la situation relativement brillante qu'elle tenait de lui ; outre le prestige que lui donnait un nom aussi célèbre, elle recevait encore de Maurice une pension qu'elle n'entendait nullement sacrifier : elle ne négligeait rien pour que sa conduite ne pût être suspectée. Il y avait déjà plusieurs mois que sa liaison avec d'Épinay durait, lorsqu'une imprudence mit les deux amants à deux doigts de leur perte.

Le comte n'était pas sans se douter quelque peu de sa mésaventure : pour s'en assurer il eut recours au procédé banal, il annonça son départ, fit ses adieux et s'absenta en effet. Deux jours après, il revenait au moment où on l'attendait le moins. Un valet cependant avait pu prévenir le couple amoureux et d'Épinay eut encore le temps de se sauver par la fenêtre. Le maréchal furieux voulait faire prendre à l'infidèle le même chemin : quant au complice, il ne parlait de rien moins que de lui passer son épée au travers du corps.

Heureusement tout se termina le mieux du monde; Marie prouva au maréchal qu'il avait tort, qu'il s'était mépris sur le plus innocent des tête-à-tête et rien ne fut changé à la nature de leurs relations.

D'Épinay ne s'était pas montré à son honneur dans cette aventure; il avait même fait assez triste figure. Après avoir quitté fort à la hâte, nous l'avons vu, et très en désordre la demeure de Mlle de Verrières, il courut sans s'arrêter jusqu'à l'hôtel qu'il habitait. Il y arriva pâle, défiguré, l'effroi peint sur la physionomie, sans chapeau, sans épée, l'air plus mort que vif. A sa femme qui l'interrogeait avec anxiété, il raconta une invraisemblable histoire de chevaux emportés, de domestique écrasé, etc. Mme d'Épinay eut la simplicité de le croire et la simplicité plus grande encore de raconter l'accident. Elle remarqua cependant que son récit éveillait les sourires, car l'aventure avait fait scandale; elle interrogea autour d'elle, et une de ses bonnes amies s'empressa de lui dévoiler la vérité.

Peu de temps après d'Épinay partait en tournée et le bruit causé par ses exploits amoureux finit par s'apaiser. Il resta plusieurs mois éloigné de

Paris, mais l'absence n'affaiblit nullement sa passion pour la jeune Marie. À peine de retour, il s'efforça de renouer un commerce qui lui tenait tant à cœur. Malheureusement pour lui il se heurta à des obstacles qu'il ne prévoyait pas. À ses nouvelles avances Mlle de Verrières répondit avec onction qu'elle éprouvait trop de remords de sa conduite passée pour avoir l'idée de retomber dans les mêmes erreurs, qu'elle avait essuyé des mauvais traitements de la part de son amant et ne voulait plus s'y exposer, que du reste elle aimait le maréchal et entendait cette fois lui rester fidèle. Cette dernière raison paraissait péremptoire, mais d'Épinay, qui connaissait les femmes, ne s'en affecta pas outre mesure, et sans se décourager il renouvela ses présents et ses offres; il les rendit bientôt si séduisants qu'il finit par vaincre encore une fois les scrupules d'une jeune femme dont le désintéressement ne paraît pas avoir été la qualité dominante.

Un soir où le maréchal ne devait pas souper chez elle, Marie consentit à accorder à d'Épinay un rendez-vous, en ayant bien soin de lui faire valoir la grandeur du sacrifice et tout ce qu'elle

risquait pour lui. Il avait été convenu que pour parer aux surprises le jeune homme louerait un appartement en ville et que Marie se rendrait le soir, habillée en homme, sous l'arcade de l'Opéra où elle l'attendrait. Les mesures paraissaient donc prises de manière à éviter tout désagrément, mais la fatalité s'attachait aux pas de d'Épinay. Le maréchal se trouvait justement à l'Opéra où il ne devait point être; n'ayant pu découvrir ses gens à la sortie, il entra sous l'arcade pour les chercher; il y rencontra deux personnes en redingote, le chapeau sur les yeux, et marchant tranquillement; il aperçut d'Épinay et crut reconnaître dans son compagnon une découvrir féminine qui ne lui était pas étrangère. Un exempt venant à passer : « Voyez-vous ces deux hommes à vingt pas, lui dit-il : l'un est une fille déguisée[1]. » L'exempt arrêta aussitôt les deux promeneurs et, malgré leurs prières et leurs supplications, il les mena chez le lieutenant de police. Le père de d'Épinay, M. de Bellegarde, dut lui-même venir chez le magistrat réclamer son fils.

1. Les règlements de police interdisaient rigoureusement le port d'un costume de sexe différent.

L'affaire n'eut pas de suite, mais Mlle de Verrières comprit qu'il serait imprudent d'abuser plus longtemps de la patience de Maurice et elle prit le parti de se tenir enfin en repos. En femme pratique cependant, et désolée qu'une aussi bonne aubaine qu'un fermier général fût perdue pour la famille, elle eut l'ingénieuse idée d'offrir, à défaut d'elle-même, sa propre sœur Geneviève à d'Épinay. Cette Geneviève était d'une figure ravissante, mais tellement dépourvue d'intelligence qu'on la surnomma *la Belle et la bête*. Jamais surnom, paraît-il, ne fut mieux mérité. Marie se montra pour le compte d'autrui aussi peu désintéressée qu'elle l'avait été pour le sien propre, et elle exigea en faveur de sa sœur des conditions pécuniaires fort avantageuses. Cette honorable négociation dura plusieurs mois et fut traitée comme une transaction commerciale des plus importantes.

Pour rentrer en grâce auprès du maréchal et lui montrer sa bonne foi, Marie de Verrières le tenait jour par jour au courant de tout ce qui se passait; elle se faisait gloire auprès de lui de refuser pour son compte personnel des propositions aussi brillantes et elle lui remettait toutes

les lettres que sa sœur recevait de d'Épinay. Ces lettres étaient d'une rare impudence. Il y traitait son père de bonhomme, d'avare, d'imbécile, dont la succession immense serait incessamment à sa disposition ; il assurait à Geneviève 90 000 francs de diamants qui devaient être sur sa toilette le lendemain même de l'exécution du traité, 600 livres par mois et 12 000 livres de rente dès que son père ne serait plus.

Mais Geneviève n'était pas libre ; elle vivait depuis assez longtemps avec le vieux comte de X.... Prévenu par le maréchal, qui lui livra toutes les lettres de son rival, le comte tout d'abord chassa la demoiselle « à coup de pieds au c.. », puis il envoya au ministre la correspondance du jeune fermier général. A cette époque, on n'entendait pas raillerie sur tout ce qui touchait à l'autorité paternelle. Le ministre, indigné des propos inconvenants de d'Épinay, lui signifia sans plus tarder une lettre de cachet qui l'exilait à Poitiers : on lui laissait vingt-quatre heures pour quitter Paris.

Cette nouvelle plongea le jeune homme dans un grand désespoir. Il l'exprimait en termes plaisants : « Ce gueux de maréchal, s'écriait-il,

c'est lui qui est cause de tout; sans lui on n'aurait rien découvert. Le diable s'en mêle pour éclairer tout ce que je fais. » A tous les reproches de sa femme il ne savait que répondre: « Eh mais, que diable, je ne fais rien d'extraordinaire, j'en connais dix qui font pire que moi et dont on ne dit mot; la plupart des gens de mon état ont des filles, des chevaux; eh bien, que leur en arrive-t-il? Mais c'est ce diable de maréchal, que la terre engloutisse, qui est cause de tout! »

Il fallut cependant obéir et se résigner à prendre la route de l'exil. La séparation fut touchante. M. d'Épinay demanda pardon à genoux et inonda de larmes les mains de toute sa famille. Une fois parti, il écrivit à sa femme les épîtres les plus raisonnables et les plus tendres. Elle était fort hésitante, ne sachant si elle devait ou non y ajouter foi, lorsque sa meilleure amie la tira d'embarras en lui apportant une missive de son mari à Geneviève de Verrières et que cette dernière avait cédée pour quelque argent:

« Je te crois sur parole, ma petite poule. Je te savais bien un peu friponne, mais tes sentiments et ta délicatesse m'ont annoncé une probité sur laquelle je compte, et dès le premier moment

je me suis bien douté que le vieux ladre avait usé de violence pour t'arracher mes lettres. Permets-moi cependant, cher amour, de te reprocher ta faiblesse de les avoir gardées ; cette preuve de ta tendresse me coûte cher. Mais tu me promets de me dédommager à mon retour et je me plonge déjà d'avance dans un délire de volupté en y pensant. Quel diable de conte t'a-t-on fait? Ce n'est point du tout le ministre qui me tient ici, c'est la jalousie de ma femme et la dévotion de sa mère qui les ont portées à me faire partir trois mois plus tôt qu'à l'ordinaire. Elles croient avoir fait œuvre pie en me ruinant dans l'esprit de mon père. Laisse-moi faire ; j'espère dans quatre mois être de retour et alors elles se souviendront de m'avoir fait voyager. Bonjour, reine des cœurs, souviens-toi de ton fidèle Lolo et surtout ne prends pas d'engagements que tu ne puisses rompre à mon retour.

« Je te salue et t'embrasse. »

CHAPITRE IV

MARIE DE VERRIÈRES VEUT ENTRER AU THÉATRE. — MARMONTEL LUI DONNE DES LEÇONS. — LE MARÉCHAL DE SAXE QUITTE MARIE. — LE DUC DE BOUILLON LUI SUCCÈDE. — AURORE EST ADOPTÉE PAR LA DAUPHINE.

Depuis sa mésaventure avec la police, Mlle de Verrières ne jouissait que d'une tranquillité relative. Le XVIIIe siècle, en effet, si indulgent en apparence pour les femmes galantes, se montrait en réalité d'une sévérité excessive, et il avait donné sur elles au lieutenant de police un pouvoir absolu, sans réserve et sans limites. Ce pouvoir était une arme terrible, une menace constante, toujours suspendue sur la tête de ces femmes dont la vie en était littéralement empoisonnée. Pour le moindre scandale, pour la moindre folie commise par un fils de famille, pour des faits dont elle était complètement innocente, la femme pouvait être enlevée et jetée à

l'hôpital, sans jugement, sans appel, sans réclamation possible. La fille entretenue voyait toujours devant elle, comme un épouvantail, cette terrifiante maison de la Salpêtrière dont les portes s'ouvraient si facilement pour la recevoir ; elle voyait toujours se dresser devant elle l'image des malheureuses qui y étaient enfermées ; elle les voyait avec leur sombre et triste costume, leur tête rasée, soumises au régime le plus dur, au pain et à l'eau, couchant sur la paille et dans une effroyable promiscuité.

Il n'y avait qu'un moyen de se soustraire à cette épée de Damoclès, qui ne laissait pas une minute de repos, pas un instant de sécurité, c'était de faire partie du personnel d'un des trois théâtres royaux. On entrait ainsi au service du Roi et on échappait complètement à l'arbitraire de la police. On tombait, il est vrai, sous la juridiction des gentilshommes de la Chambre. Mais leur joug, quelque dur qu'il fût, était incomparablement plus doux que celui de la police. Des trois théâtres royaux, l'Opéra occupait le personnel le plus nombreux et il était le but de toutes les femmes galantes, l'objet de toutes leurs ambitions.

Au milieu de cet immense personnel, il était relativement facile de se faire comprendre sur la liste des choristes, figurantes, danseuses, etc.; il n'était même pas besoin d'un talent bien décidé pour pénétrer à l'Académie royale de musique et se faire inscrire comme « fille du magasin ». On désignait ainsi les demoiselles du chant ou de la danse qui n'avaient pas achevé leurs études et figuraient sur la scène avant d'être engagées. Une fois à l'Opéra, la fille galante se trouvait absolument soustraite à l'action de la police et la bravait impunément.

Le théâtre, en effet, était un lieu d'immunité, et en cela la loi française reproduisait la loi romaine dans ce qu'elle avait de plus immoral. Toute jeune fille, quel que fût son âge, qui parvenait à entrer au théâtre, se trouvait par ce seul fait émancipée, et elle échappait complètement à l'autorité paternelle et maternelle. Il en était de même pour la femme mariée; les droits du mari venaient se briser devant cet asile inviolable qui s'appelait le théâtre[1].

1. *Les Comédiens hors la loi*, par M. Gaston Maugras, Paris, Calmann Lévy, 1888.— Ce règlement persista jusqu'en 1774. A cette époque Louis XVI l'abolit, mais l'usage fut plus

On allait même plus loin encore. Une femme ou une fille du peuple paraissait-elle devoir réussir au théâtre, on l'y inscrivait d'office et une lettre de cachet l'enlevait à sa famille, en dépit de toutes les protestations. C'est ainsi que Sophie Arnould, à peine âgée de quatorze ans, malgré la résistance opiniâtre de sa mère, fut attachée à l'Académie royale de musique.

Cette situation explique très naturellement comment, au XVIIIe siècle, presque toutes les femmes galantes un peu relevées appartiennent au théâtre et, par suite, comment toutes les femmes de théâtre sont des femmes galantes.

Mlle de Verrières, désireuse elle aussi d'échapper aux rigueurs toujours inquiétantes de la police, résolut d'imiter l'exemple de ses semblables et d'entrer à la comédie ; mais, dédaignant de végéter dans des emplois subalternes, elle prétendit briller au premier rang. Elle s'en ouvrit à quelques intimes, entre autres à la Dorimat, comédienne de profession; la Dorimat applaudit

fort que les prescriptions royales : en 1786 on voit encore la fille de Sophie Arnoult, Mme de Murville, demander avec instance son admission à l'Opéra pour échapper aux mauvais traitements que lui fait subir son mari.

beaucoup à l'idée de son amie et elle lui promit de la seconder dans ses vues en lui procurant un professeur de déclamation.

On rencontrait alors sur le pavé de Paris un jeune auteur à qui de brillants débuts avaient attiré une précoce célébrité. Marmontel venait d'obtenir avec sa tragédie de *Denys le Tyran* un éclatant succès.

« M. Marmontel, dit Grimm, vient de donner aux comédiens une tragédie intitulée : *Denys le Tyran*. Jamais auteur depuis Voltaire n'a débuté aussi glorieusement.... Les éloges sont sortis impétueusement de toutes les bouches et même de celles des auteurs, qui, n'ayant pas eu le loisir de se précautionner contre l'admiration, ont été entraînés par les suffrages de tout Paris. Peut-être que son âge aura prévenu les esprits en sa faveur et aura fait apercevoir dans sa pièce des beautés qui n'y sont pas. Quoi qu'il en soit, les beautés dont elle brille sont comme le germe précieux de ces grandes beautés qui, même par le temps, écloront et produiront des fruits surprenants[1]. »

1. Grimm, *Nouv. Litt.*, 1747-1755.

Peu de temps après, une nouvelle tragédie du même auteur, *Aristomène*, n'était pas accueillie avec moins de bienveillance. La réputation de Marmontel était donc à son comble et elle lui avait déjà valu quelques bonnes fortunes parmi les comédiennes. Mlle Clairon, en particulier, avait bien voulu le distinguer, et le jour où l'amour disparut, ce qui ne tarda guère, les deux amants eurent assez d'esprit pour le remplacer par une bonne et solide amitié. Marmontel passait souvent ses soirées chez la célèbre actrice. Un soir, en présence de quelques intimes, on parlait sur l'art de la déclamation, il se faisait remarquer par des vues profondes et originales :

« Voulez-vous que je vous donne une jeune et jolie actrice à former? lui dit la Dorimat, qui était présente. Elle aspire à débuter dans le tragique et elle vaut la peine que vous lui donniez des leçons. C'est Mlle de Verrières, une des protégées du maréchal de Saxe. Elle est votre voisine, elle est sage, elle vit fort décemment avec sa mère et sa sœur. Le maréchal, comme vous savez, est allé voir le roi de Prusse[1], et nous voulons à son

1. C'est en 1749 que Maurice de Saxe se rendit à la cour de Frédéric.

retour lui donner le plaisir de trouver sa pupille au théâtre jouant *Zaïre* et *Iphigénie*, mieux que Mlle Gaussin. Si vous voulez vous charger de l'instruire, demain je vous installerai; nous dînerons chez elle ensemble. »

L'idée était excellente et l'on préparait en effet au maréchal une délicieuse surprise..

Le comte de Saxe et Marmontel n'étaient pas des inconnus l'un pour l'autre; ils s'étaient déjà une fois rencontrés et l'homme de lettres était resté le débiteur du grand seigneur. Voici dans quelles circonstances :

Mlle Navarre, une des maîtresses favorites du maréchal, celle qui faisait l'ornement et les délices de sa Cour de Bruxelles, était venue à Paris, au moment du succès éclatant de *Denys le Tyran*; elle se fit présenter l'auteur : « Jamais je n'ai été plus ébloui que je ne fus en la voyant, dit Marmontel. Elle avait encore plus d'éclat que de beauté. Vêtue en Polonaise, de la manière la plus galante, deux longues tresses flottaient sur ses épaules; et sur sa tête des fleurs jonquilles, mêlées parmi ses cheveux, relevaient merveilleusement l'éclat de ce beau teint de brune, qu'animaient de leurs feux deux yeux étincelants.

L'accueil qu'elle me fit redoubla le péril de voir de si près tant de charmes et son langage m'eut bientôt confirmé l'éloge qu'on m'avait fait de son esprit[1]. »

Subjugué par tant d'attraits, Marmontel ne dissimula pas son amour. Mlle Navarre, qui allait passer quelques mois en Champagne, dans sa terre d'Avenay, pensa qu'un jeune poète l'aiderait à supporter la solitude, et elle enleva l'heureux auteur de *Denys le Tyran*.

Le maréchal de Saxe, au courant de cette grave infidélité de sa maîtresse, n'en avait pas gardé rancune à Marmontel. Lors du succès d'*Aristomène*, il fit prier l'auteur de venir lui en faire la lecture chez lui, en tête-à-tête; il daigna s'intéresser à la pièce, se montra satisfait et le témoigna « avec cette franchise noble et cavalière qui sentait en lui son héros ».

Mais Marmontel, honnête homme et de nature scrupuleuse, ne se pardonnait pas le mauvais tour qu'il avait joué à Maurice; il sentait qu'il lui devait une réparation et il était tout disposé à la lui accorder.

1. *Mémoires de Marmontel.*

Lorsque la Dorimat lui proposa de donner des leçons à une protégée du comte de Saxe, il crut que la Providence s'en mêlait et qu'enfin se présentait pour lui l'occasion de réparer ses torts. Aussi s'empressa-t-il d'accepter.

L'accueil de sa nouvelle élève le charma. La douceur, la timidité, l'ingénuité de son caractère firent sur lui la plus vive impression :

« Elle semblait se reposer sur sa beauté du soin de plaire, dit-il, sans y contribuer d'ailleurs que par l'égalité d'un caractère aimable et par son indolence à se laisser aimer.

« Les premières scènes que nous répétâmes ensemble furent celles de Zaïre avec Orosmane. Sa figure, sa voix, la sensibilité de son regard, son air de candeur et de modestie, s'accordaient parfaitement avec son rôle, et dans le mien je ne mis que trop de véhémence et de chaleur. Dès notre seconde leçon, ces mots : « Laïre, vous « pleurez ! » furent l'écueil de ma sagesse. »

Oubliant tout en effet, et les torts qu'il veut réparer et ses promesses inviolables, le trop sensible Marmontel tombe aux pieds de son élève. La tendre Marie ne sait pas mieux résister et accepte l'hommage d'une passion aussi vive que

rapide. Dès lors ils sont pris l'un et l'autre d'un incomparable zèle; jamais on ne vit élève et professeur plus assidus; chaque jour, sans y manquer un seul, Marmontel vient diriger une élève qui montre de si brillantes dispositions; ni le temps ni les soins ne lui coûtent, il s'y consacre bientôt tout entier. Malheureusement cette ardeur parut étrange; des esprits chagrins et malveillants poussèrent l'injustice jusqu'à la mal interpréter; de méchantes langues prévinrent le maréchal. Fatigué de ces infidélités incessantes, Maurice congédia brutalement la jeune femme; il déclara qu'il ne la reverrait jamais et il supprima naturellement le subside de cinquante louis qu'il lui donnait par mois.

Ces désastreuses nouvelles surprirent les amoureux en pleine sécurité, goûtant paisiblement les douceurs d'une lune de miel qu'ils s'imaginaient ne devoir jamais finir; ils furent atterrés. Marmontel était pauvre et incapable de subvenir même pendant quelques jours aux dépenses d'une jeune femme élégante et habituée au luxe; il apporta à sa maîtresse tout ce qu'il possédait, quarante louis qui lui restaient du produit de sa dernière tragédie! Mais ce n'était là qu'une

goutte d'eau, bonne tout au plus à faire patienter quelques jours.

Mlle de Verrières expiait cruellement sa faute; elle vivait dans un continuel état d'affolement, ne sachant où puiser des ressources, isolée, délaissée, plongée dans la plus affreuse douleur. Si d'Épinay eût été à Paris, le mal eût été réparable et tout se fût arrangé le mieux du monde, mais il se trouvait toujours en exil à Poitiers et l'ordre formel du ministre l'empêchait d'en revenir.

C'est en vain que Marie essaya de fléchir la juste colère du maréchal, elle ne put y réussir; il refusa même de la recevoir. Il eut cependant la générosité de lui laisser quelques souvenirs, entre autres son cachet, une tabatière d'or d'un beau travail dont il se servait habituellement, le portrait d'Aurore de Kœnigsmark et le sien propre, superbe pastel de Latour, que Mme George Sand nous décrit ainsi : « Il a une cuirasse éblouissante et la tête poudrée, une belle et bonne figure qui semble toujours dire : « En « avant, tambour battant, mèche allumée », et ne pas se soucier d'apprendre le français pour justifier son admission à l'Académie. Il ressemble à

sa mère, mais il est blond, d'un ton de peau assez fin ; ses yeux bleus ont plus de douceur et son sourire plus de franchise. » Marie conserva précieusement ces souvenirs qui lui rappelaient son illustre liaison.

La position de Mlle de Verrières restait des plus précaires. La jeune femme voyait arriver avec terreur le jour où la hideuse misère frapperait à sa porte, lorsqu'un coup du sort la sauva. Un jour, après avoir fait une longue promenade sous les ombrages du bois de Boulogne avec l'auteur involontaire de son infortune, elle le quitta d'une façon plus tendre encore que d'habitude et en versant d'abondantes larmes.

Marmontel se demandait vainement quel pouvait être le motif de cette sensibilité inattendue, lorsqu'il rencontra le soir, au foyer de la Comédie française, le duc de Bouillon, prince de Turenne : « Vous êtes cause que le maréchal de Saxe a quitté Mlle de Verrières, lui dit le prince ; voulez-vous me donner votre parole de ne plus la voir ? son malheur sera réparé. » Marmontel comprit qu'il ne pouvait hésiter, que sa pauvreté lui imposait un impérieux devoir, et quoique son cœur

pût en souffrir, il donna la parole qu'on lui demandait. Le lendemain, Marie, toute heureuse d'avoir enfin retrouvé ce luxe dont elle ne pouvait plus se passer, s'affichait publiquement comme maîtresse du duc de Bouillon.

En homme fort occupé et qui n'attachait aux bonnes fortunes que l'importance qu'elles méritaient, Maurice ne garda pas longtemps rancune à Marmontel ; d'abord, il apprit la mésaventure du poète et la triste fin de ses amours, puis le hasard lui fournit l'occasion de savourer une assez douce vengeance. Il assistait à la première de *Cléopâtre*, qui reçut du public le plus piteux accueil et fut à peu près huée depuis le commencement jusqu'à la fin[1]. Marmontel put comprendre ce soir-là que, même pour les auteurs dramatiques, la roche Tarpéienne est souvent près du Capitole. *Cléopâtre* était suivie d'une petite comédie intitulée *Crispin rival de son maître*. Le

1. « Les comédiens français donnèrent samedi dernier la représentation de *Cléopâtre*, tragédie de M. Marmontel. Tout le monde convient qu'il n'y a point d'ordre dans le plan, point d'intérêt dans les situations, point de vivacité dans le dialogue, point de dignité dans les caractères, point de décence dans les mœurs, point de naturel dans la versification. C'est un des plus mauvais ouvrages qu'on ait jamais vus au théâtre. » Grimm. *Corresp. litt.*

chevalier de l'Hôpital fit courir aussitôt dans les loges cette épigramme :

De Corneille, dit-on, Marmontel est rival ;
Après sa *Cléopâtre* on pourra le connaître,
Puisqu'il se fait jouer en propre original,
C'est *Crispin, rival de son maître.*

L'auteur se promenait mélancoliquement dans les couloirs, songeant au retour des choses de ce monde, lorsque, pour comble d'infortune, il se trouva face à face avec le maréchal. Maurice ne chercha pas à abuser de la situation et il se borna à adresser à l'auteur malheureux ces mots énigmatiques et qui, dans la circonstance, n'étaient pas exempts d'ironie : « Fort bien, Monsieur, fort bien ». Marmontel les prit pour un encouragement.

Peu de temps après, Maurice de Saxe mourut[1]. Le poète, qui se jugeait de plus en plus son débiteur, crut apaiser les remords de sa conscience

1. Il avait fini par triompher de la résistance de Mlle Favart en obtenant contre elle et son mari des lettres de cachet ; il les maintint en prison jusqu'à ce que la femme lui eût cédé. Cette action, qui n'est pas à l'honneur du maréchal, ne lui réussit pas ; il mourut en effet dans les bras de Mlle Favart quelque temps après, le 30 novembre 1750.

en composant en son honneur l'épitaphe suivante :

A Courtray Fabius, Annibal à Bruxelles,
Sur la Meuse Condé, Turenne sur le Rhin,
Au Léopard farouche il imposa le frein,
Et de l'aigle rapide il abattit les ailes.

Aussitôt après la mort du maréchal, Marie de Verrières adressa une supplique à la Dauphine[1], nièce de Maurice. Elle lui avouait sans détours ses relations avec le défunt et elle la priait avec instance d'adopter le fruit de leurs amours, la petite Aurore, alors âgée de deux ans.

Ce désir de se séparer de sa fille ne prouve pas que Marie fût une mère dénaturée. Outre la difficulté pour elle, avec ses goûts et ses mœurs, de l'élever dans son intérieur, elle envisageait surtout, non sans raison, l'avenir de cette enfant et elle s'efforçait de lui donner l'état civil qui lui manquait. Il était évident que si la Dauphine consentait à adopter la jeune Aurore, c'était la reconnaître implicitement pour la fille naturelle de Maurice de Saxe et affirmer, par conséquent, sa glorieuse origine.

1. Elle était fille du roi Auguste.

La Dauphine n'ignorait pas l'existence d'Aurore et elle souhaitait vivement la soustraire aux exemples pernicieux qui ne pouvaient manquer de l'entourer ; elle se montra donc fort disposée à recueillir la fille de son oncle et à agréer la requête qui lui était adressée.

Malgré ces dispositions favorables, il s'éleva quelques difficultés qui faillirent tout compromettre. Le Dauphin, avant d'autoriser sa femme à faire cette bonne action, voulut prendre des renseignements, et ce qu'il apprit de Mlle de Verrières et de sa conduite passée ne contribua pas particulièrement à l'édifier. Il lui fut même affirmé, de différents côtés, qu'il était victime d'une misérable supercherie, qu'Aurore, bien loin de pouvoir prétendre à une illustre naissance, n'était que la fille du poète Marmontel, et qu'on avait abusé le maréchal comme on cherchait à abuser la Dauphine.

Fort heureusement pour la jeune Aurore, il y avait à ce moment près de la princesse une femme de chambre, Mme de Chalut [1], qui jouissait de sa plus entière confiance. C'était une femme

1. Elle avait déjà rempli les mêmes fonctions près de la première Dauphine.

excellente, de peu d'esprit mais de beaucoup de sens et d'une douceur, d'une égalité, d'une vérité de caractère inestimables. Mise au courant par la Dauphine du fâcheux incident qui paraissait s'opposer à l'adoption d'Aurore, Mme de Chalut n'hésita pas à aller trouver Marmontel, qu'elle connaissait beaucoup, et à lui demander l'entière vérité. Le poète n'eut pas de peine à prouver qu'il n'avait connu Mlle de Verrières que plus d'un an après la naissance de l'enfant. Dès lors toutes les objections tombaient; Mme de Chalut plaida avec chaleur la cause de la petite fillette et le Dauphin se laissa persuader.

La première condition mise à l'adoption fut qu'Aurore ne reverrait jamais sa mère; quelque douloureuse que fût cette obligation, Marie, dans l'intérêt de sa fille, s'y résigna. Aurore fut placée aussitôt au couvent des religieuses de Saint-Cloud et élevée aux frais de sa royale protectrice; la princesse venait fréquemment la voir et s'en occupait avec le plus affectueux intérêt. Quand l'enfant eut atteint l'âge de sept ans, la Dauphine lui fit quitter le couvent de Saint-Cloud et la fit admettre à Saint-Cyr.

Cette maison d'éducation, fondée en 1684 par

Mme de Maintenon, était destinée à recevoir deux cent cinquante demoiselles nobles et pauvres. C'est le roi qui nommait les élèves : elles étaient toutes boursières. Pour être admis il fallait faire preuve de quatre degrés de noblesse du côté paternel seulement. On y était reçu à partir de sept ans. Les élèves étaient réparties en quatre classes, distinguées par la couleur d'un ruban qu'elles portaient dans leurs cheveux et à leur ceinture. Il y avait la classe rouge, la classe verte, la classe jaune et la classe bleue.

A peine arrivée, Aurore fut revêtue du costume de la maison ; il était des plus simples : une robe brune en étamine, un petit tablier très court de même étoffe, bordé d'un ruban de la couleur de la classe; pour coiffure, elle portait comme ses jeunes compagnes un bonnet de toile blanche, laissant voir un peu de cheveux au front, avec une passe de mousseline et de linon[1].

La jeune fille, par sa grâce et sa gentillesse,

1. Les professeurs formaient une communauté composée de quarante dames choisies parmi les anciennes élèves et de trente-six sœurs converses ou servantes. Les dames portaient la robe noire et pendant sur la poitrine une croix d'or parsemée de lis, avec un Christ gravé d'un côté et de l'autre un saint Louis.

charma bientôt ses professeurs et ses compagnes; la vivacité de son intelligence, la précocité de ses reparties, en firent très vite l'enfant gâtée du célèbre couvent.

Laissons Aurore poursuivre paisiblement son éducation loin de sa mère et des bruits troublants du monde ; nous la retrouverons plus tard lorsqu'elle aura atteint sa vingtième année, et que, suivant l'usage, elle quittera pour se marier le pieux asile qui aura abrité son enfance et sa jeunesse, et où, pendant tant d'années, elle aura trouvé le calme du cœur et les plus tendres soins.

CHAPITRE V

NAISSANCE DU CHEVALIER DE BEAUMONT. — LIAISON DE D'ÉPINAY AVEC MARIE DE VERRIÈRES. — IL LUI DONNE UNE MAISON DES CHAMPS A ÉPINAY. — SCANDALE QUI EN RÉSULTE. — LES DEUX SŒURS S'INSTALLENT A AUTEUIL.

Qu'était devenue Marie de Verrières depuis qu'elle avait dû, cédant à la nécessité, abandonner Marmontel pour contracter une liaison avec le duc de Bouillon ? Elle avait continué à mener grande et joyeuse existence, ne se piquant pas plus que par le passé d'une fidélité que ne comportaient ni ses goûts, ni les habitudes du temps. Le duc n'accordait pas à sa protégée plus de confiance qu'elle n'en méritait ; pour la surveiller de près, à son défaut, et lui enlever toute tentation en lui supprimant toute possibilité, il avait pris à gages un grand laquais nommé Lambert, dont la mission délicate consistait à ne point quitter la jeune femme. Un rapport de

l'inspecteur de police Meusnier peut nous édifier complètement sur le rôle de Lambert, sur la manière dont il comprenait son service et sur l'utilité des mesures de précaution prises par le prince.

« Ce Lambert est actuellement attaché au prince de Turenne, écrit le policier; c'est lui qui veillait sur la conduite de la demoiselle de Verrières l'aînée, sa maîtresse, lorsqu'elle demeurait rue Montmartre. Pour répondre même plus sûrement du trésor qui lui était confié, il couchait dans une chambre à côté de la sienne, et je crois que le drôle mangeait le lard[1]. »

Plein de confiance, grâce au moyen qu'il employait, le duc adorait sa maîtresse; il témoigna donc la plus vive satisfaction lorsqu'elle lui apprit qu'elle allait le rendre père. Marie accouchait en effet, le 31 octobre 1750, d'un fils admirablement constitué. Le duc, bien qu'il fût marié et père de famille, se montra très fier de cette nouvelle paternité et, pour que nul n'en ignorât, il s'empressa de constituer un état civil au nouveau-

1. *Le comte de Clermont, sa cour et ses maîtresses*, par Jules Cousin. Rapport de l'inspecteur de police Meusnier sur Mlle Leduc cadette (1er août 1753).

né en lui donnant le nom d'une terre qu'il possédait en Normandie, Beaumont-le-Roger. C'était l'usage des grands seigneurs d'alors de donner à leurs bâtards des noms de terre, sans du reste leur assurer la possession des fiefs dont ils prenaient le titre. Le fils de Marie de Verrières et du duc de Bouillon fut donc appelé Charles-Godefroid-Marie de Beaumont, et ce fut encore sa tante Geneviève qui le tint sur les fonts baptismaux.

La duchesse de Bouillon, princesse de Lorraine, n'avait eu que deux fils : l'aîné, resté bossu à la suite d'un accident de chasse, mourut à vingt-six ans; le second était atteint d'une effroyable difformité, il était cul-de-jatte ; son père ne considérait jamais sans tristesse cet héritier de son nom et de ses biens. On s'explique aisément l'attachement qu'il ressentit aussitôt pour son fils naturel, aussi vigoureux et bien doué que le fils légitime était chétif et disgracié de la nature. Non content de lui donner un nom, il voulut avoir toujours près de lui cet enfant qui flattait son amour-propre. Il n'hésita donc pas à avouer à la duchesse que la Providence avait béni ses amours avec Mlle de Verrières, peccadille que la grande dame pardonna avec un sourire, et il fut convenu que

le petit Charles-Godefroid serait amené à l'hôtel de Bouillon aussi fréquemment que possible. La duchesse ne tarda pas à s'éprendre follement de ce bel enfant; le pauvre petit cul-de-jatte lui-même ne pouvait plus se passer de son frère. Il en résulta une étrange situation: pour donner satisfaction aux instances des siens, le duc dut enlever Charles-Godefroid à sa mère et l'installer chez lui, où il fut élevé avec le fils légitime, comme s'ils eussent été tous deux du même sang et de la même origine.

Des considérations d'avenir une fois encore avaient fait taire le sentiment maternel chez Marie de Verrières et l'avaient contrainte à accepter une séparation que son cœur ressentait bien douloureusement.

Ainsi donc, de ses deux enfants, Marie n'en conserva pas un seul auprès d'elle. Mais, s'il lui était interdit de revoir Aurore, on la laissait complètement libre d'embrasser, aussi souvent qu'elle le voulait, le petit chevalier de Beaumont, et on le lui amenait même chez elle plusieurs fois par semaine.

La naissance de cet enfant parut refroidir sensiblement la passion du duc pour Marie;

peu après, il volait à de nouvelles amours et la jeune femme délaissée dut se mettre en quête d'un autre protecteur.

Heureusement pour Mlle de Verrières, d'Épinay était revenu d'exil et son absence prolongée n'avait nullement atténué la passion que la jeune femme lui avait inspirée. Dès qu'il apprit que le duc de Bouillon se retirait, il s'empressa de briguer la succession ouverte, et comme il y avait des droits fort anciens, qu'il arrivait très à propos à l'heure de l'abandon et de la détresse, pour subvenir aux frais d'une existence luxueuse à laquelle on n'entendait pas renoncer, sa candidature fut accueillie sans réserve et il entra immédiatement en jouissance, c'est-à-dire dans ses fonctions d'amant en titre.

Jusqu'alors d'Épinay avait dépensé sans compter, jeté à ses maîtresses des sommes relativement considérables, mais il n'avait pas compromis gravement sa fortune. Cependant, et par crainte de nouvelles dilapidations, la séparation de biens avait été prononcée entre sa femme et lui par sentence du Châtelet de Paris du 14 mai 1749. Le père du jeune prodigue, M. de Bellegarde, de son côté et par des donations indirectes,

s'était efforcé de préserver ses petits-enfants d'une ruine complète que les goûts de leur père ne faisaient que trop redouter.

Malheureusement, peu de temps après être retombé dans les chaînes de Marie de Verrières, d'Épinay perdit son père[1], et il se trouva immédiatement à la tête d'une grande fortune. Outre la place de fermier général qui lui revenait avec ses énormes bénéfices, il héritait de plus de 1 700 000 livres, somme très considérable pour l'époque.

Jusqu'à ce moment, les remontrances de sa famille et la crainte des châtiments que pouvait lui réserver l'autorité paternelle avaient mis un certain frein aux folies de d'Épinay; mais, après la mort de son père, rien ne le retenant plus, il s'empressa de donner un libre cours à ses goûts de dépense; dès lors il semble qu'un véritable esprit de vertige s'empare de lui.

Il commence par quitter sa femme et prendre une maison à part. Il affiche publiquement sa liaison avec Marie de Verrières, et non content de subvenir avec magnificence aux besoins de

1. M. de Bellegarde mourut à Paris le 3 juillet 1751.

sa maîtresse, il entretient en même temps toute la famille, d'abord la mère, la digne Mme Rinteau, qui jamais ne se séparait de sa fille bien-aimée, puis la sœur, Geneviève, dont les bonnes grâces avaient été autrefois l'objet de si singulières négociations, suivies d'une issue si désastreuse. Mère, sœurs, amants, tous vivaient ensemble dans la plus étroite intimité, entourés d'une véritable opulence et aux frais naturellement du jeune fermier général. Il est à remarquer que les Verrières, malgré des fortunes diverses, restèrent toute leur vie tendrement unies : elles ne se quittèrent jamais et partagèrent toujours la même habitation.

Le grand luxe dont elles jouissaient les engagea à abandonner un nom dont l'illustration galante n'était plus à faire. Désireuses de se poser en femmes de qualité, Marie prit le nom de Mme de Furcy et Geneviève celui de Mme d'Orgemont; cette dernière, qui probablement aimait la variété, signait souvent encore : Mme de la Mare.

Nous n'adopterons pas ces changements d'état civil par trop fréquents et, pour ne pas établir de confusion, nous conserverons aux deux sœurs leur nom de Verrières.

D'Épinay avait donné à sa maîtresse un magnifique hôtel à la Chaussée-d'Antin. On y menait joyeuse vie : ce n'étaient que réceptions, bals, soupers, représentations dramatiques. La beauté des deux sœurs, l'esprit de Marie, la somptuosité de leur existence, la gaieté de leurs réunions, attiraient chez elles nombreuse et élégante société. Nous reviendrons plus tard sur ces fêtes qui ont laissé chez les contemporains des souvenirs durables et auxquels il est souvent fait allusion. D'Épinay présidait à tout avec sa bonne grâce habituelle et une complète absence de scrupules.

Cette superbe installation à la ville ne devait pas encore satisfaire des exigences sans cesse renaissantes. Le goût de la campagne commençait à se répandre ; on venait d'inventer « le sentiment du vert », ignoré jusqu'alors. La poésie des champs, la beauté des spectacles de la nature ont été tout récemment dévoilés par les écrits de J.-J. Rousseau ; les femmes se passionnent pour la campagne, les plaisirs champêtres sont les seuls désormais qu'elles veuillent goûter, et il devient de bon ton d'avoir une « maison des champs », pour aller s'y recueillir loin du monde et de ses faux plaisirs.

Marie de Verrières n'était pas femme à se dérober à la mode et à ses exigences : elle s'éprit comme de raison d'un goût des plus vifs pour la campagne.

Son amant, qui ne savait rien lui refuser, s'empressa de céder à ses désirs, et il se mit en quête d'une habitation dans les environs de Paris.

Mme d'Épinay passait tous ses étés à la Chevrette. Bien que son mari ne vécût plus avec elle, leurs relations n'étaient pas complètement rompues et de temps en temps le volage époux venait faire une courte apparition au domicile conjugal. Ces visites étaient même devenues plus fréquentes dans les derniers temps, et d'Épinay passait pour être entré dans une voie de repentir et d'édification. La vérité est qu'il commençait à être en butte à des embarras financiers, qu'il ne pouvait en sortir qu'avec l'assistance de sa femme et que, pour l'obtenir, il jugeait utile de reprendre, en apparence au moins, la vie commune.

C'est à ce moment que sa chère maîtresse lui demanda une maison des champs. Désireux de tout concilier, et ses devoirs vis-à-vis de sa

femme et ceux vis-à-vis de Marie, il eut alors l'ingénieuse idée d'acheter une maison à Épinay même, dans le voisinage immédiat de la Chevrette; de cette façon il donnait, pensait-il, satisfaction à tout le monde.

Il fit donc l'acquisition d'une fort belle demeure et, pour la rendre digne de celle qui allait l'habiter, il y dépensa des sommes considérables. Dès que son amie y fut installée avec sa sœur, lui-même s'établit complètement à la Chevrette. Mme d'Épinay ne savait que penser d'une conversion aussi inattendue et d'un changement d'existence aussi subit. Son mari se montrait charmant, très assidu, de la meilleure humeur du monde; il sortait chaque jour à cheval une grande partie de la journée pour surveiller les fermiers, disait-il, et s'assurer de la bonne administration de ses terres.

Inutile de dire qu'il passait chez ses amies le temps soi-disant consacré à ses devoirs de propriétaire.

Cependant l'arrivée des Verrières avait fait sensation dans le pays; les costumes excentriques des deux étrangères, leurs singulières allures, attiraient l'attention et l'on commençait à jaser

quelque peu. D'Épinay ne prenait aucune précaution pour dissimuler sa liaison ; il avait donné aux deux sœurs des chevaux de selle pour leur permettre de parcourir les environs et lui-même, sans se soucier des rencontres possibles, les accompagnait presque chaque jour; il poussait l'imprudence jusqu'à se rendre avec elles aux réjouissances champêtres où accourait tout le pays; on le voyait à la fête même du village, si joliment décrite par Diderot : « C'était hier la fête de la Chevrette, écrit le philosophe ; dès le samedi soir, les marchands forains s'étaient établis dans l'avenue sous de grandes toiles tendues d'arbre en arbre. Le matin les habitants des environs s'y étaient rassemblés ; on entendait des violons. L'après-midi, on jouait, on buvait, on chantait, on dansait ; c'était une foule mêlée de jeunes paysannes proprement accoutrées et de grandes dames de la ville avec du rouge et des mouches, la canne de roseau, le chapeau de paille sur la tête et l'écuyer sous le bras[1]. »

D'Épinay poussait l'impudence ou plutôt l'in-

1. *Lettres à Mlle Volland.*

conscience jusqu'à conduire les Verrières chez le curé et les lui présenter comme des femmes de qualité venues pour passer l'été dans le pays et désireuses de faire la connaissance de leur pasteur. Le bon curé ne manquait pas de finesse : « Pour notre pasteur, c'est un des meilleurs esprits qu'il y ait bien loin, dit Diderot; il n'y a pas d'homme dont les passions se peignent plus vivement sur son visage; c'est peut-être le seul qui ait le nez expressif; il loue du nez, il blâme du nez, il décide du nez, il prophétise du nez! Grimm dit que celui qui entend le nez du curé a lu un grand traité de morale [1].»

Malgré son nez, le bon curé prit pour or sans mélange les aimables personnes qu'on lui présentait, il leur fit le meilleur accueil, se réjouissant beaucoup de voir son troupeau s'augmenter de si jolies et séduisantes ouailles.

Aussi, le dimanche suivant, les Verrières n'hésitèrent plus : elles vinrent à l'église du village pour assister à la grand'messe, et elles se placèrent audacieusement au banc même de

1. *Lettres à Mlle Volland.*

Mme d'Épinay. Leur contenance insolente, leur mise extravagante et aussi les bruits qui couraient dans le pays firent murmurer les paysans, qui aimaient beaucoup la châtelaine de la Chevrette ; on s'indigna de tant d'audace et d'un outrage aussi gratuit ; à la sortie de la messe, les deux sœurs furent accueillies par des risées et des cris et elles furent escortées chez elles par tous les polissons du village.

Cet esclandre public mit Mme d'Épinay au courant de la vérité et lui apprit ce qu'il fallait penser de l'assiduité de son mari et de sa prétendue conversion. Dès lors celui-ci ne se crut plus tenu à la moindre réserve ; il parlait ouvertement de sa maîtresse, racontait les visites qu'il lui faisait et il en arriva même, un jour qu'il lui destinait quelque cadeau, à consulter sa femme sur le choix de l'objet. La scène est si drôle qu'elle vaut la peine d'être citée.

M. d'Épinay discutait dans la salle à manger de la Chevrette avec des marchands; tout à coup il entre dans le salon où se trouvait réunie nombreuse société, tenant une pièce de dentelles d'Angleterre à la main et s'adressant à sa femme : « Madame, lui dit-il, faites-moi le plaisir d'esti-

mer cela ; j'ai un présent à faire à une femme et cette dentelle, si elle n'est pas trop chère, remplira assez bien mes vues. » Mme d'Épinay lui répond qu'à cent francs l'aune, ce n'est pas exagéré. Il sort. Toute la compagnie croit que c'est une galanterie qu'il veut faire à sa femme et qu'il va lui offrir la dentelle ; il la rapporte en effet triomphalement peu de temps après, enchanté de son acquisition : « Ah ! ce n'est pas sans peine, s'écrie-t-il, je l'ai eue pour quatre-vingt-dix-huit livres, elle est charmante. C'est dans dix jours la fête de la petite Verrières, il faut bien que je lui donne un bouquet, cela fera mon affaire. »

On peut supposer l'humiliation de Mme d'Épinay et son indignation devant tant de cynisme.

Mais la maison des champs si libéralement octroyée à Marie par son adorateur n'était pas encore payée, pas plus du reste que les réparations. Les créanciers commençaient à se montrer exigeants, ils menaçaient d'une saisie, et d'Épinay, fort à court d'argent pour l'instant, dut recourir aux bons offices de sa femme. Elle consentit à lui venir en aide, mais elle imposa la condition expresse que les Verrières quitteraient le voisinage. Il fallut bien se résigner. La maison

fut vendue et les deux sœurs abandonnèrent un pays que leur court séjour avait suffi pour scandaliser.

Elles ne renoncèrent pas cependant à leurs goûts champêtres. Peu de temps après, leur généreux protecteur achetait une magnifique propriété à Auteuil et les suppliait d'en accepter l'hommage.

Auteuil, par son heureuse position et sa proximité de la capitale, était un des endroits les plus fréquentés des environs de Paris; les gens de lettres en particulier avaient toujours montré une préférence marquée pour ses frais ombrages:

Auteuil, lieu favori, lieu saint pour les poètes!
Que de rivaux de gloire unis sous tes berceaux!
C'est là qu'au milieu d'eux, l'élégant Despréaux,
Législateur du goût, au goût toujours fidèle,
Enseignait le bel art dont il offre un modèle;
Là, Molière, esquissant ses comiques portraits,
De Chrysale ou d'Arnolphe a dessiné les traits,
Dans la forêt ombreuse, ou le long des prairies,
La Fontaine égarait ses douces rêveries.
Là, Racine évoquait Andromaque et Pyrrhus,
Contre Néron puissant faisait tonner Burrhus,
Peignait de Phèdre en pleurs le tragique délire.
Les pleurs harmonieux que modulait sa lyre
Ont mouillé le rivage, et de ses vers sacrés
La flamme anime encor les échos inspirés.

Le fameux chancelier d'Aguesseau habita longtemps Auteuil. La marquise de Boufflers y possédait une superbe propriété où elle réunissait l'élite de la société de l'époque. Après avoir perdu son mari, Mme Helvétius s'y retira et elle y vécut jusqu'à sa mort, entourée des plus beaux chats angoras du monde.

Les deux sœurs s'installèrent somptueusement dans leur nouvelle demeure, et y continuèrent la série de fêtes qu'elles avaient inaugurées pendant l'hiver dans leur hôtel de Paris. Elles poussèrent même le raffinement jusqu'à faire établir un théâtre fort bien agencé, afin que leur séjour aux champs n'interrompît pas les représentations dramatiques qu'elles avaient coutume de donner et qui attiraient tout Paris.

CHAPITRE VI

LIAISON DE MADAME D'ÉPINAY AVEC M. DE FRANCUEIL. — TRAHISON DE DUCLOS. — M. DE FRANCUEIL S'ÉPREND DE GENEVIÈVE DE VERRIÈRES. — RUPTURE AVEC MADAME D'ÉPINAY.

Mme d'Épinay, qui avait vu son mari l'abandonner après quelques semaines de mariage, qui avait subi de sa part d'indignes traitements, n'était pas restée de son côté sans chercher et sans trouver des consolations. Elle n'était pas jolie cependant, mais infiniment gracieuse, remarquablement fine, extrêmement spirituelle, en somme fort séduisante ; le charme de son intelligence rachetait et au delà ce que le côté physique pouvait avoir d'imparfait. Lancée dans un monde élégant, mais aussi très lettré et où les qualités de l'esprit jouaient un grand rôle, elle rencontra bientôt dans son isolement, dans sa détresse morale, un consolateur : ce consolateur fut Francueil.

Ne montrons pas pour elle plus de sévérité que n'en ont montré ses contemporains et jugeons-la non pas avec nos idées actuelles, mais avec celles de son temps.

Claude-Louis Dupin de Francueil naquit en 1716 à Châteauroux. Depuis 1738 il était receveur général des finances[1] pour Metz et l'Alsace (pays d'État) et secrétaire du Cabinet du Roi[2].

S'il y avait un homme au monde fait pour plaire, c'était lui. Grand, bien proportionné, d'une physionomie ouverte et séduisante, il avait reçu de la nature les dons les plus précieux et il possédait tous les agréments qu'on recherche dans la société. Excellent musicien, compositeur distingué, acteur émérite, il peignait encore à ravir; sa gaieté naturelle et l'universalité de ses connaissances en faisaient un hôte précieux et

1. Les receveurs généraux centralisaient la recette des divers impôts qui n'étaient pas affermés aux fermiers généraux ou mis en régie.

2. Il était fils de M. Dupin, qui l'avait eu d'un premier lit. Son père épousa en secondes noces la fille naturelle de Samuel Bernard. Francueil passait même pour avoir été d'une étrange intimité avec sa belle-mère; c'est elle qui l'avait mariée à Suzanne Bollioud, « bien laide, bien douce, dit Jean-Jacques, qui adorait son mari, lequel ne lui rendait assurément pas l'amour qu'elle avait pour lui. » Mme Francueil mourut en 1754.

les sociétés les plus raffinées se le disputaient.

La première fois que Mme d'Épinay vit Francueil, il lui déplut : elle trouva qu'il portait le menton trop en l'air et qu'il était trop poudré. Peu de temps après elle avait changé d'avis, car elle écrivait : « M. de Francueil est jusqu'à présent celui qui me distrait davantage; il a des talents et beaucoup d'agrément dans l'esprit. Il m'a engagée à reprendre la musique que j'avais négligée depuis quelque temps; il m'a même donné plusieurs leçons de composition.... Il a une politesse si aisée, de la grâce à tout ce qu'il fait, une complaisance, une douceur charmante; sa figure prévient en sa faveur, et sa conversation a tant d'intérêt qu'on ne peut se défendre d'en prendre beaucoup à lui... » Ces leçons de composition eurent le résultat qu'on en pouvait attendre : le professeur s'éprit passionnément de son élève et l'élève ne put rester insensible à une science si réelle unie à tant de charme. La plus tendre affection naquit de cette intimité. Après être restés quelque temps dans un platonisme parfait, les deux amants quittèrent les régions sereines de l'idylle pour s'abandonner à des réalités plus terrestres.

Cette liaison formée en 1746 dura plusieurs années; elle ne resta pas mystérieuse et M. d'Épinay l'ignora moins que tout autre; mais, grâce à l'absence de préjugés qui avait cours, il ne s'en occupait guère. Fidèle à son système de ne se brouiller avec personne, il demeura du dernier bien avec l'amant de sa femme; quand par hasard Francueil restait plusieurs jours sans venir, et que Mme d'Épinay en témoignait quelque dépit, le mari, jaloux avant tout d'avoir la paix dans son intérieur, n'hésitait pas à aller lui-même chercher celui qui le remplaçait si bien.

M. d'Épinay néanmoins, tout mari complaisant qu'il fût, tira de Francueil d'abord, de sa femme ensuite, d'étranges vengeances.

La première ne peut se dire qu'avec force périphrases et il faut la laisser deviner plutôt que la raconter. D'Épinay, au milieu de tous ses exploits galants, n'était pas sans avoir éprouvé quelques cruelles mésaventures; or, comme les deux époux, malgré leurs torts réciproques, n'avaient pas complètement cessé de vivre ensemble, il se trouva qu'un beau matin, et fort à son insu, Mme d'Épinay porta la trace des regret-

tables erreurs de son époux ; Francueil tout naturellement se trouva hériter du même souvenir, et il en fut si cruellement atteint qu'il en faillit mourir.

La seconde vengeance du jeune fermier général est moins barbare et plus spirituelle.

Francueil aimait le beau sexe avec ardeur; après plusieurs années d'une liaison passionnée, il se fatigua de sa maîtresse et devint infidèle. Avec l'instinct infaillible d'une femme toujours aimante, Mme d'Épinay pressentit la trahison de son amant, mais elle avait encore des doutes, lorsque Duclos[1] se chargea de l'éclairer.

Duclos faisait partie du cercle intime de la jeune femme. Là, comme en bien d'autres sociétés, il avait réussi à s'imposer, là comme ailleurs il faisait parade de sa brusquerie et de ses vivacités de langage. Après avoir sans succès courtisé Mme d'Épinay, il avait en apparence renoncé à ses projets, mais non sans avoir conservé contre

1. Duclos (1704-1772). Reçu à l'Académie française en 1747, il en devint le secrétaire perpétuel en 1755. Il avait été nommé historiographe de France en 1750. Il jouissait comme homme de lettres de la plus grande réputation et son autorité dans les salons était beaucoup plus grande que son mérite ne le comportait.

elle et contre Francueil une assez vive animosité.

A la fin de l'hiver 1752, Duclos, se trouvant seul un jour dans le salon de Mme d'Épinay, lui dit brusquement :

« Votre mari fait tous les jours de nouvelles folies avec ses deux créatures; il se ruine et l'on se moque de lui. Je veux lui parler; mais il ne s'agit pas ici de faire le plat prédicateur et de prêcher vaguement; il faut savoir ce qu'on dit, avoir vu par ses yeux, ce qui s'appelle vu. Je vous préviens que j'irai une fois chez elles.

— Chez elles ? chez qui voulez-vous dire ? répondit Mme d'Épinay, jouant l'ignorance.

— Eh ! par Dieu, reprit-il, chez ces créatures ! mais une fois seulement, car je sais trop ce que je vous dois, pour aller me divertir aux dépens de votre mari. On y joue, la semaine prochaine, un opéra dont il paye les violons ; je lui demanderai un billet, et puis laissez-moi faire. »

A quelque temps de là, Duclos et Francueil se rencontrèrent dans le salon de Mme d'Épinay et causèrent assez longtemps à voix basse. Intriguée de ce conciliabule, la maîtresse de la maison interrogea Duclos : « De qui parliez-vous donc avec M. de Francueil ? — Parbleu ! repartit le phi-

losophe, cela est bien fin! je parlais de ces deux filles, des petites Verrières. — Comment, est-ce qu'il va chez elles? — Lui! il n'en bouge. Mais d'où venez-vous donc? il n'y a que vous dans Paris qui l'ignoriez, ajouta le barbare, sachant bien qu'il perçait le cœur de la malheureuse femme. — Lui! s'écria Mme d'Épinay révoltée, passer sa vie chez la maîtresse de mon mari, chez l'auteur de tous ses désordres, être son confident, son complaisant! — Mais qu'appelez-vous donc, reprit perfidement Duclos, pas un mot de tout cela, il y va pour son compte, il a la cadette, c'est une affaire arrangée, j'ai cru que vous le saviez. Francueil et votre mari ont les deux sœurs. Cela est public, vous dis-je, cela l'était dès le temps où j'allai voir leur spectacle. »

Il n'était que trop vrai; Francueil, entraîné par d'Épinay chez les Verrières, n'avait pas tardé à devenir un des fidèles de la maison. Tous ces talents, toutes ces grâces, tout ce charme auxquels n'avait pu résister autrefois Mme d'Épinay, il les déploya auprès de Geneviève de Verrières, et il eut bientôt raison d'un cœur qui ne demandait qu'à se donner. Quant à d'Épinay, il

ne put que se réjouir d'avoir si bien mené l'intrigue et d'avoir porté à sa femme coupable le coup le plus douloureux.

On peut aisément supposer les réflexions amères qu'inspirèrent à Mme d'Épinay les révélations de Duclos. Elle eut aussitôt avec son amant une explication des plus vives, et après l'avoir forcé à avouer sa trahison, elle rompit irrévocablement avec lui.

En vain Francueil prodigua toutes les marques du plus violent repentir, en vain il fit les serments les plus solennels, en vain il quitta ouvertement Geneviève, tout fut inutile; Mme d'Épinay se montra inexorable. Ce que voyant, l'amoureux éconduit jugea inutile d'éterniser un sacrifice dont on lui savait si peu de gré; il retourna chez les Verrières, et reprit ses relations avec Geneviève. Francueil et d'Épinay vécurent avec les deux sœurs dans une étroite intimité et, ajoutons-le, dans une complète harmonie.

CHAPITRE VII

LES SPECTACLES DE SOCIÉTÉ.

Nous avons vu les Verrières s'installer brillamment à Auteuil, et y continuer la série des fêtes qu'elles avaient inaugurées à Paris. Disons rapidement ce qu'étaient ces réunions et expliquons comment deux femmes, notoirement connues pour des courtisanes, pouvaient ainsi attirer chez elles une société aussi nombreuse que bien choisie.

Une véritable rage de spectacles s'est emparée de Paris à cette époque. Les théâtres ne suffisant plus à l'enthousiasme général, les scènes de société se multiplient ; à la Cour, à l'armée, dans les châteaux, dans les couvents, dans les maisons particulières, partout la fièvre dramatique

sévit avec intensité. « La fureur incroyable de jouer la comédie gagne journellement, dit Bachaumont, et malgré le ridicule dont l'immortel auteur de la *Métromanie* a couvert tous les histrions bourgeois, il n'est pas de procureur qui, dans sa bastide, ne veuille avoir des tréteaux et une troupe[1]. »

Mme de Pompadour a donné l'exemple en créant le théâtre des Petits-Cabinets en 1747. Comédie, vaudeville, opéra, ballet, tous les genres y figurent successivement, et la favorite s'y fait applaudir par la finesse de son jeu et l'éclat de son chant. La plus haute noblesse interprète les rôles.

A Bagnolet, chez le duc d'Orléans, les représentations sont continuelles. Le duc excelle dans les rôles de paysan et de financier ; sa maîtresse, Mme de Montesson, fait preuve d'un véritable talent et l'on s'accorde à dire qu'elle ne serait pas déplacée à la Comédie-Française.

On joue chez la duchesse de Bourbon à Chantilly, chez la duchesse de Mazarin à Chilly, chez le maréchal de Richelieu à l'hôtel des Menus,

1. *Mémoires secrets*, 17 novembre 1770.

chez la duchesse de Villeroy, celle que Mme du Deffand appelle « un ouragan sous la forme d'un vent coulis ». On donne la comédie à l'Arsenal, chez Mme d'Amblimont; à Clichy, chez le duc de Grammont; au faubourg Saint-Germain, chez le baron d'Esclapon; à Gennevilliers, chez M. de Vaudreuil; à Saint-Germain, chez le duc d'Ayen, etc., etc. La liste est innombrable; à Paris seulement, l'on compte plus de cent soixante scènes particulières.

Toutes les classes de la société sont envahies par cette manie du théâtre. La Poupelinière donne dans son magnifique château de Passy des fêtes qui sont restées célèbres. Qui ne se rappelle les représentations de la *Chevrette*, où Mme d'Épinay brillait d'un si vif éclat et où Rousseau fit ses débuts?

Cette mode devait tenter le monde galant. Quel meilleur moyen en effet de réunir et d'amuser une brillante société, quel meilleur moyen de déployer et de faire valoir des charmes dont on tire tout à la fois sa réputation et son existence? Les demoiselles de Verrières furent les premières parmi les courtisanes qui se risquèrent à donner chez elles des représenta-

tions théâtrales. Leur tentative obtint le plus éclatant succès. Les assemblées y étaient charmantes; on y voyait « les filles du plus joli minois, radieuses de diamants »; en hommes la société était toujours on ne peut mieux composée : des princes du sang, des ministres, des grands du royaume.

Encouragées par une réussite qui dépassait toutes les prévisions, elles entreprirent de donner des représentations régulières; comme leurs invitations étaient recherchées à la fureur, elles trouvèrent qu'une installation provisoire était fort insuffisante, et elles firent construire dans leur hôtel de Paris une ravissante salle de spectacle, ornée avec un goût parfait et de proportions considérables pour une scène particulière. Outre les places ordinaires, il y avait sept loges en baldaquin habilement disposées et du plus gracieux effet. De riches tentures rendaient l'aspect général de la salle des plus séduisants et en faisaient un délicieux théâtre de société.

Une scène assez vaste et bien établie, des décors nombreux et brossés par des maîtres, une perspective disposée avec art, complétaient

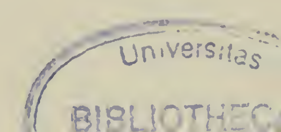
l'illusion et contribuaient dans une large mesure à l'agrément des représentations.

C'était la mode depuis quelque temps dans les grands théâtres parisiens d'aller en petite loge masquée par des stores. On s'installait là comme dans un boudoir, on y apportait son épagneul, son coussin, sa chaufferette, on y venait en simple déshabillé, on y tenait conversation, on y recevait les amis privilégiés; quand on n'avait rien de mieux à faire, on s'occupait de ce qui se passait sur la scène; au besoin on y donnait ses rendez-vous d'amour, comme Lauzun et Mme de Stainville.

Ces petites loges, vu les services divers qu'elles pouvaient rendre, obtinrent naturellement la plus grande vogue [1].

Cette innovation était trop pratique pour que les demoiselles de Verrières la négligeassent. Elles firent donc établir dans leur salle un certain nombre de loges grillées d'où l'on pouvait voir sans être vu, ce qui était le but

1. Elles étaient si recherchées que les comédiens français supprimèrent une partie du parterre et le remplacèrent par des petites loges. Chacune d'elles rapportait 4 800 livres par an.



essentiel de l'institution [1] : « Ces loges, dit un chroniqueur du temps, étaient destinées aux femmes honnêtes, aux gens d'Église et aux personnages graves qui craignaient de se compromettre parmi cette foule de folles et d'étourdis. »

« Craignaient de se compromettre » nous paraît quelque peu aventuré.

Les Verrières acquirent ainsi une telle célébrité qu'elles furent plus tard imitées par plusieurs de leurs pareilles. Mlle Guimard possède à la fois théâtre à la ville et à la campagne. On joue dans sa superbe maison de Pantin la *Partie de chasse de Henri IV* et quelques proverbes liber-

1. Dans les premiers temps du *Mariage de Figaro*, alors que la pièce faisait scandale tout en provoquant la curiosité de tous, Beaumarchais reçut d'un grand seigneur la demande d'une petite loge pour des dames qui voulaient voir sans être vues. « Je n'ai nulle considération, monsieur, répondit sèchement l'auteur, pour des femmes qui se permettent de voir un spectacle qu'elles jugent malhonnête, pourvu qu'elles le voient en secret. Je ne me prête point à de pareilles fantaisies. J'ai donné ma pièce au public pour l'amuser et pour l'instruire, non pour offrir à des bégueules mitigées le plaisir d'en aller penser du bien en petites loges à condition d'en dire du mal en société. Les plaisirs du vice et les honneurs de la vertu, telle est la pruderie du siècle. Ma pièce n'est point un ouvrage équivoque, il faut l'avouer ou la fuir. Je vous salue et je garde ma loge. »

tins[1]. Collé[2] consacre à la danseuse son théâtre de société, Carmontelle[3] lui destine ses proverbes dramatiques que M. de la Borde met en musique. Ces représentations obtiennent aussi un éclatant succès et attirent un concours de monde prodigieux.

La salle de Paris, située rue de la Chaussée-d'Antin, est de la plus grande élégance et représente en petit celle de Versailles. Elle contient environ cinq cents personnes. C'est en vain que l'archevêque s'est opposé à son ouverture, on a seulement interdit à sa demande *La Vérité dans le vin*, pièce des plus licencieuses, ce qui a fait dire que Monseigneur ne voulait pas qu'elle sortît du tonneau plus que du puits.

1. Ces pièces de société étaient d'une telle licence qu'on ne pouvait les jouer sur un théâtre public ; c'est en grande partie ce qui faisait leur attrait.

2. Collé (1709-1783), secrétaire et lecteur du duc d'Orléans ; il composa pour le théâtre du prince une foule de pièces licencieuses. *La Partie de chasse de Henri IV* fut le début d'un genre nouveau et réussit à miracle.

3. Carmontelle était un grand faiseur et joueur de proverbes : « L'ami Carmontelle fournit des pièces comme un pâtissier des petits pâtés, écrit Grimm.... Il les fait jouer à droite et à gauche dans les sociétés. On choisit un proverbe. On arrange sur le sens moral de ce proverbe une petite action théâtrale qu'on représente sur-le-champ en impromptu. C'est au spectateur à deviner le proverbe après la pièce. » (*Corresp. litt.*, décembre 1767.)

Comme chez les Verrières, il y avait des loges ouvertes et aussi des loges grillées pour abriter « les femmes honnêtes, les personnages graves et les gens d'Église quand par hasard ils n'osaient se montrer ouvertement. »

On peut s'étonner à bon droit de cette introduction « des femmes honnêtes, des gens d'Église et des personnages graves » chez des courtisanes comme la Guimard et les Verrières. Pour se l'expliquer, il faut se reporter à l'époque et aux idées qui avaient cours.

Dans la société telle qu'elle était constituée, avec le relâchement du lien conjugal pour la femme aussi bien que pour le mari, avec les fréquentations incessantes des gens du monde entre eux et les intrigues qui en résultaient, il y avait peu de place pour la femme galante. Les courtisanes, comme on les appelait alors, et ce nom caractérise très exactement celles que l'on surnommait les Aspasies du XVIIIe siècle, les courtisanes étaient en fort petit nombre, et presque toutes, comme nous l'avons vu, appartenaient au théâtre par un lien quelconque, si faible qu'il fût. En dehors du théâtre il n'existait qu'une tourbe de

filles du plus bas étage qui grouillaient dans les bas-fonds de la société parisienne et qu'on ne décorait pas du nom de courtisanes. Quand les femmes du monde fréquentaient Mlle Clairon, Mlle Gaussin, Mlle Quinault, c'étaient les femmes de théâtre qu'elles fréquentaient et non les courtisanes. Il y a là une distinction assez subtile et qui cependant était réelle et vraie. Il n'y avait aucun déshonneur à se trouver en relations avec une comédienne. Ne voit-on pas les femmes de la noblesse assister aux dîners de Mlle Quinault; ne voit-on pas Adrienne Lecouvreur se plaindre des sollicitations qui l'accablent et de l'insistance des duchesses à venir troubler sa vie paisible et retirée; ne voit-on pas la Clairon devenir l'intime amie de la princesse Radziwill, de la duchesse de Villeroy, etc., et quand la comédienne est au fort l'Évêque, ne voit-on pas toutes les dames de la Cour venir lui rendre visite et la foule des carrosses être assez considérable pour interrompre la circulation. Mme Necker, l'austère Mme Necker elle-même, n'est-elle pas en relations avec Mlle Clairon?

Toute la noblesse se rend à Auteuil à un bal champêtre donné par Mlle Antier pour la conva-

lescence du roi, les plus grandes dames y dansent jusqu'au lever du soleil.

Ces rapports entre femmes du monde et comédiennes s'expliquent par la passion du théâtre qui peu à peu a envahi toute la société. Ne faut-il pas sans cesse demander un conseil, soit pour l'interprétation un rôle, soit pour la composition d'un costume ; plus d'une fois la comédienne prête à la femme du monde ses oripeaux de théâtre. Non seulement toutes ces troupes remplies d'inexpérience et d'ignorance doivent sans cesse recourir à la science des comédiens, mais fort souvent encore elles sont obligées de confier certains rôles trop importants ou trop difficiles à des artistes de profession. La promiscuité devient bientôt complète, et l'on voit les représentants les plus illustres de la noblesse française figurer sur la scène avec les interprètes ordinaires de Voltaire et de Molière; on voit les femmes les plus titrées donner sans vergogne la réplique aux actrices de la Comédie Française et de l'Opéra. Les mœurs de l'époque sont ainsi faites qu'on n'y trouve rien de répréhensible.

Ne croyez pas au moins que la comédienne soit reçue par grâce, bien au contraire. Bien loin de

se fermer pour elle, la société la recherche, l'adule, s'efforce de supprimer toute distance.

Entre grandes dames et comédiennes, la fréquentation est constante, le rapprochement est journalier. On se retrouve partout, au théâtre, à la promenade, aux ventes publiques. C'est à la vente d'une courtisane célèbre, Mlle Deschamps, que Sophie Arnould entend la princesse de Conti, sa voisine, s'exclamer avec indignation sur la richesse du mobilier. La comédienne garde d'abord le silence, mais s'apercevant que la princesse montre beaucoup d'humeur de voir porter à un prix excessif une chaise percée garnie de dentelles, de la recherche la plus magnifique, elle lui dit d'un ton fort respectueux : « Votre Altesse voudrait bien l'avoir au prix coûtant ? »

Comme la distinction entre la femme de théâtre et la courtisane est assez délicate, que l'une ne va pas sans l'autre, il en résulte qu'après avoir fréquenté la comédienne, on en arrive à voir la courtisane pour peu qu'on puisse se donner à soi-même l'excuse d'une question de théâtre.

Courtisanes et comédiennes, du reste, ont leurs entrées partout, aux premières représentations,

à Longchamps, partout on les retrouve à côté et au milieu du vrai monde, rivalisant de luxe et de richesses. A une séance publique de l'Académie, le directeur, Moncrif[1], ne donne-t-il pas sa loge à la courtisane Mazarelli, qui y trône avec deux de ses compagnes.

Le siècle se montre plein d'indulgence pour ces sortes de femmes, leur prêtant volontiers des vertus qui leur manquent : « Filles adorables, dit-on, et qui, au libertinage près, ont les meilleures inclinations du monde. » Il ne faut point voir en elles la fille galante ordinaire, mais bien la courtisane antique, Aspasie avec sa cour de philosophes et de poètes.

Mlles de Verrières furent comme le type le plus éclatant de ces femmes qui possédaient tout ce qui peut poétiser le vice, le parer, le rendre

1. Moncrif était souple et courtisan et il était parvenu à se donner une sorte de crédit à la cour ou plutôt dans le cercle de la feue reine. Il y faisait le dévot, mais à Paris, il était homme de plaisir, et il a poussé la passion pour la table et pour les créatures jusqu'à l'extrême vieillesse. Il n'y a pas bien longtemps qu'il traversait encore, après l'Opéra, l'aréopage des demoiselles de ce théâtre en disant : « Si quelqu'une de ces demoiselles était tentée de souper avec un vieillard bien propre, il y aurait quatre-vingt-cinq marches à monter, un petit souper assez bon et dix louis à gagner. » (Grimm, *Corresp. litt.*)

aimable et séduisant, de ces femmes qui devenaient les favorites de l'opinion publique et qui passaient dans la vie sereines et triomphantes. Hommes de lettres, philosophes, beaux esprits, gens à talent de toute espèce, leur formaient un brillant cortège. Les grands seigneurs, les financiers y figuraient également, mais ils n'apportaient qu'un nom ou de l'argent, tandis que les autres apportaient leur esprit, et l'esprit primait tout.

On se presse à leurs soupers, c'est pour elles que les poètes composent leurs plus jolis vers, c'est pour elles que les auteurs écrivent leurs comédies, c'est sur leurs théâtres que l'on joue les pièces nouvelles avant de les présenter au public. N'est pas reçu qui veut à ces réunions d'élite. La Guimard n'invite à ses fêtes que les personnes déjà admises à la Cour.

On ne parle que de ces femmes et de leur luxe éblouissant. Les plus grands seigneurs se font gloire de se ruiner pour ces enchanteresses. Il n'est question dans tout le XVIIIe siècle que de superbes amants réduits à l'hôpital par d'insatiables courtisanes. Dans cet ordre d'idées, rien n'est impossible et on voit les plus incroyables folies.

Mlle du Thé se promène à Longchamps, le Vendredi-Saint, dans un pompeux équipage à six chevaux; on y voit Mlle Raucourt dans un carrosse à quatre chevaux avec des incrustations de pierres de diverses couleurs; les harnais sont relevés de ciselures d'argent et les rênes sont de soie cramoisie[1].

Ces fêtes, à la ville et à la campagne, ces spectacles, ces dîners champêtres suivis de bal et de feu d'artifice, cette existence somptueuse, ce magnifique train de maison engloutissent des sommes considérables[2].

1. C'est en vain que l'archevêque de Paris a voulu faire interdire cette exhibition, doublement scandaleuse en un pareil jour, il n'a pu y parvenir.

2. Dufort de Cheverny, ayant un jour pénétré chez la Deschamps, resta ébloui de ce qu'il y avait vu : « La porte cochère s'ouvrit, et nous voilà dans un palais superbe. On nous attendait; un valet de chambre tout galonné se trouve à la descente du carrosse, tenant dans chaque main un flambeau à deux branches avec des bougies allumées. Nous montâmes un escalier superbement éclairé, et frotté comme un appartement; après avoir trouvé deux domestiques dans l'antichambre, nous passâmes par un salon décoré magnifiquement, par une chambre à coucher ornée de colonnes, où se trouvait un lit d'une beauté sans égale, de la plus belle perse; je n'exagère pas en disant qu'il y avait cinquante bougies d'allumées. Nous arrivons enfin dans un boudoir meublé en couleur rose et argent; le plafond était en glaces, ainsi que l'endroit où était fixé l'ottomane, garnie de coussins de duvet à crépines d'or·

Le scandale devient si grand que l'archevêque fait appel à la sévérité de la police ; sur sa demande on met obstacle « à une grande orgie par souscription que les premiers noms de France et même les princes du sang veulent donner aux Aspasies parisiennes[1] ».

Obéissant au même sentiment, M. de Beaumont use de toute son influence pour faire jouer les *Courtisanes* de Palissot, satire des plus virulentes. Cette pièce offre une particularité bizarre : l'archevêque la soutient alors que le théâtre la repousse, et tous deux prétendent soutenir les intérêts de la morale. C'est à propos de cette comédie des *Courtisanes* que la Guimard, voyant les femmes courir en foule à la représentation, s'écriait : « Je ne croyais pas qu'il fût si amusant de se voir pendre en effigie. »

Même dans les écarts de leur vie, beaucoup

C'était là qu'elle nous attendait. J'avoue qu'accoutumé à voir ce qu'il y avait de plus beau, je fus ébloui et stupéfait d'une pareille réception. » Dans la salle à manger on voyait de superbes statues de bronze tenant chacune un candélabre à quatre branches et jetant de l'eau dans des piscines de marbre.

1. La cotisation était de cinq louis, ce qui avait fait immédiatement surnommer les souscripteurs « les chevaliers de cinq louis ».

de ces femmes gardent une certaine pudeur devant l'opinion publique; elles sauvent les apparences autant que faire se peut et conservent une décence relative. A une époque où la morale était si relâchée, n'était-ce pas suffisant pour leur faire trouver chez les contemporains des trésors d'indulgence. Plus d'une parmi elles arrive à se faire épouser: Mlle Dufresne devient la marquise de Fleuri; Lolotte[1], la maîtresse de lord d'Albemarle, épouse le comte d'Hérouville; le marquis de Beauvau offre son nom à la Mazarelli, mais c'est en vain qu'il renouvelle ses offres pendant plus de sept ans; à sa mort, la Mazarelli épouse le marquis de Saint-Chamond et elle s'empresse de jouir de tous les honneurs et privilèges attachés à son titre; elle prend livrée; on lui porte la robe, le sac, le carreau à l'église, etc., etc.

1. C'est à elle que son amant disait avec regret un soir qu'elle contemplait fixement une étoile : « Ne la regardez pas tant, ma chère, je ne puis pas vous la donner. »

CHAPITRE VIII

RUINE DE M. D'ÉPINAY.

Le luxe des Verrières absorbait des sommes considérables; mais elles n'en avaient cure et continuaient à puiser à pleines mains dans la caisse de leur trop généreux ami.

De 1751 à 1755, M. d'Épinay leur donna plus de 1 500 000 livres. Son capital, ses revenus de fermier général, tout se fondait dans cet insatiable creuset. Rien ne pouvait plus le retenir sur la pente où il était lancé ; ni les conseils de ses amis, ni le souci de ses enfants, ni le soin de son propre avenir, ne parvenaient à le détourner de folies sans cesse renaissantes.

Bientôt son capital fut épuisé. Dans l'impossibilité de pourvoir au train de sa maîtresse,

il s'endetta, et on le vit creuser rapidement le gouffre qui devait l'engloutir. A partir de ce moment, en effet, commence pour lui une existence des plus précaires; sans cesse à court d'argent, il doit, pour s'en procurer, recourir aux plus regrettables expédients ; tout autre à sa place aurait mené une vie fort pénible, d'un côté ne sachant comment subvenir aux besoins d'une femme insatiable, de l'autre harcelé et pourchassé sans trêve ni merci par une meute de créanciers; mais son étourderie naturelle, sa légèreté d'esprit, le mettaient en état de défier les coups du sort; rien ne pouvait altérer son imperturbable bonne humeur. Aux heures de crises, il éprouvait parfois un moment d'abattement, mais toujours de courte durée; il se relevait bientôt plus jeune et plus fou que jamais, et il reprenait son existence l'esprit libre et dépourvu de soucis. Il se ruina le plus gaiement du monde.

En 1755, Mme d'Épinay dut quitter Paris pour aller à Genève chercher auprès de Tronchin le rétablissement d'une santé bien délabrée. Pendant sa longue absence, elle recevait de son mari des nouvelles de plus en plus inquiétantes.

Il semblait qu'un véritable esprit de vertige se fût emparé de lui. Chaque jour on voyait naître une nouvelle folie. Tantôt il dépensait plus de 20 000 francs pour un rendez-vous de chasse, tantôt il achetait des immeubles, les démolissait, les reconstruisait, les meublait, les démeublait, jetant l'argent avec une inconcevable insouciance. Loin de chercher à restreindre le luxe des deux sœurs, il l'encourageait plutôt; au jour de l'an, il trouvait fort simple de leur offrir pour plus de 40 000 francs de diamants.

Mme d'Épinay désespérée, et voyant l'avenir sous l'aspect le plus sombre, s'efforça d'agir auprès de son mari pour obtenir de lui une conduite plus sensée. Grimm, l'austère Grimm, avait remplacé Francueil dans le cœur de la jeune femme et il avait été la rejoindre à Genève; comme Francueil, il vivait aussi dans d'excellents termes avec le mari; jamais ce dernier n'écrivait à sa femme sans la charger de ses bien affectueux souvenirs pour M. Grimm. En raison de cette intimité, c'est lui qui fut prié de veiller sur la conduite de l'époux prodigue, et la situation parut assez urgente pour motiver son retour immédiat à Paris. Dès qu'il put rencon-

trer d'Épinay, il chercha à lui faire comprendre le danger de sa situation, l'imprudence de sa conduite, la catastrophe inévitable à laquelle il courait si follement. Par de sages remontrances et par une douce morale il espérait le ramener à de meilleurs sentiments. Mais tout fut inutile; au récit de ses propres folies d'Épinay protesta avec indignation : « Ce qui me peine, ne cessait-il de répondre à Grimm, c'est que vous puissiez ajouter foi à de pareils récits. Comment, vous qui me connaissez depuis si longtemps, pouvez-vous me croire capable de semblables extravagances! » Il fut impossible d'en tirer autre chose.

Quelle jolie scène de comédie ! l'amant chargé officiellement par la femme de morigéner le mari, de le ramener à une conduite plus décente, plus raisonnable, et le mari acceptant les remontrances, mais en contestant affectueusement le bien fondé, de celui qu'il sait pertinemment être l'amant de sa femme !

Cependant un coup terrible allait frapper le prodigue et le mettre à deux doigts de sa perte. Des modifications importantes furent apportées au bail des fermes par le nouveau contrôleur

général, M. de Silhouette[1], en quête d'économie; du jour au lendemain le revenu de M. d'Épinay fut diminué de moitié. Affolé par ce désastre imprévu, il s'empressa d'écrire à sa femme pour l'en informer et l'assurer que, comprenant enfin le danger de sa situation, il allait réformer complètement sa manière de vivre.

Mme d'Épinay, qui depuis longtemps s'attendait à toutes les catastrophes, ne fut que médiocrement surprise des nouvelles que lui envoyait son mari. Elle se borna à lui répondre qu'à la vérité c'était une dure leçon, mais qu'elle la regarderait comme un bienfait s'il se décidait à changer de vie et à songer enfin à l'avenir de ses enfants.

D'Épinay lui répondit par la confession la plus étrange, on peut dire la plus bouffonne dans la bouche d'un mari.

Après lui avoir avoué, sans la moindre réti-

1. Silhouette (Étienne de) (1709-1767). D'une naissance obscure, il parvint à force d'habileté au contrôle général. Son avènement fut accueilli par la joie publique; un de ses premiers actes fut d'ordonner l'envoi de toute la vaisselle d'argent à la monnaie. Au bout de peu de temps le déchaînement contre lui était général et il fut renversé. Il mourut quelques années plus tard d'une fluxion de poitrine ou d'une ambition rentrée, on ne sait au juste.

cence, son intimité avec Mlle de Verrières, il lui déclare qu'elle peut se rassurer et qu'il renonce à soutenir un train de vie trop dispendieux pour sa fortune. Désormais tout est rompu entre Marie et lui, mais il entend cependant conserver des relations de pure amitié qui ne feront de tort à personne, et dont son cœur ne saurait se passer. Du reste la jeune femme, en apprenant sa détresse, a montré un caractère plein de noblesse et de désintéressement, et bien qu'il dût s'y attendre, il en a été profondément touché. Il a même accepté d'elle des diamants pour une somme de 40 000 francs dont il s'est engagé à lui payer l'intérêt à 10 pour 100.

Enfin il terminait sa lettre par ces rassurantes affirmations :

« Mais, me dira-t-on, peut-être aurez-vous toujours les mêmes habitudes chez Mlles de Verrières? Les mêmes liaisons subsisteront-elles toujours? Et n'est-il pas à craindre qu'elles ne vous engagent à continuer les mêmes dépenses, à déranger encore vos affaires, et enfin à faire tort à vos enfants? D'abord il est facile de compter que l'amour, s'il y en a eu, est compté en pareil cas pour bien peu de chose après une

liaison de huit ou neuf années. Mais quel est l'homme sensé qui pourrait me savoir mauvais gré de l'amitié que je dois conserver pour une personne que je connais depuis longtemps, de qui je n'ai nul sujet de me plaindre, et qui vient de me donner en dernier lieu une preuve d'attachement que d'autres accorderaient bien difficilement? Qui pourrait me blâmer de chercher à me procurer quelquefois un amusement réel dans la société et les talents de deux amies en qui j'ai reconnu des qualités aimables et estimables? Non, non, ma chère amie, je vous le répète, et je vous en réitère ma parole d'honneur, je ne changerai rien au plan que je me suis fait, et si je vais m'amuser encore quelquefois chez Mlles de Verrières, soyez assurée que ni vous, ni mes enfants, n'aurez jamais aucun sujet de vous en plaindre.

« Je ne sais si vous me saurez gré de ces aveux, mais ils m'ont coûté plus que je ne puis vous dire. C'est plutôt à mon amie qu'à ma femme que j'écris; vous êtes faite pour comprendre plus que personne la force de ce mot et je compte en tout ceci sur la discrétion que vous m'avez mise en droit d'attendre de vous. »

Si Mme d'Épinay ne sut pas apprécier toute la délicatesse du procédé de son mari, elle comprit tout au moins qu'il était inguérissable et qu'il fallait renoncer à le ramener dans une voie meilleure; elle se borna à lui répondre ironiquement qu'elle appréciait le désintéressement de Mlle de Verrières, mais qu'à son avis on trouverait toujours facilement à échanger des diamants contre des rentes, surtout à 10 pour 100 et sur une tête de vingt-cinq ans.

D'Épinay, toujours généreux et délicat, ne tarda pas à faire hommage à sa maîtresse des diamants qu'elle lui avait remis, mais quant à la rente constituée à leur sujet, il continua à la payer scrupuleusement.

Quand Mme d'Épinay revint à Paris, elle trouva son époux plus que jamais sous le joug des Verrières, subvenant plus que jamais à toutes leurs dépenses et augmentant chaque jour le chiffre de ses dettes.

En 1761, M. d'Épinay vivait encore en si bonne intelligence avec Marie que, suivant toute apparence, il en eut un enfant. Vers cette époque, en effet, la jeune femme mit au monde une fille. Cette paternité fut attribuée à un certain

Louis de Salnat, officier du roi, mais tout fait supposer, comme on le verra plus tard, que Louis de Salnat n'était qu'un nom de fantaisie et que le véritable père était M. d'Épinay[1].

La naissance de cette enfant ne resta pas ignorée et elle fut dévoilée à Mme d'Épinay par son mari lui-même dans une circonstance assez tragique, mais qui prouve que si celui-ci manquait de sens moral, il n'était pas dépourvu de sensibilité.

« Mon époux est tombé des nues ce matin, écrit la jeune femme dans son journal; je ne sais d'où il vient, mais sa chaise était crottée et toute en pièces, ses gens et lui harassés. Il est monté dans mon appartement, je lui ai fait quelques reproches sur l'embarras où il nous a laissés, il m'a tendu la main les larmes aux yeux : « Ne « m'accablez pas, ma chère amie, je suis assez « malheureux! » Persuadée que j'avais quelque accident affreux à redouter, je me sentis si saisie qu'à peine osai-je le questionner; cependant, voyant qu'il ne disait mot et qu'il pleurait toujours : « Parlez donc, lui dis-je, je m'attends à

1. *Archives nationales*, Y, 11506.

« tout, il y a longtemps que je le prévois.... » — « Ne vous alarmez pas, ma chère amie, ma peine « ne regarde que moi. » — Croyez-vous que je fus assez sotte pour n'être pas plus tranquille : « Il « faut qu'elle soit bien grave, lui dis-je, puis-je la « partager? » — Hélas, vous n'y pouvez rien.... tenez, je puis vous parler, vous n'êtes pas une âme comme une autre, vous êtes une mère tendre... Une personne que j'aime et que j'estime, avec qui je passe ma vie, a sa petite fille à la mort, à la mort sans ressources. »

Mlle de Salnat fut sauvée. Mais nous aurons plus tard occasion de reparler d'elle au moment de son mariage.

En 1761, les affaires de M. d'Épinay s'aggravèrent au point qu'il fut à deux pas de la faillite; il avait alors plus de 700 000 livres de dettes. Sa famille se réunit pour le sauver du déshonneur; son frère, M. de la Live de la Briche, fut placé à la tête de sa fortune et tous les revenus furent consacrés à désintéresser peu à peu les créanciers[1].

Quant au prodigue fermier général, il eut en

1. En 1770, grâce à l'excellente gestion de son frère, M. d'Épinay ne devait plus que 50 000 livres.

tout et pour tout une pension alimentaire de 10 000 livres.

Fermier général! il ne l'était plus pour longtemps! Toutes ces dépenses exagérées, toutes ces folies sans cesse renouvelées, toutes ces excentricités avec des personnes aussi en vue que les demoiselles de Verrières, avaient fini par attirer l'attention du ministre. Déjà on s'élevait beaucoup dans le public contre les fermiers généraux, le scandale de leur conduite excitait l'indignation générale; on résolut de faire un exemple et de sacrifier ceux que l'opinion désignait comme les plus compromis :

« Les muses et les arts pleurent la disgrâce de deux de leurs illustres protecteurs, écrit un chroniqueur le 17 janvier 1762 : MM. Le Riche de la Poupelinière[1] et La Live d'Épinay viennent

1. La Poupelinière mourut peu de temps après. On composa pour lui cette épitaphe :

Sous ce tombeau repose un financier;
Il fut de son état l'honneur et le critique.
Généreux, bienfaisant, mais toujours singulier,
Il soulagea la misère publique.
Passant, priez pour lui, car il fut le premier.

Sa maison était le réceptacle de tous les états. Gens de la cour, gens du monde, gens de lettres, artistes, étrangers, acteurs, actrices, filles de joie, tout y était rassemblé. On appelait la maison une ménagerie et le maître le sultan.

d'être rayés de la liste des Plutus de la France. La gloire les dédommagera de cette disgrâce; leurs noms plus durables seront à jamais écrits dans les fastes du Parnasse[1]. »

C'était le dernier coup porté à M. d'Épinay et la ruine complète. Qu'était-ce que la misérable pension à laquelle il était réduit, pour un homme qui avait jeté des millions par les fenêtres, ou plutôt dans les poches des Verrières? Qu'allait-il devenir? On peut juger de son désespoir! Comment pourvoir désormais aux dépenses de ses amies? Comment soutenir le même train de vie? Bien que la fortune des deux jeunes femmes fût déjà solidement établie grâce aux libéralités de leurs amants, elles menaient une existence si fastueuse qu'il leur fallait à tout prix, sous peine de déchoir, des ressources toujours nouvelles.

La ruine de d'Épinay les frappait donc d'une façon doublement cruelle, mais en femmes qui n'en sont pas à leurs débuts, elles ne perdirent pas courage et ne songèrent qu'à tenir tête aux événements.

1. Bachaumont.

Il n'est pas besoin d'insister sur la façon dont on battit monnaie et dont on se procura les ressources nécessaires. Il n'y a rien là qui puisse étonner, et qui ne soit conforme aux mœurs et à la vie passée des Verrières; mais ce qui est plus étrange et plus bizarre, c'est la conduite que tint d'Épinay. Non seulement il ne rompit nullement ses relations avec ses amies, mais il conserva ses habitudes dans la maison et il continua à y vivre comme si rien n'était changé; certes il n'y tenait plus la première place, il n'était plus le protecteur avoué, l'amant en titre; il y restait néanmoins toujours bien accueilli de tous et de toutes; en un mot il jouait un rôle mal défini et qui donne une médiocre idée de sa délicatesse; il l'accepta cependant sans répugnance, et, se reposant probablement sur ses largesses passées, il ne parut pas se soucier des jugements qu'une semblable conduite pouvait inspirer.

Il faut rendre justice à ses amies, elles ne le repoussèrent pas après sa disgrâce, elles lui firent une place à leur foyer, et si elles lui devaient leur fortune, elles eurent au moins le bon goût de l'en laisser jouir quand il la leur eut donnée.

CHAPITRE IX

SPECTACLES CHEZ LES VERRIÈRES.

Si la ruine de leur principal adorateur porta d'abord un coup sensible aux Verrières, l'émotion fut de courte durée.

Après quelques jours de recueillement, ainsi que l'exigeaient les convenances, elles reprennent leur train royal et recommencent à jeter l'argent à pleines mains.

Elles donnent des fêtes magnifiques qui attirent tout Paris; plus que jamais elles poursuivent la série de leurs représentations dramatiques, plus que jamais elles servent de thème aux éloges et aux récits admiratifs des chroniqueurs de l'époque.

Les plus brillants éléments continuent à se

grouper chez elles pour contribuer à l'éclat de leurs fêtes. Grands seigneurs, financiers, hommes de lettres, se trouvent sans cesse rassemblés chez ces femmes aimables et séduisantes, qui ont l'art de les réunir, l'art plus grand encore de les retenir. Amants passés, présents, futurs, amis, simples relations, tous ces éléments divers gravitent autour des Verrières sans qu'il se produise jamais le moindre heurt; tous vivent dans la plus parfaite harmonie, grâce sans doute au scepticisme souriant et à l'aimable philosophie qui faisaient le fond des caractères de l'époque. Les deux sœurs conduisent leur troupeau d'une main sûre et exercée, et maintiennent entre leurs ouailles une admirable concorde. Jamais une dispute, jamais une discussion, jamais une querelle. Elles-mêmes n'offrent pas un spectacle moins curieux ni moins rare; grâce à leur affection mutuelle, et peut-être aussi à leur sens pratique des choses de ce monde, elles vivent ensemble depuis leur enfance, dans la plus étroite union, sans que jamais le plus petit nuage s'élève entre elles et nuise à la douceur de leur intimité.

Avant de poursuivre le récit des brillantes re-

présentations qui illustrèrent la scène des Verrières, donnons une légère esquisse de trois nouveaux venus, que les deux sœurs ont d'abord recherchés et attirés pour leurs rares aptitudes dramatiques et qui n'ont pas tardé à devenir des plus intimes amis de la maison, peut-être même des plus aimés.

Pierre Colardeau était alors un jeune poète de grand mérite et qui donnait les plus belles espérances[1] : après avoir abandonné le barreau auquel sa famille le destinait, il s'adonna entièrement à la poésie. Outre un assez grand nombre de pièces diverses, il composa les tragédies d'*Astarbé* et de *Caliste*, qui furent acclamées et le firent désigner comme le rival de Racine[2].

Colardeau recherchait la société, où son caractère aimable, doux et franc lui valait autant de succès que ses talents. Ses qualités plastiques

1. Charles-Pierre Colardeau, né à Yeuville, petite ville de la Beauce, à six lieues d'Orléans, le 12 octobre 1732.

2. Grimm écrit dans sa correspondance littéraire, à propos du poème du *Patriotisme* de Colardeau : « Ce jeune homme fait en vérité des vers tout à fait à la racine. Il y règne un nombre, une harmonie qu'on ne trouve dans aucun de nos poètes modernes. M. de Voltaire mis, comme de raison, hors ligne, je ne vois aucun poète qui puisse se mettre à côté de M. Colardeau. » (Février 1762.)

n'étaient pas de nature à séduire : « Il n'a pas une once de chair sur le corps, écrit Diderot; un petit nez aquilin, une tête allongée, un visage effilé, de petits yeux perçants, de longues jambes, un corps mince et fluet; couvrez cela de plumes; ajoutez à ses maigres épaules de longues ailes, recourbez les ongles de ses pieds et de ses mains et vous aurez un tiercelet d'épervier. » Mais les grâces de l'esprit, les charmes de la conversation faisaient rapidement oublier cet extérieur peu séduisant. Présenté chez les Verrières, il fut accueilli avec les égards que lui méritaient sa réputation et son incontestable talent; il ne tarda pas à devenir un des amis préférés de la maison.

Le président de Salaberry brillait dans des genres bien différents. Fils du président de la Chambre des comptes, il n'avait pas encore achevé ses études lorsqu'il perdit son père. Par l'influence de sa famille il obtint la charge paternelle, et il se trouva président au sortir du collège, n'ayant guère plus de quinze ans.

« Le président de Salaberry, dit Cheverny, avait la figure et le corps calqués sur Henri IV, et il était un modèle parfait de ce prince, au moral

comme au physique. Bien fait dans sa moyenne taille, plein de grâce, il avait dans les yeux un feu qui intéressait toutes les femmes, même avant qu'il parlât, avec une imagination et une vivacité qui étonnaient, et une gaieté dans les idées dont il semblait ne pas se douter. Aimant les femmes par-dessus tout, loyal et probe dans toutes les actions de sa vie, mais inconstant par nature, il savait plaire, jouir et courir à une autre, avec une grâce et une adresse merveilleuses; il aurait ennobli le libertinage.

« Ne se donnant pas la peine de lire à cause de sa vivacité, parlant facilement et beaucoup, il saisissait une idée, quelque abstraite qu'elle fût, et l'abandonnait avec la même violence, soit par satiété, soit pour avoir le plaisir de soutenir le contraire. Distrait, mais d'une façon aimable, il répondait une demi-heure après à une question qu'il semblait ne pas avoir entendue. »

Cet homme charmant avait en effet des distractions qui sont restées célèbres. Un jour, en hiver, il rentre chez lui à quatre heures et demie du soir; il ne trouve pas son valet de chambre, qui croyait que, selon son habitude, il ne rentrerait que pour se coucher, et avait en conséquence

préparé tout ce qui lui était nécessaire. Le président se croit à deux heures du matin ; il se déshabille, se met au lit et s'endort. Le valet de chambre rentre à neuf heures, et le réveille du meilleur somme possible : « Est-ce que monsieur est malade ? » On s'explique ; bref, le Président, qui était engagé à une fête, se rhabille en poste, et court vite à un souper où il était attendu depuis deux heures.

« Je l'ai vu plusieurs fois, dit encore Cheverny, dans le jour, prendre sur la cheminée une bougie non allumée, et faire comme en pleine nuit ; il s'éclairait d'une main, tandis que de l'autre il se mettait de la poudre devant un miroir. Mais s'agissait-il d'affaires, fallait-il jouer un jeu de conséquence, alors il rassemblait toutes ses idées, et les distractions étaient nulles. »

Le baron de Van Swieten appartenait à la diplomatie ; il fut plus tard résident à Varsovie, puis ministre à Berlin. Son père, premier médecin de l'impératrice-reine, s'était fait donner le singulier emploi, pour un disciple d'Esculape, de censeur des livres. Il haïssait la philosophie et empêchait tous les ouvrages des encyclopédistes de pénétrer en Autriche ; les œuvres de

Voltaire étaient particulièrement l'objet de son animadversion, et le patriarche, qui n'oubliait jamais ses ennemis, a écrit contre lui une satire intitulée : « De l'horrible danger de la lecture ». Le fils de Van Swieten était loin de partager l'horreur de son père pour les philosophes et les hommes de lettres; il menait à Paris joyeuse existence, fréquentait non seulement la bonne société, mais aussi et surtout la mauvaise, et le représentant de l'austère Marie-Thérèse ne craignait pas de compromettre sa dignité en donnant publiquement la réplique aux sœurs de Verrières et à leurs amis.

Nous allons voir ces trois nouveaux personnages jouer un rôle important chez les Verrières et chacun payer de sa personne, suivant ses aptitudes, pour contribuer à l'éclat des fêtes et à l'agrément de la maison.

Les deux sœurs, qu'encourageait un succès constant, poursuivaient sans se lasser la série de leurs représentations théâtrales; ces divertissements dramatiques paraissaient d'autant plus piquants qu'on y voyait fort rarement figurer des acteurs de profession. Le plus souvent les Verrières faisaient jouer ceux de leurs amis qui

montraient quelques dispositions, et elles-mêmes prêchaient d'exemple en montant sur la scène et en y déployant le plus rare talent. Le hasard leur fournit bientôt l'occasion de remporter un éclatant succès et de faire briller les remarquables mérites d'un de leurs amis de fraîche date.

Quand Collé eut composé sa *Partie de chasse de Henri IV*, le duc d'Orléans fit représenter la pièce à Bagnolet ; le duc interprétait le rôle de Michaud et jouait à ravir. Cette petite comédie fit beaucoup de bruit et obtint une très grande vogue : comme elle était interdite sur les théâtres publics, toutes les sociétés particulières s'efforcèrent de monter la pièce à la mode et les Verrières naturellement furent des premières à vouloir en donner le régal à leurs amis. Mais elles le firent dans des conditions exceptionnelles et de nature à décourager toute rivalité. Elles confièrent le rôle de Henri IV au président de Salaberry, qui était tout le portrait du prince, et elles l'entourèrent des meilleurs acteurs de leur société, de façon à composer une véritable troupe d'élite.

La représentation fut donnée sur le théâtre

d'Auteuil. Quel fut l'enthousiasme de l'assistance lorsque, le rideau levé, le président de Salaberry parut sur la scène! On crut voir Henri IV lui-même et les applaudissements les plus frénétiques accueillirent cette étrange ressemblance. La pièce fut jouée à ravir et ne fut pour les interprètes qu'un long triomphe.

Le succès prit de telles proportions que tous ceux qui n'avaient pu assister à la première représentation demandèrent avec instance qu'on en donnât une seconde. Les Verrières se prêtèrent de bonne grâce à un désir qui flattait leur amour-propre; pendant ce seul hiver et pour complaire à leurs amis, elles durent faire jouer jusqu'à quatre fois sur leur petit théâtre cette *Partie de chasse*, dont on ne pouvait se lasser.

Toutes ces représentations eurent le même succès, toutes valurent au président de Salaberry des acclamations unanimes. Ce fut l'engouement de la saison.

Cependant Colardeau devient le commensal assidu de la maison. Son entrée dans le petit cénacle donne naturellement une recrudescence aux goûts des Verrières pour les divertissements dramatiques; quand on a un poète à sa dispo-

sition, ne faut-il pas l'utiliser? Il est bien vite prié de payer son tribut, soit comme auteur, soit comme acteur, et il s'exécute de bonne grâce en composant quelques proverbes dont il surveille lui-même la mise en scène et les répétitions. Bientôt l'aimable poète se consacre entièrement au théâtre des deux sœurs et leur petite scène a la primeur de toutes ses productions.

Bachaumont, fort bien accueilli dans la maison, grâce à son titre de gazetier, nous a laissé quelques détails sur les fêtes qui furent données après la disgrâce de M. d'Épinay et sur la société qui fréquentait alors les salons d'Auteuil. En 1762 il annonce ainsi les débuts de Colardeau :

2 mars. « M. Colardeau chausse le brodequin aujourd'hui. Il a fait une pièce en deux actes intitulée *Camille et Constance*. Ce drame a été représenté à Auteuil chez les demoiselles de Verrières ; il est tiré de la *Courtisane amoureuse*, conte de La Fontaine. On sent tout le sel que devait avoir cette pièce en pareil lieu. L'auteur veut la resserrer en un acte et nous en régaler aux Français. »

Colardeau, pris d'un accès de pruderie assez étrange, avait cru d'abord devoir baptiser sa

pièce *Camille et Constance* ; puis, à la réflexion, il jugea qu'il était bien superflu de recourir à des euphémismes, et il se décida à l'appeler tout uniment *la Courtisane Amoureuse* ; tant pis pour ceux qui y verraient des allusions; on n'en était pas dans cette société à se troubler et à s'inquiéter pour si peu. Du reste, on ne se cachait pas et on ne faisait pas mystère de sa profession : courtisane l'on était, courtisane l'on se disait.

L'œuvre de Colardeau n'était pas sans défaut.

« La comédie est froide et l'auteur n'a pas tiré tout le parti possible du sujet, écrit Bachaumont. La courtisane est trop langoureuse et fait des avances peu décentes sur le théâtre, quoiqu'elles soient naturelles dans le conte. Il y a des détails agréables, la pièce est écrite élégamment et avec facilité. On y reconnaît une plume chaste qui ne se permet pas la plus légère plaisanterie, quelque susceptibles qu'en fussent le sujet et le lieu. »

La pièce fut reprise en 1763 sous son véritable titre ; c'est encore Bachaumont qui, dans sa chronique presque quotidienne, nous fait part de cet événement parisien :

26 avril. « Les demoiselles de Verrières, les Aspasies du siècle, se distinguent par des spec-

tacles agréables qu'elles donnent chez elles; elles y jouent avec le plus grand succès, elles ont deux théâtres fort ornés, et très fameux pour des particuliers, à la ville et à la campagne. M. Colardeau, jeune poète, a consacré ses talents en l'honneur de ces deux divinités. On y joue, entre autres nouveautés, la *Courtisane amoureuse,* drame en deux actes, en vers, mêlé d'ariettes, qu'il a fait en faveur de l'aînée, vivement éprise de cet auteur. »

Mais ce n'était là pour ainsi dire que la répétition générale, le prologue d'une fête plus brillante encore. Quelques jours après, en effet, on reprenait la *Courtisane amoureuse* et on la faisait précéder des *Surprises de l'Amour* de Marivaux. Cette fois c'était une soirée de grande cérémonie, une véritable représentation de gala qui devait faire époque dans les fastes du théâtre de la Chaussée-d'Antin. Les invitations avaient été scrupuleusement réservées aux plus illustres personnages et à quelques hommes de lettres privilégiés; on se garda de manquer une solennité aussi attrayante, tous les heureux élus furent exacts au rendez-vous et le rideau se leva devant la plus noble assistance.

Ce n'était pas en effet une soirée banale et il n'était pas habituel de voir jouer Marivaux dans un pareil milieu et avec de tels interprètes.

Geneviève de Verrières, dite Mme de la Mare, jouait le rôle de la marquise; Marie, dite Mme de Furcy, celui de la soubrette; le rôle du chevalier avait été confié au baron de Van Swieten; Colardeau représentait le comte et d'Épinay Hortensius; le valet était le président de Salaberry.

Quel singulier assemblage et comme il donne bien l'idée du personnel que les deux sœurs traînaient enchaîné à leur char! Un diplomate, un poète, un magistrat, un financier ruiné! Que de contrastes et combien ces *Surprises de l'amour* durent être pour le public l'objet de piquantes réflexions!

Tout marcha le mieux du monde; les deux sœurs excellèrent et elles furent bien secondées; la toile se baissa au milieu d'applaudissements frénétiques.

Après un léger entr'acte consacré aux rafraîchissements et aux compliments des invités, le rideau se leva de nouveau et l'on commença la *Courtisane amoureuse*.

Marie joua délicieusement, on peut dire au naturel, le rôle de la courtisane; sa sœur Geneviève représentait la soubrette. Pour tenir les autres rôles on avait eu recours à des acteurs de profession : Mlle Villette[1] faisait la marchande de modes, Le Jeune l'amoureux et La Ruette le valet.

Il y avait un orchestre excellent et fort nombreux; la musique, assez bonne quoiqu'il y eût des longueurs et pas mal de réminiscences, était de ce Dupin de Francueil que nous connaissons bien et qui depuis plusieurs années partageait avec quelques amis les bonnes grâces de Mlle de Verrières cadette.

Enfin, dernier détail et digne complément de cette étrange réunion, le souffleur du théâtre n'était autre que l'ancien précepteur des enfants de M. d'Épinay! Après une dizaine d'années de service, assez médiocre du reste, on l'avait remercié, mais d'Épinay, dans sa bonté d'âme, n'avait pas voulu le laisser sur le pavé et il n'avait rien trouvé de mieux que de l'introduire

1. Elle a un air niais qui s'adapte à certains rôles, dit Bachaumont, mais elle n'est rien moins qu'actrice, elle n'a ni chaleur, ni sentiment.

chez sa maîtresse avec les fonctions de souffleur à l'année[1].

Quel singulier monde et comme l'absence de sens moral en est bien la note dominante !

1. Il s'appelait Linant et portait le petit collet, mais il n'était pas prêtre. Quand Mme d'Épinay l'avait engagé, Duclos lui avait dit : « Il passe pour honnête homme ; quant à l'esprit, je ne vous en suis pas caution, car c'est une bête qui m'a dit qu'il en avait. »

CHAPITRE X

LES AMOURS DE COLARDEAU ET DE MARIE DE VERRIÈRES. — LA VIE A AUTEUIL. — LA FÊTE DE MARIE. — ON REDOUTE L'INFIDÉLITÉ DE COLARDEAU. — RETOUR A PARIS.

Le sensible Colardeau n'avait pu résister longtemps aux charmes séducteurs de Marie de Verrières. L'intimité si douce créée par le culte mutuel des lettres, par les fréquentations incessantes des répétitions, par les rapprochements continuels de la vie à la campagne, avaient bien vite inspiré au jeune homme la plus violente passion. Les occasions de déclarer ses sentiments ne lui manquèrent pas, et il sut se montrer si ardent, si passionné, si sincère dans son adoration, que Marie, flattée des hommages du poète à la mode, daigna lui accorder quelques encouragements.

Subjugué par cet amour naissant, Colardeau

se sent pris d'une irrésistible affection pour tout ce qui entoure l'objet de sa flamme.

L'excellent d'Épinay lui-même, le commensa assidu de la maison et qui y joue un rôle si équivoque, lui paraît le meilleur, le plus précieux des amis. Une maîtresse chérie, un ami fidèle, que peut-on désirer de plus en ce monde?

Une amante, un ami, que le penchant nous donne,
Une amante qui plaît, un ami qui raisonne,
Différemment aimés, mais également chers,
Nous tiennent lieu de tout et sont notre univers,

s'écrie le poète ravi.

Dans tout l'enivrement de sa passion, Colardeau renonce à l'avenir brillant qui s'ouvre devant lui. Que lui importent désormais les triomphes littéraires, la gloire, la fortune, que lui importent ces salons qui le recherchent à l'envi, il aime et tout ce qui n'est pas son amour ne lui inspire que pitié et mépris.

Qu'ai-je besoin d'aller adorer la fortune
Chez un grand qui m'ennuie ou bien que j'importune?
L'humiliant appui dont il croit m'honorer,
La faveur qu'il me vend et qu'il faudra pleurer,
Son coup d'œil dédaigneux, l'orgueil de son sourire,
Seraient-ils plus pour moi qu'un regard de Zelmire?

Marie n'était point femme à faire souffrir longtemps un amant passionné; mais, si elle se montrait compatissante pour un amour sincère et qui flattait sa vanité, elle ne voulait point cependant rompre d'autres liens où le cœur avait assurément moins de place, mais où elle trouvait son intérêt. Il y a eu à cette période de sa vie quelque Plutus, financier ou grand seigneur, dont nous ignorons le nom et qui subvenait royalement à de folles prodigalités. Donc si Colardeau fut heureux, il ne le fut pas complètement, au moins pendant les premiers mois; il lui fallait se cacher, redouter les indiscrétions. Le poète exhale ses plaintes en célébrant le bonheur des amants qui peuvent ouvertement avouer leur félicité :

Que vous êtes heureux, Amants qui dès l'aurore
Voyez l'objet aimé, pour le revoir encore;
Qui, par l'aube naissante arrachés de ses bras,
Sous les yeux de l'Amour suivez partout ses pas;
Qui, lorsque de la nuit le voile se déploie,
Courez jouir encor d'une plus douce joie!
Libres dans vos plaisirs, libres dans vos amours,
De vos embrassements rien n'interrompt le cours.

Enfin, cédant à de pressantes instances, à d'ardentes supplications, Marie se donne tout

entière et Colardeau règne sans partage sur le cœur de sa chère maîtresse.

A dater de ce jour s'ouvre pour les deux amants une ère de bonheur inénarrable. Ils ne quittent plus Auteuil, où ils ont échangé leurs premiers serments; ils y passent tout l'été, n'ayant d'autre soin que leur amour, ne songeant qu'à la passion qui tous deux les enflamme. Marie retrouve à la trentaine toute l'ardeur, tout l'enivrement de la jeunesse pour ce tendre et doux poète qui se meurt d'amour pour elle; Colardeau aime pour la première fois; ce n'est pas de l'amour, c'est un culte qu'il voue à sa belle maîtresse, une passion folle qui deviendra l'unique passion de sa vie.

Il ne songe qu'à elle, il ne pense qu'à elle, toutes ses facultés sont à ses pieds, il ne vit que pour la servir.

Sa muse elle-même est enchaînée, elle ne chante plus que les charmes et les grâces irrésistibles de Marie.

Peu de temps après le début de leur liaison, Colardeau fut forcé de s'éloigner pour des affaires de famille. C'est pendant le cours de cette absence que le poète, le cœur plein de celle qu'il

adore, lui adresse ces vers délicieux, d'une tournure si délicate et remplis d'un sentiment de la nature bien rare à cette époque.

A TOI.

Quittez, Amours, quittez vos demeures tranquilles :
Il est des lieux plus beaux, de plus charmants asiles.
Doux enfants du plaisir et de la volupté,
Volez vers le séjour par *Zelmire* habité ;

. . . .

Allez donc ; de *Zelmire* environnez les pas :
Dressez, sur la verdure, un trône à ses appas.
Zelmire aime les prés, les routes solitaires,
Le toit d'un vert feuillage et ses ombres légères.
Écoutez : si *Zelmire*, assise sur des fleurs,
Du midi dévorant évitant les chaleurs,
Se présente à vos yeux sous un berceau champêtre,
Pensant à moi, rêveuse, et m'appelant peut-être ;
Que l'un de vous, alors, le plus vrai des Amours,
Déguisé sous mes traits, lui tienne ce discours :
« C'est ton amant, c'est moi ; j'ai franchi l'intervalle
« Que met entre nous deux ton absence fatale ;
« Je viens jurer des feux qui ne mourront jamais :
« Chère *Zelmire*, entends les serments que je fais.
« Le ciel n'a pas toujours garanti du parjure ;
« J'aime mieux attester *Zelmire* et la Nature ;
« La Nature est si belle et si belle par toi !
« Je la prends toute entière à témoin de ma foi.
« Que les tendres oiseaux vivant sous ces ombrages
« Changent en cris plaintifs leurs amoureux ramages ;
« Que la vigne et l'ormeau l'un à l'autre attachés,
« Séparés désormais, languissent desséchés ;

« Que les pleurs de l'Aurore et la fraîche rosée
« N'humectent plus le sein de la terre épuisée ;
« Que les gazons, couverts par d'éternels frimas,
« Cessent de s'émailler, de fleurir sous mes pas ;
« Qu'au lieu des doux parfums dont l'abeille compose
« Son nectar, exprimé du lys et de la rose,
« Les fleurs n'exhalent plus, sous les bosquets obscurs,
« Qu'une odeur importune et des poisons impurs ;
« Que l'onde des ruisseaux, que celle des fontaines,
« Que l'ombre des vallons, que les trésors des plaines,
« Que tout rentre, en un mot, dans l'éternel chaos,
« Si mon cœur, loin de toi, goûte quelque repos ! »

Amours, charmants Amours, joignez à mes promesses
Le gage des baisers et le feu des caresses.
Appelez les plaisirs pour sceller mes serments,
N'oubliez pas, surtout, mes tendres sentiments ;
Ils sont faits pour son cœur, pour le cœur que j'adore.
Vous, mes Dieux et les siens, souvenez-vous encore
De couronner son front, d'y former mille nœuds ;
Que le myrte tressé s'unisse à ses cheveux.
Il m'en souvient, *Zelmire* aime cette parure :
Une rose, un bouton, des feuilles de verdure
Se mêlèrent souvent à l'éclat de son teint ;
Placez encor, placez quelques fleurs sur son sein.
Mais, en rendant ces soins, conservez mon image,
Que je semble à ses yeux l'auteur de chaque hommage :
C'est à vous de lui plaire ; à moi seul de l'aimer.
Volez, Amours !... Son cœur saura bien me nommer.

Cependant les heures s'écoulaient avec rapidité au sein d'une félicité qu'aucun nuage ne venait troubler. Colardeau nous a retracé lui-même en

quelques traits l'ivresse de ces jours délicieux, le charme incomparable de cet heureux séjour, où il jouit « d'un ciel toujours pur et tranquille » :

Là, mes jours, commencés et finis près de toi,
N'étaient qu'un court espace et qu'un moment pour moi :
Les ris en partageaient les heures fortunées.
Que de si doux moments ne sont-ils des années !
Là, les nuits, mille fois plus belles que les jours,
Dans le sein des plaisirs appelaient les Amours.
J'aurais voulu cent fois les prolonger encore,
Quel Amant ne craint point le retour de l'aurore ?
Couvert de tes baisers, embrasé de tes feux,
Après de telles nuits, est-il un jour heureux ?

Cent jeux divers occupaient la journée. Tantôt nos amants se rendaient sur les riants coteaux de Meudon ou de Saint-Cloud pour y faire de longues promenades sous les ombrages des chênes séculaires, tantôt ils suivaient paisiblement les rives de la Seine en s'abandonnant à de douces rêveries. Tantôt, un crayon à la main, ils cherchaient à retracer les lieux charmants qu'ils habitaient. Marie, qui avait reçu tous les dons, dessinait à ravir ; elle voulait inspirer ce goût à son ami, et c'est elle qui guidait ses premiers essais dans l'art du dessin :

Je crois me voir encore, auprès de mon Amante,
Écouter les leçons de sa bouche charmante,

Tracer sur le papier le lointain d'un coteau,
Sur les plans avancés dessiner un hameau,
D'arbres et de buissons ombrager les terrasses,
Des rochers inégaux varier les surfaces;
Et d'un cadre sans luxe entourant le dessin,
Me présenter à toi, mon ouvrage à la main.
La tienne alors, la tienne intelligente et sûre
De mes arbres trop ronds découpe la verdure,
Divise les rameaux, fait jouer au travers
Et les masses de l'ombre et les brillants des clairs.
C'est ainsi que *Zeuxis* fut enseigné peut-être :
Tous les talents, je crois, ont eu l'Amour pour maître.

Et le poète, désireux d'user de réciprocité, veut à son tour enseigner à sa maîtresse l'art des vers « former son oreille aux accords de la lyre ».

Nous aurons deux talents pour peindre la Nature.
La touche de la plume est également sûre :
Elle ne cède point à l'effort des pinceaux,
Et sait tracer aussi d'agréables tableaux.
Elle offre à nos regards la clarté matinale
Que répand, dans les cieux, l'Amante de *Céphale*;
Elle peint ce jour doux, qui suit un plus beau jour.
Le lever du soleil, son coucher, son retour,
La nuit s'enveloppant de l'ombre de ses voiles,
La lampe de Diane et le feu des étoiles :
Elle peint les forêts, les fleurs, les prés, les champs,
Les couleurs des oiseaux, leurs amours et leurs chants.

Colardeau, follement épris de la vie des champs, jouissait délicieusement de ce séjour à la campagne près d'une créature adorée. Le spectacle

de la nature lui procurait des jouissances infinies. Le chant des oiseaux était pour lui une harmonie ravissante, il passait des nuits à l'entendre : « Écoute, disait-il à sa maîtresse qui veillait avec lui, écoute : que la voix du rossignol est pure! que ses accents sont mélodieux! Ainsi devraient être mes vers. »

Les deux amants ne poussaient pas l'égoïsme jusqu'à s'isoler complètement des humains ; leurs heures d'intimité et d'isolement leur semblaient d'autant plus douces qu'elles étaient fréquemment interrompues par la présence dans le château de Geneviève et de quelques amis de la maison. Mais la cohabitation n'excluait pas la discrétion, et chacun vaquait en toute liberté à ses occupations ou à ses plaisirs.

Le poète nous trace lui-même une légère esquisse de la vie des deux sœurs et de la façon dont chacun remplit ses loisirs :

Je sais très à propos porter une bougie,
Présenter une main ou bien donner un bras;
J'accompagne à la messe et j'y rime tout bas
Du saint du jour le roman ou la vie[1].

1. Nous avons un grand nombre de vers composés en effet par Colardeau pendant qu'il assistait aux offices divins, mais ils sont impossibles à reproduire, tant à cause de leur impiété que de leur crudité.

Je les suis au jardin, j'assiste à leur repas.
    Le soir je leur fais la lecture.
Derrière elles souvent debout au clavecin.
J'écoute les leçons de leur maître Gonin,
Et sais les consoler lorsque par aventure
L'indocile clavier détonne sous leurs mains.

Il faut aussi, pour plaire à la maîtresse de céans, prodiguer les caresses à Chiffonette et à Lili, deux détestables petits roquets dont les Verrières raffolent et qu'on nourrit des viandes les plus délicates. Elles ne poussent pas cependant l'enthousiasme aussi loin que leur voisine Mme Helvétius, qui vit entourée de dix-huit chats angoras, d'une rare beauté; les malheureuses bêtes, habillées de manteaux de fourrure, trônent sur des fauteuils de lampas et des domestiques en grande livrée leur apportent des blancs de poulet sur des plats d'argent.

Souvent des fêtes champêtres viennent rompre agréablement la monotonie de la vie : on danse sur les prés aux sons des violons, on invite les villageoises des environs; Marie et Geneviève prennent plaisir à s'habiller en paysannes d'opéra comique avec la robe à l'anglaise, le tablier de mousseline et le fichu pointu, et elles président aux réjouissances du pays; elles y font du reste

beaucoup de bien et y sont fort aimées. Le dimanche elles assistent pieusement à la messe du village en compagnie de leurs hôtes et elles vivent dans les meilleurs termes avec le pasteur du lieu.

Presque chaque soir arrivent des amis de Paris apportant les nouvelles, les cancans de la capitale, le scandale du jour. Chacun se groupe suivant ses goûts; les uns font de la musique, les autres jouent au billard, aux dames, aux échecs, au trictrac, d'autres préfèrent une conversation aimable et spirituelle.

La vie s'écoulait calme et paisible dans un enchantement qui paraissait ne devoir jamais finir.

Cependant le mois d'août approchait et avec lui la fête de la jeune femme. Son anniversaire fut célébré en grande cérémonie.

Dès le matin le village est en liesse. Des boîtes d'artifice annoncent aux habitants d'Auteuil l'heureux événement qui se prépare. De jeunes villageoises viennent apporter des gâteaux, des fruits et des fleurs à la déesse du lieu. Pendant la journée les amis se succèdent sans interruption, tous viennent offrir leurs vœux et d'aimables souvenirs. Le soir, un joyeux banquet

réunit tous les intimes de la maison. Puis, quand la nuit est venue, un feu d'artifice tiré sur les pelouses attire les habitants de la localité, et un bal champêtre, ouvert par l'héroïne de la fête, clôture dignement ces brillantes réjouissances.

Marie adorait son jeune et doux poète, elle l'adorait si bien qu'elle redoutait par-dessus tout de le voir infidèle. Sans cesse elle lui parle des tourments qu'elle éprouve à la pensée qu'il peut lui échapper; elle veut même, pour le toucher, exprimer ses terreurs dans la langue des dieux, et son amant vient en aide à son inexpérience en lui prêtant le secours de sa muse. Il compose avec elle cette jolie pièce :

Oui, je le crois, j'ai su te plaire,
J'en ai tes larmes pour garant.
Cher Mizis, ta flamme est sincère,
Je ne crains rien pour le moment;
Mais l'avenir me désespère.
Hélas ! je perdrai mon amant.

Que je me prépare d'alarmes!
Cet œil vif, ce teint délicat
A qui ton amour rend les armes
Perdront un jour tout leur éclat;
Le temps doit effacer mes charmes,
Et je n'aurai fait qu'un ingrat.

Mizis rassure ta Silvie;
Ou si le sort voulait qu'un jour
Ta tendresse me fût ravie,
S'il faut te pleurer sans retour,
Mizis, que je perde la vie
Avant de perdre ton amour.

Cette idée que son amant peut devenir infidèle est un tourment véritable pour la constante Marie. Cette pensée l'obsède et la poursuit; nous la voyons encore exprimée sous une forme gracieuse dans une pièce où la main du poète se retrouve aisément :

Si l'objet de ma tendresse
Lisait au fond de mon cœur,
Il verrait que ma faiblesse
Trouble souvent mon bonheur,
L'amour a pour moi des charmes
Et l'amour fait mon tourment.
Que de soupçons! Que d'alarmes!
Oh! comme on souffre en aimant!

Près de lui je me rassure,
Je m'abandonne à sa foi.
Il dit que dans la nature
Rien ne lui plaît comme moi.
Je crois cet aveu sincère
Et je me laisse enflammer.
Il est si doux de lui plaire!
Il est si doux de l'aimer!

Mais dieux ! sitôt que l'absence
Me le ravit un moment,
Je l'accuse d'inconstance,
Je crois n'avoir plus d'amant.
J'entends ce berger volage
A cent belles tour à tour
Prodiguer ce doux langage
Qui lui valut mon amour.

Ah ! cruelle jalousie !
Pourquoi déchirer mon cœur ?
Seule, je charme sa vie,
Mon amour fait son bonheur.
Comme je lui parais belle !
Oh ! qu'il me trouve d'appas !
Il n'est point d'amant fidèle,
Si mon amant ne l'est pas.

Cependant l'hiver approchait et il fallut bientôt songer à quitter ces lieux charmants, où nos deux amants avaient goûté un bonheur si complet. Colardeau, au désespoir de voir finir l'idylle de laquelle dépend sa vie désormais, supplie en termes émus les bosquets d'Auteuil de lui rester fidèles et de demeurer toujours propices à ses amours :

Oui, je vous reverrai, délicieux berceaux !
En vain les Aquilons dépouillent vos rameaux,
Vous avez moins d'attraits ; mais celle que j'adore
Peut, au sein des hivers, vous embellir encore :

Vous m'intéresserez, même par vos débris.
Vous allez rappeler et peindre à mes esprits,
A mon âme, à mes sens, enfin à tout mon être,
Des jours trop tôt passés .... que vous ferez renaître.
Vous fûtes confidents de mes premiers plaisirs :
Je m'en fiais à vous, encore plus qu'aux zéphirs ;
Et, de mille baisers donnés dans vos retraites,
Aucun ne fut trahi par vos ombres muettes.

Les derniers instants du séjour à Auteuil, furent encore attristés par le départ du baron de Van Swieten. Rappelé par Marie-Thérèse, le jeune diplomate dut s'incliner et quitter probablement pour toujours une société où l'aménité de son caractère lui avait attiré de cordiales et solides amitiés. Les deux sœurs, qui l'aimaient tendrement, furent longtemps inconsolables.

CHAPITRE XI

L'HIVER A PARIS. — SOUHAITS DE BONNE ANNÉE. — ON REPART POUR AUTEUIL. — LA JEUNE INDIENNE. — LE BILLARD. — PLAISANTERIES DE COLARDEAU. — LOUIS XV A AUTEUIL. — LETTRE DE COLARDEAU AU BARON DE VAN SWIETEN.

Quand les deux sœurs eurent regagné la capitale et pris leurs quartiers d'hiver, la vie joyeuse recommença ; on donna force représentations dramatiques et les brillantes réceptions de l'hôtel de la Chaussée-d'Antin firent la joie des oisifs parisiens. Si l'intimité était moins grande, les vieux amis comme d'Épinay, Francueil, Colardeau, Salaberry, etc., n'en restaient pas moins les piliers immuables de la maison ; Colardeau surtout, plus épris que jamais, témoignait à sa chère maîtresse un attachement inviolable.

Au jour de la nouvelle année il composait pour

elle ces vers exquis où il lui exprimait si bien toute sa tendresse passionnée :

Tu connais tous les vœux que mon cœur peut former
Il en est un surtout (et l'amour me l'inspire),
C'est de renouveler dans l'âme de *Zelmire*
Ce sentiment si cher, ce plaisir de m'aimer,
Que le Temps a fait naître.... Hélas ! qu'il peut détruire.
Eh ! qui ne sait pas que le Temps,
Père dénaturé, dévore ses enfants ?
Un nouvel an commence sa carrière.
Combien d'Amants, dont les Amours
De l'autre année ont embelli le cours,
Sentent mourir le feu de leur ardeur première !
Ils ont passé leurs plus beaux jours.
On sent un vide affreux dans son âme étonnée ;
Le nœud qui nous fut cher, nous gêne et nous déplaît
Le plus souvent, la bonne Année
Est celle qui finit et non celle qui naît.
Si tu le veux, nous irons à Cythère,
Passer bail, par-devant l'Amour,
D'aimer toujours et de toujours nous plaire.
Zelmire, avons-nous en ce jour
De plus doux serments à nous faire ?
Viens : si le Dieu nous demande un salaire
(Le bail signé par nous, et signé sans retour),
Par un baiser tu paieras le notaire.

Dès les premiers beaux jours l'on se dirigea de nouveau vers Auteuil ; tous désiraient ardemment reprendre le cours de cette douce vie qui leur avait laissé de délicieux souvenirs et que

l'hiver était venu si fâcheusement interrompre.

Les mêmes hôtes charmaient l'existence des deux sœurs ; l'on retrouvait les mêmes plaisirs champêtres, les mêmes joies paisibles qui avaient embelli tout l'été précédent ; il semblait que rien n'était changé, que l'on n'avait jamais quitté ces mystérieux bosquets, témoins discrets de promesses, de serments éternels. Marie et Colardeau s'adoraient toujours.

La vie du reste était loin d'être monotone ; des fêtes champêtres, des dîners, des concerts, rompaient plusieurs fois la semaine la solitude relative des Verrières et apportaient d'utiles distractions.

Souvent d'aimables facéties, dues à l'esprit inventif de Colardeau et de d'Épinay, venaient troubler gaiement le petit cénacle. Au moment où l'on jouait à Paris la *Jeune Indienne*[1], l'on voit un jour se présenter dans les salons d'Auteuil une jeune fille revêtue d'un accoutrement bizarre et qui demande à offrir un bouquet à

1. Comédie en un acte et en vers de Chamfort. Mlle Doligny, qui jouait le rôle de la jeune Indienne, était recouverte d'une peau de taffetas tigré qu'elle avait mise pour enseigne de sa sauvagerie.

Claudine Geneviève. La société, fort nombreuse en ce moment, est d'abord surprise par cette annonce inattendue, mais elle soupçonne aussitôt quelque plaisanterie et elle accueille à bras ouverts cette prétendue fille des tropiques. La jeune Indienne s'avance timidement et dépose aux pieds de Geneviève les fleurs dont elle est chargée, puis elle lit ces quelques vers fort galamment tournés :

On a l'air du pays, de quelque lieu qu'on vienne.
Ce visage bruni par les feux du soleil,
Ces perles, ces colliers, ce bizarre appareil,
  Tout dit que je suis Indienne.
 Chemin faisant, soit justice ou méprise,
  Soit préjugé pour ma patrie,
Je n'ai point encor vu de blanche assez jolie,
Qui sur nos teints de jais pût remporter le prix ;
Mais on m'avait bien dit, que certaine Claudine,
Dont la vue embellit les bocages d'Auteuil,
 Nous surpassait par l'esprit et la mine.
Aimable sans étude et belle sans orgueil,
Elle charme, dit-on, d'un mot et d'un coup d'œil.
 Cette beauté, c'est vous : je le devine,
Je le sens au plaisir que je goûte à vous voir :
C'est donc à vos attraits que je viens rendre hommage.
La neige de vos lys triomphe du beau noir ;
Et l'Europe, par vous, sur l'Inde a l'avantage.

Il n'était que trop facile de deviner l'auteur de cette gracieuse attention.

Souvent le soir Colardeau et d'Épinay occu-

paient leurs loisirs en s'adonnant au billard; mais le poète se montrait plus expert en l'art des rimes, et c'est à grand'peine qu'il luttait contre son adversaire. Un soir qu'ils combattaient sous l'œil des deux sœurs, Colardeau piqué au jeu se fait fort de triompher; un pari s'engage: si Colardeau l'emporte, on lui donnera deux volumes à son choix; si la fortune lui est défavorable, il s'engage à rimer sur un sujet donné. Le poète est battu et doit s'exécuter; après s'être recueilli un moment, il apporte cet impromptu qui serait sans excuse si l'on ne savait dans quelles conditions il fut composé.

LE BILLARD

Sur le plan d'un tapis horizontal et net
Divisé sur ses bords en six blouses fatales,
D'un ivoire tourné deux rotules égales
Suivaient des lois du choc l'inévitable effet.
    Par un bois rond et de forme allongée,
    Dont l'œil pointe l'extrémité.
Des deux globes roulants la course est dirigée,
    Et du joueur l'on voit l'habileté,
Lorsque, dans l'un des trous à ses yeux présenté,
La bille qu'il atteint par la sienne est plongée.
    Or, vous savez qu'à ce jeu favori
D'Épinay fit briller la justesse d'Euclide,
Et moi, que le hasard plus que le savoir guide,
Contre ce fier rival j'ai perdu mon pari.

Il a ponté, contre des rimes,
Deux tomes à choisir, modernes ou gaulois,
Ou de prose, ou de vers, ou plaisans, ou sublimes,
Mais j'ai perdu; partant nul débat sur le choix.
Si faut-il bien que je mette en lumière
Quelques vers dont lui-même a fourni le sujet.
Il faut peindre à ses yeux la tête de Verrières;
En deux coups de crayon le tableau sera fait.
Ce n'est point, à mon gré, la tête de la fable,
Vuide au fond et belle au dehors,
Ce n'est non plus tête déraisonnable,
Dont un souffle au hasard dirige les ressorts.
Mais bien, tête charmante, à qui tout rend hommage,
Qui loge en son cerveau l'esprit le plus goûté,
Et dont enfin, les mains de la beauté
De leurs plus doux attraits ornèrent le visage.

Ce ton badin et ces vers à la diable plaisaient à Colardeau et le délassaient de travaux plus sérieux.

Il s'amusait souvent, quand il s'absentait, à emprunter pour écrire à ses amies la langue du Parnasse, lors même que le sujet paraissait s'y prêter le moins. Un jour, atteint d'une ophtalmie assez violente, il est obligé de rester à Paris et de garder la chambre; aussitôt il envoie à Auteuil ce « bulletin de sa santé » :

Au fond de mon alcôve, aveugle, renfermé,
J'attends pour aller voir les moitiés les plus chères,
Que de mes yeux le fanal rallumé,
Me rende enfin ses clartés ordinaires,

Tout rentrera bientôt dans l'ordre accoutumé :
Je sens déjà que de chaque paupière
L'épiderme moins enflammé
Cesse de se gonfler autour de ma visière;
Un voile moins épais couvre mon cristallin;
L'objet que j'envisage a des couleurs plus nettes :
J'espère, en un mot, que demain
Je pourrai vous voir sans lunettes.
Si j'en croyais et mon cœur et mes vœux,
Je partirais à l'instant même;
Mais la prudence dit : « *Attends, tu feras mieux :*
« *On n'a jamais de trop bons yeux,*
« *Pour voir les objets que l'on aime....* »

Quelque temps après, au moment d'aller rejoindre l'objet de sa flamme, un fâcheux survient, qui retarde son départ. Vite il dépêche un exprès vers Auteuil et il lui confie de sa mésaventure un récit plaisamment rimé :

O mes chères moitiés, je revolais vers vous,
J'allais partir, j'allais dans les bras de mes femmes
Jouir de ces plaisirs et si purs et si doux,
Les délices des belles âmes,
Quand un frère à mes yeux, tout à coup présenté,
A fait changer l'ordre de mon voyage.
Il est dans le simple équipage
D'un bon Génovéfin hors de son hermitage,
De noir et de blanc marqueté,
Qui demande la table et l'hospitalité;
Vu donc notre fraternité,
Au révérend j'ai promis le potage,

Qu'il va manger en toute humilité,
Et puis le dévot personnage
Va dans sa communauté
Passer la nuit afin d'être plus sage.
Partant ce soir je vole vers Auteuil,
Et défilant le long des rives de la Seine,
Modestement et sans orgueil
Une voiture à l'heure à vos pieds me ramène.
Je reverrai mon frère à ce fameux château
Que les Génovéfins, vos seigneurs et vos maîtres,
Comme vous le savez, ont du côté de l'eau,
D'où ces messieurs par leurs fenêtres
Peuvent voir voguer maint bateau [1].
A ce soir, mes très aimables veuves,
A neuf heures et pas plus tard.
Un mari ne doit point encourir le hasard
De mettre ses moitiés à de longues épreuves.
Lorsque la nuit viendra, dites: le coco part.

On voyait à Auteuil un petit rendez-vous de chasse où les rois de France venaient de temps à autre. Jeune encore, Louis XV y avait fait plusieurs séjours pour étudier la botanique et cultiver les fleurs qu'on élevait dans des serres magnifiques. Depuis, l'habitation était restée déserte et le roi n'y avait jamais reparu. Pendant l'été de 1764, Louis XV fit remettre le pavillon en

1. Au XIIe siècle la seigneurie d'Auteuil appartenait à l'abbaye de Ste-Geneviève, qui y possédait une belle maison de campagne et des vignes de grande réputation. L'hôtel seigneurial des abbés de Ste-Geneviève fut vendu en 1793 comme propriété nationale.

état et y vint faire quelques séjours consacrés uniquement à ses plaisirs. Aussitôt Colardeau rime quelques vers en l'honneur de ce nouveau voisin dont la présence va sans nul doute attirer mille bienfaits sur le pays :

Vous voilà donc bourgeois d'Auteuil,
Sire ; et voilà notre village
Qui va jouir de l'avantage
Dont se vantent, avec orgueil,
Choisy, La Meute, et l'Hermitage.
Vous y viendrez chercher l'ombrage,
Le doux lilas, le chèvrefeuil ;
Tant mieux pour nous. Bon voisinage
Fut toujours d'un heureux présage.
Nous voudrions vous faire accueil,
Immortaliser notre hommage
Par quelque éclat; mais ce hameau
Qui vit les Muses rassemblées
Se promener dans les allées
Du jardin qu'habitait Boileau,
Auteuil, ne voit plus sa fontaine
Abreuver le sacré troupeau
Qui s'enyvre dans l'Hypocrène.
Les Muses n'aiment plus notre eau.
Nous nous en consolons; les Grâces
Valent tout au moins les neuf sœurs :
Elles tiendraient ici leurs places.

Mais au sein de cette vie quasi patriarcale d'Auteuil, au milieu de tous ces plaisirs champêtres sans cesse renouvelés, l'on se gardait

d'oublier les amis d'autrefois, ceux que la destinée avait entraînés vers de lointains rivages. Un surtout avait laissé d'inoubliables souvenirs, Van Swieten, ce cher baron, si séduisant, si spirituel et que nous avons vu si souvent donner la réplique aux deux sœurs dans leurs tournois dramatiques. Désolé de quitter une société charmante où il avait goûté tant de doux moments, Van Swieten était resté dans un aimable commerce épistolaire avec Marie de Verrières et ses lettres témoignaient des regrets cuisants que lui causait l'absence : un jour il apprend à son amie qu'il vient d'être nommé au poste de résident de l'Impératrice-reine à Varsovie.

Aussitôt l'on a recours à la muse de Colardeau pour féliciter l'heureux ambassadeur et lui donner en même temps des nouvelles de tous les amis qui gardent si pieusement son souvenir. Le poète s'exécute, et au bout de quelques jours il soumet au jugement des deux sœurs cette épître d'un tour si vif et si enjoué :

Oui, le plus charmant des barons,
Nous avons vu dans tes missives,
Que du climat des Jagellons
Ton cœur revole vers nos rives.

Errant et toujours incertain
Sur le vaste océan du monde,
Tu ne savais où le destin
Porterait ta nef vagabonde.
Enfin, le vent de la faveur
Au Nord a terminé ta course,
Et mon camarade a l'honneur
D'être à peu près ambassadeur
Chez les peuples voisins de l'Ourse.
Pour moi, je ne cours pas si loin
Et la fortune opiniâtre
Me laisse dans le petit coin
Qu'elle a marqué pour mon théâtre.
J'y reste; en suis-je moins heureux?
Non : mon vaisseau, toujours en rade,
Ne craint point les temps orageux.
D'ailleurs, j'entrevois dans tes vœux
Que la plus brillante ambassade
N'est souvent qu'un exil pompeux,
Et que dans ce monde, il vaut mieux
Être casanier que nomade.
Laissons tout prestige à l'écart.
Te souvient-il de la soirée,
Où plaintive, désespérée,
Ma muse pleura ton départ?
Dès lors, malheureux politique,
J'osais prophétiser l'ennui
Qui te fait languir aujourd'hui
Dans l'éclat d'un rang tyrannique.

Le poète blâme doucement son ami de se laisser aveugler par l'ambition; lui qu' « un goût sage et paisible appelait à l'amour des beaux-

arts », lui que l'on a connu « moins ambitieux que sensible », comment peut-il se laisser éblouir par le faux éclat des grandeurs? que ne revient-il à ses amours passées et que ne préfère-t-il la liberté à un esclavage déguisé? Colardeau, lui aussi, aurait pu se laisser entraîner par le démon de l'ambition, mais il a eu la sagesse de dédaigner ce mirage trompeur.

Ah! si jamais la liberté
Avec sa lime bienfaisante
Brise de ta captivité
La chaîne honorable et pesante,
Reviens dans notre comité
Jouir d'une félicité
Aussi pure qu'indépendante!
Je ne suis qu'un des nourrissons
A qui les Muses dans le Temple
Prodiguent de vaines leçons;
Mais au plus chéri des barons
J'ose me citer pour exemple.
Dans des essais assez brillants
J'ai su captiver le suffrage
De ces petits qu'on nomme grands.
J'allai leur présenter l'hommage
Des prémices de mes talents.
J'obtins des regards caressants,
Des promesses selon l'usage :
En prostituant mon encens
J'en eusse obtenu davantage.
Mais je leur fis ma cour en sage
Et je fus fier à mes dépens.

Quoi ! ma muse déshonorée
Aurait donc bassement flatté
Ou la fougue inconsidérée
D'un petit marquis éventé,
Ou l'impertinence titrée
D'un duc, dont la stupidité
Se fût sottement enivrée
D'un nectar doux et frelaté,
D'une louange préparée
Pour abreuver sa vanité !
J'aurais essuyé les caprices,
Le sot orgueil d'un protecteur,
Qui, pour quelques légers services,
M'aurait rendu l'adulateur
Et le complaisant de ses vices !
Non, baron ; j'abandonne aux sots
Et ce manège et cette honte ;
La fortune en sera moins prompte
A récompenser mes travaux,
Je le sais, mais le temps la dompte.
Enfin, je chéris mon repos.
J'ai des amis, non des héros,
Et je vis pour mon propre compte.
Jouis aussi de tes beaux jours,
Depuis Janvier jusqu'en Décembre
Par des plaisirs remplis leurs cours ;
Comme j'ai quitté l'antichambre,
Quitte les palais et les cours.

A parler franc, les conseils du poète ne sont point exempts d'un certain égoïsme et Colardeau laisse entrevoir bien des ombres dans son bonheur, le pressentiment de bien des tristesses

pour l'avenir. Depuis que Van Swieten est parti, tout est bien changé: plus de fêtes, plus d'entrain, plus de gaieté, la musique elle-même est abandonnée. Le seul remède à tant de maux est le retour du cher baron; lui seul peut rendre aux deux sœurs les joies qu'elles ne connaissent plus, lui seul peut rendre la vie aux bocages d'Auteuil.

Cependant ne sois point surpris
De mon jargon philosophique,
Une vapeur mélancolique
Rembrunit ici nos esprits,
Et nos sens glacés sont flétris
Par une langueur léthargique.
Reviens : depuis le jour fatal
Où tu sortis de nos contrées,
Tout agonise, tout va mal,
Nos âmes sont dégénérées,
Tant au physique qu'au moral,
Et les deux sœurs désespérées,
De leur cher baron séparées,
Ont perdu le goût musical.
Pendant le mois, c'est avec peine
Qu'elles nous donnent un concert;
L'une a tantôt une migraine,
L'autre tout le jour a souffert
D'un mal inconnu qui la gêne.
On ne chante plus au dessert,
Et pendant toute la semaine
Le grand salon reste désert;

Si par hasard on s'y promène
Le carillon seul joue un air
Aussi faux que ceux qu'en plein air
Nous donne la Samaritaine.
Quelquefois encore on verra
Le châtelain de la Chevrette,
S'accompagnant de l'épinette,
Chanter un morceau d'opéra
Qu'il donne pour une ariette
Et qui n'est qu'une chansonnette
De Lulli, Colas ou Campra.

. . . .

Reviens, te dis-je, il en est temps.
Que parmi nous ton goût ramène
L'amour des arts et des talents;
Des jeux, des spectacles brillants
Vont renouveler notre scène;
Nous y ferons rire les gens,
Mais, baron, non pas aux dépens
De ma lugubre Melpomène;
Je te le dis la larme à l'œil,
Si tu ne nous rends ta présence,
Nous allons vivre dans le deuil;
Tout est perdu sans espérance,
Et dans peu l'on doit vendre Auteuil,
Auteuil, où l'amitié sacrée,
Sœur et compagne des amours,
Filait sur le fuseau d'Astrée
Le brillant tissu de nos jours;
Auteuil, asile frais et pur,
Où Boileau choisit son Parnasse
Et crut retrouver le Tibur
Qu'a chanté la lyre d'Horace;
Auteuil, enfin, séjour heureux

Où la beauté devient plus belle,
Le plaisir plus voluptueux,
La félicité plus réelle.
Quel destin nous est préparé?
Les deux sœurs s'en vont au village,
Et ce couple dégénéré,
Dans un châtel tout délabré,
Bientôt va devenir sauvage,
Ne s'occuper que de laitage,
Traîner le râteau sur le pré,
Et dans un obscur ermitage
Languir tristement enterré.
Reviens, tout sera réparé.
Nos esprits reprendront courage.
On te regrette, on t'a pleuré,
Mais qu'on t'aimera davantage
Si tu reparais au rivage
Où ton retour est désiré!
Dispose donc ton équipage,
Pars; le bonheur d'être adoré
Vaudra bien les frais du voyage.

Mais le baron, insensible aux sollicitations pressantes de ses amis, demeura dans ses froids pays du Nord; il ne put s'arracher aux grandeurs éphémères dont il jouissait, même pour venir goûter des félicités dont on lui faisait une peinture si séduisante.

CHAPITRE XII

LE MOINEAU ET LA FAUVETTE. — CRAINTES DE COLARDEAU. — RUPTURE AVEC MARIE. — DÉSESPOIR DU POÈTE. — IL SE RETIRE DU MONDE. — LES PERFIDIES A LA MODE.

Au temps de leurs plus tendres amours, Marie et son amant s'étaient un jour, tout en se jurant des sentiments éternels, longuement entretenus de l'instabilité des affections de ce monde et de l'inconstance si fréquente des amants. Cette douce causerie inspira à Colardeau ces strophes charmantes sur les amours de la fauvette et du moineau :

Cœurs sensibles, cœurs fidèles
Qui blâmez l'amour léger,
Cessez vos plaintes cruelles,
Est-ce un crime de changer?
Si l'amour porte des ailes,
N'est-ce pas pour voltiger?

Le papillon de la rose
Reçoit le premier soupir;
Le soir un peu plus éclose,
Elle écoute le zéphir;
Jouir de la même rose
C'est enfin ne plus jouir.

Apprenez de ma fauvette
Qu'on se doit au changement.
Par ennui d'être seulette
Elle eut moineau pour amant :
C'est sûrement être adroite
Et se pourvoir joliment.

Mais moineau sera-t-il sage?
Voilà fauvette en souci.
S'il changeait..... Dieu! quel dommage
Mais moineaux aiment ainsi.
Puisque Hercule fut volage,
Moineaux peuvent l'être aussi.

Vous croiriez que la pauvrette
En regrets se consuma.
Au village une fillette
Aurait ces faiblesses-là...
Mais le soir même, fauvette
Avec pinson s'arrangea.

Quelqu'un blâmera peut-être
Le nouveau choix qu'elle fit :
Un jaseur! un petit-maître!
C'est pour ça qu'elle le prit.
Lorsqu'on se venge d'un traître,
Peut-on faire trop de bruit?...

Le moineau, dit-on, fit rage.
C'est là le train d'un amant.
Aimez bien, il se dégage ;
N'aimez pas, il est constant.
L'imiter, c'est être sage.
Aimons et changeons souvent.

Hélas! moineau fut constant mais fauvette fut volage! le poète allait en faire la triste expérience.

Si le sentimental Colardeau s'était bercé d'éternelles amours, il connaissait bien mal l'objet de sa passion. Cette liaison de trois ans, bien qu'entrecoupée de quelques intermèdes, avait paru à Marie de Verrières l'éternité, plusieurs éternités. Cette fidélité interminable finissait par devenir compromettante et menaçait de couvrir la jeune femme d'un impardonnable ridicule. Elle le sentit heureusement assez à temps, et son cœur aussi bien que sa raison la poussèrent à de nouvelles amours. Comme le cercle de ses adorateurs était toujours aussi nombreux, il lui fut aisé de distinguer parmi ses soupirants celui qu'elle appellerait à recueillir la succession de l'infortuné poète.

Colardeau, naïf, amoureux comme au premier jour, ne peut croire d'abord au danger qui

menace le fragile édifice de son bonheur. Il se traite de visionnaire, s'accuse de jalousie déplacée, se reproche des soupçons qu'il croit au fond immérités. Aveuglé par sa tendresse, il s'ingénie à justifier l'amante déjà infidèle, mais le moment vient cependant où il ne peut plus douter de l'étendue de son malheur et où il s'écrie douloureusement :

> Par des biens séduisants avec faste annoncés
> Je vois trois ans d'amour en un jour effacés.

L'infortuné éprouve de sa mésaventure une douleur hors de toute proportion avec un accident aussi commun et auquel le passé de son amie ne devait que trop le préparer.

Sans courage devant le coup qui le frappe, il s'imagine follement que des plaintes, des reproches, le souvenir du passé lui ramèneront peut-être ce cœur qu'il chérissait et qui lui échappe. Il croit qu'une absence fera sentir à l'infidèle toute sa cruauté, qu'elle comprendra le déchirement d'une séparation quand des liens si doux vous unissent, qu'il n'aura qu'à pardonner un moment d'erreur pour retrouver l'amie qu'il a tant aimée. Il prétexte un voyage et part.

A peine éloigné, ses tortures redoublent ; la fête de Marie approchant, il en profite pour lui envoyer ses plus tendres souhaits et lui faire en même temps, la mort dans le cœur, l'aveu d'appréhensions qu'il ne peut plus dissimuler :

Zelmire, un jour de fête est, sans doute, le jour
Où l'on doit prodiguer les serments de l'amour ;
Mais n'attends point de moi de nouvelles promesses.
Va, mon amour est sûr, et sûr par mes faiblesses :
Mon cœur n'a pas besoin de redonner sa foi.
Eh ! que t'offrirait-il qui ne soit tout à toi?
. . . .
Mais, peut-être, oublié dans ces jours malheureux,
Je vais perdre des droits déjà vains ou douteux.
D'un rival, qui t'est cher, le pouvoir les balance ;
Qu'il va mettre à profit le temps de mon absence !

Rongé par la jalousie, Colardeau s'abandonne à sa douleur et accable de reproches celle qui le trahit. Puis, se ravisant, il cherche à excuser des emportements qu'il ne peut dominer :

Mais dans quel avenir s'égarent mes pensées?
N'écoute point mes cris, mes plaintes insensées :
Tu dois savoir, hélas ! si j'aime, si j'aimai.
Pardonne quelque doute à l'amour alarmé :
Pardonne : il est affreux pour un cœur qui t'adore,
D'avoir souffert des maux qu'il faut souffrir encore,
De combattre toujours pour ne vaincre jamais,
De voir l'amour trahi moins fort que les bienfaits ;
Enfin, il est horrible, après trois ans d'hommage,
D'espérer beaucoup moins, de craindre davantage.

Il termine sa douloureuse épître en demandant à celle qu'il a tant aimée une grâce dernière, une grâce qu'elle ne peut refuser sans cruauté : la vérité.

Imite ma franchise ; ose enfin m'éclairer :
Dis-moi si je dois craindre, où s'il faut espérer.

La réponse de Marie fut ce qu'elle devait être ; elle protesta faiblement de ses sentiments, invoqua de dures nécessités auxquelles elle ne pouvait se soustraire, plaida les circonstances atténuantes, et enfin finit par proposer à son amant de s'éloigner pendant deux ans, lui promettant à son retour de lui rendre son cœur tout entier, toute sa tendresse passée.

Et le poète, lâche devant celle qu'il adore, a la faiblesse d'accepter :

A tes ménagements il faut donc consentir?
Il faut donc te céder, et te perdre, et partir?
Tu l'ordonnes ; tu veux que, pendant deux années.
L'amour séparément file nos destinées ;
Et que, par l'espérance amusant ma douleur,
J'attende que le temps me rende enfin ton cœur?
Mais ton cœur pourra-t-il, pendant cet intervalle,
Nourrir une tendresse à ma tendresse égale?
Et ne prévois-tu pas qu'un mortel trop heureux
Peut au delà du terme, assujettir tes vœux?

Si tu peux aujourd'hui sacrifier ma flamme
A de chers intérêts, trop puissants sur ton âme,
Sur quel espoir, hélas! puis-je me consoler?
Trompes-tu la victime avant de l'immoler?
Je n'ose approfondir ta politique obscure,
Mon cœur souscrit à tout; mais enfin il murmure,
Il se plaint de l'arrêt que ta bouche a dicté,
Et t'accuse tout bas de trop de cruauté.

Le malheureux se reproche d'être peut-être injuste et d'avoir été, par des soupçons immérités, le propre artisan de son malheur :

Peut-être, trop d'aigreur empoisonne mes plaintes;
Mais, si de mes chagrins tu sentais les atteintes,
Zelmire, à mon amour tu croirais tout permis.
Assez et trop longtemps, adorateur soumis,
J'ai traîné sur tes pas, dans un humble silence,
Les fers que désormais veut briser ta prudence.
J'eus des torts, je le sais; j'eus les torts d'un jaloux;
Je soupçonnai tes soins... mais dis-moi, sommes-nous
Dans ces tristes sérails, dans ces prisons d'Asie,
D'où la main des muets bannit la jalousie?
L'essaim des séducteurs environne tes pas?
Pour un cœur adoré quel cœur ne tremble pas?

Enfin il se résigne à son sort, il va obéir à l'ordre rigoureux, il va s'éloigner, mais qu'au moins la cruelle n'oublie pas ses serments, qu'elle ne soit pas parjure une seconde fois.

Mais je veux bien, Zelmire, en croire tes promesses :
(Que m'importe une erreur, aprés tant de faiblesses?

C'en est une de plus et je veux l'embrasser),
Mais, songe que c'est toi, toi qui m'y veux forcer;
Songe que tu promets à l'Amant le plus tendre
De lui rendre les droits que tu vas lui reprendre.
Ta bouche l'a juré, ton cœur en est garant;
Ton cœur sera puni s'il trahit le serment :

. . . .

Si tu trahis l'espoir dont tu flattes mes peines,
Puisses-tu, sous le poids de tes honteuses chaînes,
Traîner dans les affronts des jours déshonorés,
Des jours à l'esclavage, à l'opprobre livrés!
Puisse l'ingrat mortel, auteur de mon supplice,
Ne te payer jamais le prix du sacrifice!
Heureux! si je puis voir ton cœur, toi, ta beauté
Au comble du mépris qu'ils auront mérité!

Le poète se retira chez son oncle maternel qui était curé de Saint-Salomon à Pithiviers. Les premiers temps de sa retraite furent des plus douloureux. C'est à l'ami qui l'a soutenu dans son épreuve et qui l'a poussé à s'éloigner qu'il confie ses angoisses et ses regrets :

Cher et cruel Ami, penses-tu que mon cœur
Loin de ce qu'il adore ait trouvé le bonheur;
Qu'il se repose, enfin, dans ce sage équilibre
D'un cœur sans passion, indifférent et libre?
Tu croyais les briser ces fers de mon amour,
Ces fers, quittés cent fois et repris tour à tour.
Ah! je rappelle encor le jour, le jour horrible,
Où parjure, où barbare, et cependant sensible,
Dans un affreux exil par tes mains entraîné,
Je fuyais loin des yeux qui m'avaient enchaîné.

C'est en vain que son ami lui fait espérer des triomphes dramatiques, des satisfactions d'amour-propre qui adouciront l'amertume de ses regrets :

Ces lauriers desséchés, ces dons de Melpomène,
Ces applaudissements, ces honneurs de la scène,
Que ta voix me promet pour prix de mes travaux,
Sont un trop faible espoir pour adoucir mes maux.
Hélas! qui me rendra ces voluptés si chères,
Ces nuits, ces jours heureux, ces plaisirs solitaires,
Ces doux moments filés par les mains de l'Amour,
Ces baisers, en un mot... que je rendais toujours?
Ami, j'ai tout perdu; j'ai perdu mon Amante.

Colardeau eut assez de résignation et de passion pour attendre deux ans dans la solitude le retour des jours heureux qu'on lui avait fait espérer. Mais hélas! sa patience ne fut pas récompensée. Le terme fatal arriva sans qu'il reçût la moindre nouvelle de l'infidèle: une fois encore tous les serments étaient trahis.

Le poète eut l'insigne faiblesse de vouloir tirer vengeance d'un oubli qui n'était en somme que très naturel et auquel il ne devait que trop s'attendre. Sous le coup de la déception qu'il éprouve, il foule aux pieds tous les souvenirs du passé, il brûle ce qu'il a adoré et il écrit

une comédie qu'il intitule *Les Perfidies à la mode*, où il dépeint en termes virulents toutes les trahisons dont il croit être la victime. La pièce devait être jouée aux Français et étaler aux yeux de tous les procédés infâmes de Marie de Verrières, mais Colardeau ne put se mettre d'accord avec les comédiens et la comédie ne fut pas représentée.

CHAPITRE XIII

MARIAGE D'AURORE.

Au moment où l'astre de Marie de Verrières continuait à briller du plus vif éclat, survint un événement de famille qui la mit à même de témoigner les tendres sentiments qu'elle n'avait amais cessé de porter à ses enfants.

On se rappelle qu'Aurore, cette fille qu'elle avait eue du maréchal de Saxe, lui avait été enlevée par les soins de la Dauphine, et que cette princesse l'avait mise au couvent de Saint-Cyr pour y achever son éducation. On se rappelle également que la première condition imposée par la princesse avait été qu'Aurore ne reverrait jamais ni sa mère ni sa tante. Cette clause si cruelle fut scrupuleusement respectée.

La règle de la maison de Saint-Cyr était de rendre les jeunes filles à leurs parents à l'âge de vingt ans et de leur remettre en même temps une dot de mille écus avec un trousseau en rapport avec leur condition. Celles qu'on mariait à des personnes agréées par le roi recevaient une dot proportionnée à la qualité des parties.

La Dauphine, qui avait pris très au sérieux son rôle de mère adoptive et qui se préoccupait beaucoup de l'avenir d'Aurore, ne voyait pas venir sans inquiétude le moment où elle quitterait le couvent et où elle échapperait à la douce autorité qu'elle subissait depuis son enfance. Elle-même pouvait mourir. Que deviendrait sa chère pupille, isolée, sans appui, sans conseils d'aucune sorte? Pour rien au monde elle ne voulait la voir retourner chez sa mère, où elle ne pouvait trouver que de détestables exemples et où elle aurait vécu entourée d'écueils de tous genres.

C'est pour la préserver des dangers qui la menaçaient que la princesse chercha à la marier avant qu'elle n'abandonnât le couvent, c'est-à-dire avant sa vingtième année. Elle trouva bientôt l'époux qu'elle désirait pour elle, et

en 1766, Aurore, alors âgée de dix-huit ans, quittait la douce et paisible retraite où l'on avait abrité son enfance et sa jeunesse pour obéir aux vœux de sa mère adoptive et épouser le comte de Horn.

Le couvent au XVIIIe siècle n'avait que peu de rapport avec l'idée que nous nous en faisons aujourd'hui; on n'y vivait nullement muré et cloîtré, les bruits du monde ne venaient nullement mourir au pied de ses hautes murailles; ils y pénétraient fort bien, et les scandales même de la cour et de la ville y trouvaient souvent un écho trop fidèle.

C'est à ce point qu'une jeune fille, au sortir du couvent de Panthémont, pourra écrire les *Confidences d'une jolie femme*, tableau de tous les scandales du temps, qu'elle a entendu raconter par ses compagnes. La description qu'elle en fait est si exacte, les renseignements qu'elle donne sont si précis, que les personnes dont elle a fait le portrait se reconnaissent à n'en pouvoir douter, qu'il en résulte un irréparable éclat, et que la jeune fille, coupable d'indiscrétion, est enfermée à la Bastille sur l'ordre du roi.

On s'explique que dans ces conditions Aurore

ne soit pas sortie du couvent aussi novice et candide qu'on pourrait le supposer. Elle avait au contraire sur la vie des idées très nettes et très arrêtées et sa conduite, dès qu'elle eut sa liberté, allait en fournir une preuve indiscutable.

Le premier soin de la jeune fille, aussitôt son mariage résolu, fut de faire réformer son état civil; elle y réussit grâce à l'intervention de la Dauphine. Bien que la situation fût fort délicate et exigeât beaucoup de discrétion, Aurore s'indigna de figurer, au moment de la publication des bans et sur son acte de mariage, comme fille du bourgeois La Rivière, ce bourgeois qui, autrefois, avait si obligeamment prêté son nom et son assistance pour donner à l'enfant un état civil régulier; elle estima que la gloire de descendre de Maurice de Saxe compensait largement l'irrégularité de sa naissance et ce que le côté maternel lui offrait de peu glorieux; elle aima mieux être la fille naturelle de Maurice de Saxe que la fille légitime du bourgeois La Rivière. Elle s'adressa donc au Parlement pour que sa filiation fût publiquement reconnue, et l'on fit droit à sa requête. Elle fournit la preuve, tant par la dépo-

sition du sieur Gervais qui avait accouché sa mère, que par les personnes qui l'avaient tenue elle-même sur les fonts baptismaux, qu'elle était bien la fille du comte de Saxe et que ce dernier l'avait toujours reconnue pour telle. La Cour, sur les conclusions de Me Joly de Fleury, avocat général, rendit le 4 juin 1766 un arrêt qui déclara Aurore « en possession de l'état de fille naturelle de Maurice, comte de Saxe ». L'arrêt en outre « ordonna que l'acte baptistaire inscrit sur les registres de la paroisse de Saint-Gervais et Saint-Protais de Paris, à la date du 19 octobre 1748, serait réformé, et qu'au lieu des noms de Jean-Baptiste de la Rivière, bourgeois de Paris, et de Marie Rinteau, sa femme, il sera, après le nom de *Marie-Aurore, fille*, ajouté ces mots : *naturelle de Maurice, comte de Saxe*, maréchal général des camps et armées de France, et de Marie Rinteau, et ce par l'huissier de notre dite Cour, porteur du présent arrêt, etc.[1] »

Comme à cette époque il n'y avait d'autres re-

1. Extrait de la collection de décisions nouvelles et de notions relatives à la jurisprudence actuelle par M. J.-B. Denisart, procureur au Châtelet de Paris. Tome III, p. 704. — Paris 1771. A Jullien, *le Théâtre des demoiselles Verrières.*

gistres de l'état civil que ceux tenus par les paroisses, l'arrêt du Parlement reproduit sur les extraits baptistaires de l'église Saint-Gervais et Saint-Protais suffisait pour modifier la situation sociale d'Aurore.

Après s'être ainsi posée et affirmée très délibérément comme fille du comte de Saxe, Aurore ne fit plus d'objections à son mariage. La Dauphine, il faut l'avouer, n'avait pas fait un choix des plus heureux. L'époux qu'elle lui destinait était le comte de Horn, bâtard de Louis XV, auquel il ressemblait, paraît-il, d'une façon frappante. Le comte était chevalier de Saint-Louis et capitaine au régiment de Royal-Bavière; on obtint pour lui en l'honneur de son mariage la place de lieutenant pour le roi de la province de Schelestadt. Il était d'une belle figure et d'une superbe prestance, mais son regard paraissait dur et insolent. Suivant l'usage presque général à l'époque, Aurore n'avait jamais rencontré le mari qu'on lui destinait; elle le vit pour la première fois le jour de son mariage.

L'union fut célébrée en grande pompe et la Dauphine y assistait.

En l'honneur de ce grave événement on per-

mit à Mlle de Verrières de revoir sa fille, mais l'entrevue n'eut lieu que le jour même où l'union fut célébrée et après la cérémonie nuptiale. Marie n'était nullement une mère dénaturée; elle éprouvait pour cette enfant des sentiments très tendres. Ce ne fut donc pas sans une profonde émotion qu'elle vit arriver l'heure d'embrasser celle qui lui devait le jour. Bien des sentiments divers s'agitaient en son âme; d'un côté la joie de revoir une fille dont elle était séparée presque depuis sa naissance, de l'autre la crainte poignante de ne trouver en elle qu'une froideur respectueuse, peut-être même une instinctive répulsion. De quelle manière cette enfant avait-elle été élevée? Quels sentiments lui avait-on inspirés pour sa mère coupable? Allait-elle la repousser, la renier? Consentirait-elle seulement à la revoir? Redoutant dans une première entrevue de ne pouvoir maîtriser son émotion, Marie crut plus sage et plus prudent d'écrire d'abord à sa fille et de lui exprimer tous les sentiments qui l'agitaient si fiévreusement. L'impression sur Aurore n'en serait que plus durable.

Un ami de la maison, et il n'en manquait pas, fut chargé de composer un épithalame et de

rendre, en termes touchants, la joie d'une mère qui retrouve sa fille et redoute en même temps d'en être méconnue. L'épithalame fut composé sous la forme d'un dialogue entre Marie de Verrières et sa sœur Geneviève (Mme de la Marre). L'auteur insistait habilement sur une illustre paternité : une erreur n'est-elle pas excusable avec un héros ? Maurice lui-même n'était-il pas le fruit d'une faute ?

MADAME DE LA MARRE

Oui, ma sœur, ce sont eux, c'est lui!

MADEMOISELLE DE VERRIÈRES

C'est lui, c'est elle.

MADAME DE LA MARRE

Qu'il est intéressant

MADEMOISELLE DE VERRIÈRES

Qu'elle est touchante et belle
Enfin, ma fille, enfin, je jouis de mes droits;
Des marches de l'autel c'est moi qui vous reçois.
Venez, venez sentir dans les bras d'une mère
Combien je vous aimai, combien vous m'êtes chère.
Ce jour, ce jour heureux qui nous réunit tous!
Vous rend à ma tendresse et vous donne un époux :
C'est le jour du bonheur, le beau jour de ma vie.

MADAME DE LA MARRE

Et vous à qui l'amour et l'hymen l'ont unie,
Héros qui possédez la fille d'un héros,
Dans le sein de la paix et d'un noble repos,

Vous verrez sa candeur, sa tendresse naïve
Distraire en l'amusant votre valeur captive.
Son amour répandra sur vos heureux loisirs
L'intérêt du bonheur, le charme des plaisirs.
Rien encore n'a flétri son âme simple et pure;
Vous recevez son cœur des mains de la nature.
Si ce cœur, jusqu'ici de lui-même ignoré,
Connaît un sentiment, vous l'avez inspiré.

MADEMOISELLE DE VERRIÈRES

Il en est un, ma sœur, un qu'elle doit connaître;
Il est bien pur... Ma fille, un jour, un jour peut-être
Ce sentiment plus fort et mieux développé
Saisira votre cœur plus vivement frappé.
Vous saurez à quel titre et pourquoi je vous aime;
Vous connaîtrez mes droits, vous les aurez vous-même.
Que jamais votre oubli ne m'oblige à pleurer
Le douloureux instant qui doit nous séparer!
Monsiéur, à votre cœur, je le demande en mère,
Que ma fille jamais ne me soit étrangère.
La nature et le sang n'ont point de préjugés:
La nature est pour moi, si vous l'interrogez.
J'en atteste aujourd'hui les mânes d'un grand homme,
A ma fille inconnu, mais que mon cœur lui nomme,
Ce héros, dont la gloire environnait le front,
Du sang de Kœnigsmark ne sentit point l'affront;
Sa grande âme jamais n'en fut humiliée,
Et sa mère par lui ne fut point oubliée.

MADAME DE LA MARRE

Pourquoi mêler, ma sœur, à ces heureux moments
Des doutes si cruels, de vains pressentiments?
Ne versons aujourd'hui que des larmes de joie.
Ta sensibilité s'étend et se déploie,

Elle porte sur tout son inquiète ardeur,
Fixe-la sur ta fille, et sois à ton bonheur.
Connais-tu des devoirs, des lois assez barbares
Qui puissent exiger...? Non, ma sœur, tu t'égares;
Aurore, quel que soit son heureux avenir,
Ne peut jamais, crois-moi, perdre le souvenir
De nos soins prodigués à sa première enfance :
Le premier des devoirs est la reconnaissance.

MADEMOISELLE DE VERRIÈRES

Eh bien! je m'abandonne à des transports plus doux.
Ma fille et vous, monsieur, vous son heureux époux,
Goûtez enfin, goûtez la félicité pure
Que l'amour vous promit, que l'hymen vous assure,
Que de votre bonheur mes yeux soient les témoins;
Les regards d'une mère en sont dignes du moins.
Ma fille, vos destins sont unis avec d'autres,
Embellissez des jours où s'attachent les vôtres,
Délassez un héros de ses travaux guerriers,
Vous reçûtes le jour à l'ombre des lauriers.
Le tumulte de Mars, la pompe militaire
Ne peut vous étonner, ni vous être étrangère;
La fille de Maurice en doit aimer l'éclat;
Allez la contempler aux murs de Schelestadt;
A quelqu'un de vos traits, faites-y reconnaître
Le grand cœur du héros à qui vous devez l'être.
Voilà tous vos devoirs et les vœux que je fais;
Mais pour les remplir tous, ne m'oubliez jamais.

« Je ne connais rien de plus moral que cet épithalame, dit Grimm, et je doute que le plus beau chapitre sur les courtisanes puisse faire plus d'impression. L'inquiétude d'une mère d'être

méprisée et reniée par sa fille, prêche plus fortement les mœurs que le traité le plus éloquent. »

Les craintes de Mlle de Verrières étaient vaines. L'entrevue entre la mère et la fille fut des plus touchantes ; Marie tomba dans les bras d'Aurore en fondant en larmes et la jeune femme, incapable de maîtriser son émotion, couvrit de baisers cette mère qu'elle n'avait pour ainsi dire jamais vue. Elle la combla des plus douces promesses, elle l'assura de sa plus tendre affection et lui jura de la revoir aussi souvent que son éloignement de la capitale le lui permettrait.

Aurore ne fit pas seulement en ce même jour la connaissance de son mari et de sa mère, elle vit encore pour la première fois son frère, le chevalier de Beaumont, fils du duc de Bouillon. C'était alors un jeune seigneur de près de seize ans, plein d'élégance et de grâce, et qui, par l'esprit et la beauté physique, ressemblait étonnamment à sa mère.

La présence du chevalier sauva même Aurore du plus grave danger. Pendant les fêtes qui suivirent la cérémonie nuptiale, fêtes qui se prolongèrent fort avant dans la nuit, le valet de

chambre du comte de Horn prit à part le chevalier et lui avoua confidentiellement qu'il fallait à tout prix empêcher la jeune femme de passer la nuit avec son mari. L'intervention du chevalier fut assez mal accueillie et le comte opposa tout d'abord une assez vive résistance ; mais on fit intervenir son médecin et il dut se résigner.

Le chevalier n'eut pas seulement à faire entendre raison au comte, il lui fallut encore aller trouver sa sœur et lui recommander, dans son intérêt, de ne jamais rester seule avec son mari, de ne jamais, sous aucun prétexte, pénétrer dans ses appartements particuliers. Aurore, qui éprouvait un grand effroi et une répulsion instinctive pour ce soldat à la physionomie dure et méchante, promit tout ce qu'on voulut sans demander de plus amples détails, trop heureuse de s'en tirer à si bon compte.

« Il en résulta, dit Mme Sand, que Marie-Aurore de Saxe ne fut jamais que de nom l'épouse de son premier mari, car ils ne se virent plus qu'au milieu des fêtes princières qu'ils reçurent en Alsace : garnison sous les armes, coups de canon, clefs de la ville présentées sur un plat d'or, harangues des magistrats, illuminations, grands

bals à l'hôtel de ville, que sais-je? tout le fracas de vanité par lequel le monde semblait vouloir consoler cette pauvre fille d'appartenir à un homme qu'elle n'aimait pas, qu'elle ne connaissait pas et qu'elle devait fuir comme la mort.

« Ma grand'mère m'a souvent raconté l'impression que lui fit, au sortir du cloître, toute la pompe de cette réception. Elle était dans un grand carrosse doré, tiré par quatre chevaux blancs. Monsieur son mari était à cheval, avec un habit chamarré très magnifique. Le bruit du canon faisait autant de peur à Aurore que la voix de son mari. Une seule chose l'enivra, c'est qu'on lui apporta à signer, avec l'autorisation royale, la grâce des prisonniers. Et tout aussitôt une vingtaine de prisonniers sortirent des prisons d'État et vinrent la remercier. Elle se mit alors à pleurer et peut-être la joie naïve qu'elle ressentit lui fut-elle comptée par la Providence, lorsqu'elle sortit de prison après le 9 thermidor. »

Toutes ces réjouissances devaient avoir une fin tragique. Pendant un bal donné par la ville de Schelestadt aux nouveaux époux, le gouverneur, violent et batailleur, eut une querelle et disparut ;

on commençait à s'inquiéter d'une absence qui se prolongeait outre mesure lorsqu'un officier arriva en toute hâte chercher la comtesse de Horn. La jeune femme, insouciante et gaie, dansait avec toute l'ardeur de son âge; elle quitta le bal et accourut à l'hôtel du gouverneur encore toute brillante et parée. Au milieu des gens effarés et qui n'osaient répondre à ses questions, elle pénétra pour la première fois dans la chambre de son mari : un triste spectacle l'y attendait. Le visage couvert d'une pâleur livide, la poitrine ensanglantée, le comte de Horn gisait étendu sur son lit; lorsque sa femme entra, il ouvrit la bouche comme pour lui adresser un dernier adieu, mais il ne put articuler une parole, il poussa un profond soupir et ses yeux se fermèrent à jamais. « Emmenez, emmenez madame la comtesse, s'écria le valet de chambre en voyant paraître Aurore, M. le comte n'a plus rien à lui dire. » On entraîna la jeune femme dans ses appartements et le souvenir de cette tragique soirée, de cette apparition ensanglantée au milieu des réjouissances d'un bal fut tout le souvenir qu'elle conserva de son époux.

Se conformant à la volonté de la Dauphine, la

jeune femme, elle n'avait pas dix-neuf ans, se retira dans un couvent pour y passer le temps de son veuvage[1]. C'était la mode alors pour les jeunes veuves; elles trouvaient ainsi un asile décent qui sauvegardait toutes les convenances et leur laissait en même temps la plus complète liberté.

Malheureusement pour Aurore la Dauphine mourut l'année suivante, ne laissant à sa protégée que le souvenir de ses bienfaits et une assez maigre rente.

Désireuse d'acquérir une indépendance pécuniaire qui la mît à l'abri du besoin, Aurore s'adressa de différents côtés pour obtenir une pension plus considérable que celle qui lui avait été léguée par sa mère adoptive, mais ses démarches échouèrent devant l'indifférence générale. Elle eut alors l'idée de s'adresser à celui qui passait pour le protecteur-né de tous les

1. La veuve ne sortait pas et ne recevait que ses parents; dans son appartement tout était recouvert d'une tenture noire. Son deuil était d'un an et six semaines; elle portait quatre mois et demi le manteau, la robe et le jupon d'étamine; quatre mois et demi le crêpe et la laine; trois mois la soie et la gaze et six semaines le demi-deuil. Autrefois les deuils étaient beaucoup plus longs, mais l'ordonnance de 1716 les avait réduits de moitié.

faibles, de tous les opprimés, de tous les déshérités de ce monde, à Voltaire. Le patriarche n'avait-il pas quelques années auparavant, dans un beau mouvement de générosité, adopté une descendante éloignée du grand Corneille[1]? Se-

1. Les bienfaits dont Voltaire avait si généreusement comblé Mlle Corneille lui avaient naturellement attiré beaucoup de désagréments. Tout ce qui, de près ou de loin, croyait toucher à la famille du grand poète, se dirigea vers Ferney avec la conviction d'y trouver un asile assuré et le patriarche ne savait plus auquel entendre. Au milieu de bien des intrigants arriva cependant un véritable descendant de Pierre Corneille. Il faut entendre Voltaire lui-même nous raconter cette odyssée.

« Mais admirez dans quel embarras me jette Pierre Corneille. Ce n'est pas assez pour lui d'avoir fait *Pertharite*, *Théodore*, *Agésilas*, *Attila*, *Suréna*, *Pulchérie*, *Othon*, *Bérénice*, il faut encore qu'un arrière-petit-fils de tous ces gens-là vienne du pays de la Mère-aux-Gaines me relancer aux Délices.

« C'est réellement l'arrière-petit-fils de Pierre. Il se nomme Claude-Étienne Corneille.

« Claude-Étienne, dont il s'agit ici, est né avec soixante livres de rente malvenant. Il a été soldat, déserteur, manœuvre, et d'ailleurs fort honnête homme. En passant par Grenoble, il a représenté son nom et ses besoins à M. de M..., que vous connaissez. Ce président, qui est le plus généreux de tous les hommes, ne lui a pas donné un sol, mais lui a conseillé de poursuivre son voyage à pied et de venir chez moi, l'assurant que ce conseil valait beaucoup mieux que de l'argent, et que sa fortune était faite.

« Claude-Étienne lui a représenté qu'il n'avait que quatre livres dix sols, pour venir de Grenoble aux Délices. Le pré-

rait-il moins sensible aux infortunes de la propre fille d'un héros dont il avait chanté les exploits? Aurore écrivit donc au patriarche de Ferney :

« 24 août 1768.

« C'est au chantre de Fontenoy que la fille du maréchal de Saxe s'adresse pour obtenir du pain. J'ai été reconnue ; Madame la Dauphine a pris soin de mon éducation après la mort de mon père. Cette princesse m'a retirée de Saint-Cyr pour me marier à M. de Horn, chevalier de Saint-Louis et capitaine au régiment de Royal-Bavière. Pour ma dot elle a obtenu la lieute-

sident fait son décompte et lui a prouvé qu'en vivant sobrement, il en aurait encore de reste à son arrivée.

« Le pauvre diable enfin arrive mourant de faim et ressemblant à Lazare ou à moi. Il entre dans la maison et demande à boire et à manger, ce qu'on ne trouve point chez le président de M.... Quand il est un peu refait, il dit son nom et demande à embrasser sa cousine. Il montre les papiers qu'il a en poche, ils sont en très bonne forme. Nous n'avons pas jugé à propos de le présenter à sa cousine, ni à son cousin M. Dupuits, et je crois que nous nous en déferons avec quelque argent comptant.

« On nous menace d'une douzaine d'autres petits Cornillons, cousins germains de Pertharite, qui viendront l'un après l'autre me demander la becquée. Mais Marie Corneille est comme Marie, sœur de Marthe, elle a pris la meilleure part. »

nance du roy de Schelestadt. Mon mari, en arrivant dans cette place, au milieu des fêtes qu'on nous y donnait, est mort subitement. Depuis, la mort m'a enlevé mes protecteurs, Monsieur le Dauphin et Madame la Dauphine.

« Fontenoy, Raucoux, Lawfeld, sont oubliés. Je suis délaissée. J'ai pensé que celui qui a immortalisé les victoires du père s'intéresserait aux malheurs de la fille. C'est à lui qu'il appartient d'adopter les enfants des héros et d'être mon soutien, comme il est celui de la fille du grand Corneille. Avec cette éloquence, que vous avez consacrée à plaider la cause des malheureuses, vous ferez retentir dans tous les cœurs le cri de la pitié, et vous acquerrez autant de droits sur ma reconnaissance que vous en avez déjà sur mon respect et sur mon admiration pour vos talents sublimes.

« Aurore, comtesse de Horn. »

Malheureusement la supplique d'Aurore n'arrivait pas à l'heure propice; Voltaire se trouvait largement pourvu avec une fille adoptive et il n'en souhaitait nullement une seconde; de plus le ménage du patriarche venait d'être agité par

des dissensions intestines; Mme Denis avait quitté Ferney et ce n'était certes pas le moment d'y introduire une jeune femme dont la place ne paraissait nullement marquée dans cet intérieur troublé. Voltaire répondit très poliment, et avec force phrases attendries, mais en conseillant de s'adresser ailleurs :

« 2 septembre 1768, au château de Ferney.

« Madame,

« J'irai bientôt rejoindre le héros votre père et je lui apprendrai avec indignation l'état où est sa fille. J'ai eu l'honneur de vivre beaucoup avec lui. Il daignait avoir de la bonté pour moi. C'est un des malheurs qui m'accablent dans ma vieillesse de voir que la fille du héros de la France n'est pas heureuse en France. Si j'étais à votre place, j'irais me présenter à Mme la duchesse de Choiseul. Mon nom me ferait ouvrir les portes à deux battants, et Mme la duchesse de Choiseul, dont l'âme est juste, noble et bienfaisante, ne laisserait pas passer une telle occasion de faire du bien. C'est le meilleur conseil que je puisse vous donner et je suis sûr du succès quand vous parlerez.

« Vous m'avez fait, sans doute, trop d'honneur, madame, quand vous avez pensé qu'un vieillard moribond, persécuté et retiré du monde, serait assez heureux pour servir la fille de monsieur le maréchal de Saxe. Mais vous m'avez rendu justice en ne doutant pas du vif intérêt que je dois prendre à la fille d'un si grand homme.

« J'ai l'honneur d'être....

« Voltaire,

« Gentilhomme ordinaire de la chambre du Roy. »

Aurore suivit-elle le conseil du patriarche et continua-t-elle ce triste métier de solliciteuse? renouvela-t-elle auprès de la duchesse de Choiseul des tentatives qui avaient partout échoué? nous l'ignorons.

Ce qui est certain, c'est qu'à bout de ressources, elle renonça à un espoir chimérique et qu'elle se résigna à accepter l'hospitalité que sa mère et sa tante lui offraient avec insistance. Elle quitta donc le couvent et vint s'installer dans le somptueux hôtel des Verrières, où elle fut accueillie à bras ouverts. Du couvent passer sans transition dans l'intérieur d'une courtisane,

c'était au moins un peu brusque. Dans tous les cas, pour une jeune veuve de dix-neuf ans, c'était une singulière place. Aurore ne parut pas cependant s'étonner outre mesure de son changement d'existence; les fêtes que l'on donnait chez sa mère l'enchantèrent, et elle en devint bientôt la reine incontestée. Nous l'y retrouverons prochainement.

CHAPITRE XIV

LE CHEVALIER DE BEAUMONT.

Nous venons de voir le fils de Mlle de Verrières, le chevalier de Beaumont, intervenir fort à propos au moment du mariage de sa sœur. Que lui était-il advenu depuis que nous l'avons laissé, encore tout enfant, élevé à l'hôtel de Bouillon comme s'il eût été l'enfant légitime, chéri de la princesse et adoré de son frère le cul-de-jatte?

L'une et l'autre ne pouvaient plus se passer de lui. Il se montrait digne, du reste, de l'affection qu'il inspirait, par les tendres soins dont il entourait les êtres faibles et malheureux près desquels il vivait ; sa piété presque filiale pour la duchesse, sa douceur, sa bonté pour son frère étaient vraiment touchantes. Reconnaissant de l'affection si

tendre dont on avait comblé son enfance, il s'efforçait d'en témoigner toute sa gratitude. On eût dit qu'il cherchait à se faire pardonner sa beauté et sa vigueur physiques, si pénibles pour la malheureuse mère quand elle le comparait à son fils malingre et contrefait.

L'infortunée duchesse, en proie à une maladie longue et cruelle, dépérissait peu à peu : le chevalier ne quittait pas son chevet et lui prodiguait les soins les plus affectueux. Sentant sa fin prochaine et désespérée de quitter ce monde en laissant derrière elle sans secours et sans appui ce pauvre enfant souffreteux qui lui devait le jour, elle eut l'idée de le confier à celui qu'elle avait presque adopté. Les faisant venir tous deux à son lit de mort, elle leur fit jurer de s'aimer toujours tendrement, de ne se jamais quitter et elle fit promettre au chevalier de sacrifier sa vie, s'il était nécessaire, pour conserver celle de son frère.

Les deux jeunes gens pleurèrent amèrement la douce et sainte femme qui les avait élevés, puis la vie reprit comme par le passé, dans l'hôtel de Bouillon. Le duc n'y paraissait pas plus souvent qu'auparavant, dépensant son revenu

le plus joyeusement du monde et ne s'occupant nullement de ses enfants, abandonnés à des domestiques ou à des maîtres chargés de leur éducation. L'intimité des deux frères n'en devint que plus étroite et plus tendre.

Un jour cependant, à sa grande stupéfaction, le chevalier fut mandé devant son père ; c'était un véritable événement et le jeune homme ne se présenta qu'avec crainte :

« Chevalier, je t'ai fait donner de l'éducation ; en as-tu profité ? Saurais-tu répondre à cette lettre ? »

Charles fit un brouillon et le porta en tremblant à son père, qui était rude et violent.

« Comment me faites-vous parler, m'sieur? s'écria-t-il en lui jetant le papier au nez. Refaites ceci au plus vite, et qu'il n'y ait pas un seul mot de ce que vous y avez mis. »

Le chevalier éperdu se remet à l'œuvre et apporte son second brouillon.

« Encore pis que l'autre ! s'écrie le duc. Refaites cela et que je n'y trouve pas un mot des deux premiers essais. »

Le chevalier recommence et revient.

« C'est bien, dit le duc. Je vois qu'on ne m'a pas volé mon argent. »

Et il l'embrasse.

« La première lettre était bien, la seconde était mieux, la troisième parfaite. J'ai voulu t'éprouver. A présent, je te nomme mon secrétaire intime[1]. »

Ces fonctions eussent fort ressemblé à une sinécure, le duc n'abusant pas de la correspondance, si le jeune homme n'eût été en même temps chargé de surveiller la maison de son père, de gérer ses immenses propriétés et de le remplacer au besoin. La fortune du duc était considérable, il possédait plus de 1 400 000 livres de revenu. On peut aisément se figurer à quel point il était mis en coupe réglée par ses fournisseurs et ses gens, son maître d'hôtel et son intendant par-dessus tout. Charles essaya de réprimer l'effroyable gaspillage dont il était le témoin depuis bien des années, mais s'il y réussit dans une certaine mesure, il s'attira des haines qui devaient avoir sur sa vie une funeste influence.

Pendant qu'il remplissait auprès de son père les fonctions de secrétaire intime ou plutôt d'intendant, il lui arriva une assez plaisante aven-

1. George Sand, *Dernières pages*.

ture, que Mme Sand raconte avec beaucoup de charme :

« Le duc possédait auprès d'Évreux le château de Navarre, au milieu d'une forêt de 25 lieues de parcours. Le cardinal de Bouillon, oncle du duc, annonce à celui-ci qu'il désire chasser chez lui le jeudi suivant. Mais ce jour-là, le duc est de service chez le roi. Il appelle le bâtard.

« Chevalier, il faut me remplacer à Navarre. Fais les invitations, organise tout et que tout aille bien. Il s'agit de traiter le cardinal, fais attention à mes gens. Ils ont le parler un peu leste. Veille à ce que mon oncle n'entende pas une parole déplacée, pas un juron surtout. »

« Le chevalier part pour Évreux, organise tout à merveille et voit bientôt arriver le cardinal dans son carrosse, escorté de toute une élégante gentilhommerie à cheval. Dès le lendemain on se met en chasse; mais, malgré les excellents préparatifs du chevalier, tout va de travers. Hommes et chiens sont comme paralysés par la consigne. Il s'évertue en vain. Le cardinal ne reconnaît ni la vaillante meute, ni les piqueurs émérites de son neveu.

« Mon enfant, dit-il au chevalier, tant que

vous vous contenterez de dire : « Tayaut!... tayaut !... », nous ne ferons rien qui vaille. Je vais vous apprendre comment on parle aux chiens.

« Et là-dessus le cardinal apostrophe bêtes et gens en termes si énergiques, que les piqueurs enthousiasmés se réveillent et que les chiens bien stimulés retrouvent l'ardeur et le flair. Monseigneur donna lui-même le coup de grâce au sanglier, et à quelques jours de là il racontait l'aventure au petit coucher du roi, en faisant force éloges du jeune chevalier, en présence de son père. Le duc parut témoigner alors une sorte d'affection à son fils. »

Encouragé par ce premier succès, le duc chargea encore son fils de le remplacer lors d'une nouvelle visite du cardinal dans la forêt d'Évreux. Cette fois la chasse marcha à merveille, mais il surgit un incident qui faillit avoir une influence décisive sur la destinée du chevalier. La chasse terminée, bêtes et gens revenaient au logis, lorsqu'à la porte d'Évreux on rencontre une noce de paysans, qui dansait gaiement aux sons du tambourin; un des plus riches fermiers du duc mariait sa fille. Aussitôt toute la chasse s'arrête,

les jeunes seigneurs descendent de cheval, se mêlent aux villageoises et prennent leur part de ces joyeux ébats. Tous les honneurs sont pour le chevalier, qui à plusieurs reprises fait danser la mariée et sa sœur. Cette sœur, douée d'une figure ravissante, était adorable sous son costume champêtre. Bref, en regagnant la ville le chevalier laissait percer une vague mélancolie; le lendemain son cœur était pris, il aimait éperdument la jeune paysanne.

Charles, à peine âgé de dix-neuf ans, n'avait jamais eu des ambitions démesurées; il avait le goût des champs, une vie simple et paisible suffisait à ses aspirations; il se figura aisément que le bonheur lui tendait les bras et qu'il aurait tort de le repousser. Aller trouver le père et lui demander la main de sa fille fut aussitôt fait que pensé. Le brave fermier, très honoré d'un pareil choix, ne fit aucune objection; quant à la fille, elle n'avait pu résister aux charmes du jeune seigneur. Le chevalier, ravi de la tournure favorable que prenaient ses affaires, courut chez sa mère pour la mettre au courant de ses intentions et lui demander son consentement. Marie de Verrières, qui ne comprenait que trop les faiblesses du

cœur, ne fit pas trop de morale à son fils sur la bizarrerie de son inclination, mais elle le gronda très fort de s'être ainsi avancé sans avoir au préalable sollicité la permission du prince de Bouillon : « Allez voir votre père, lui dit-elle, et si vous obtenez son consentement, le mien vous est acquis. »

Quand le chevalier vint faire au duc la confidence de son idylle, il fut reçu de la belle manière. Son père lui rit au nez ; il lui déclara que si l'on voyait quelquefois des rois épouser des bergères, ce n'était que dans les contes de fées, que le fils d'un prince de Turenne n'était pas fait pour épouser une paysanne, et qu'il eût à abandonner sur l'heure des projets aussi ridicules que malséants. « Laissez là toutes ces billevesées, lui dit-il. Je vois ce qu'il vous faut, vous avez besoin d'être occupé. Dès demain vous entrerez au régiment. Allez ! »

Le lendemain le chevalier recevait le brevet de colonel du régiment de dragons qui appartenait au duc de Bouillon.

Si au premier moment le jeune homme éprouva une cruelle déception et ressentit au fond du cœur une amère douleur, les fonctions dont on

le gratifiait le consolèrent quelque peu de sa déconvenue. Glorieux et fier de son titre, de son bel uniforme, de ses nouveaux amis, il oublia bien vite ses champêtres amours et se lança à corps perdu dans la vie de plaisirs des jeunes et brillants officiers de son époque.

Pendant qu'il dirigeait la maison de son père, il s'était par sa surveillance attiré la haine de l'intendant, un nommé Cerson, dont il troublait les déprédations. Ce Cerson avait juré de se venger, et il trouva bientôt l'occasion qu'il attendait.

Le chevalier entretenait des intrigues avec plusieurs femmes, une entre autres, mais à son insu, avec la propre maîtresse de son père. Cerson, qui l'espionnait, ravi de cette aventure, s'empressa d'avertir le duc en lui indiquant l'heure du rendez-vous des deux amants.

Charles était un jour aux pieds de sa maîtresse, lorsqu'il entendit le carrosse du duc s'arrêter à la porte :

« La dame effrayée pousse le jeune homme dans son cabinet de toilette et le cache sous un monceau de robes et de chiffons. Le duc entre en fureur, l'épée au poing, ouvre toutes les portes, pénètre dans le cabinet, perce à plusieurs

reprises le tas de chiffons. Le colonel effleuré ne bouge pas. Le duc croit qu'on l'a trompé, demande pardon à sa maîtresse et se retire. Cerson était aux aguets. Il voit, quelques moments, après sortir le colonel, et de nouveau avertit son maître, qui court chez le roi et obtient pour monsieur son fils une lettre de cachet.

« Rentré chez lui, il mande le colonel et lui dit :

« — Je me suis trompé, m'sieur, en vous faisant militaire. Cela ne vous convient pas. Demain, vous entrez au séminaire.

« — Prêtre, moi ? jamais !

« — Vous, je le veux.

« — Ce sera un sacrilège, je n'ai pas la vocation.

« — Vous l'aurez, sinon la Bastille à tout jamais. Savez-vous lire ? »

« Il lui montre la lettre royale.

« — Mon prince, reprend le colonel, mon corps est à vous, mais mon âme est à Dieu, et il me défend de vous obéir. »

« Il salue et sort ; en passant devant la chambre de ce pauvre frère infirme qu'il a juré de ne point abandonner et qu'il chérit toujours, il hésite, il lui crie un adieu déchirant et sort de l'hôtel précipitamment. Où va-t-il ? où trouvera-

t-il un refuge contre cette odieuse autorité paternelle qu'aucun lien social ne consacre? Il n'en sait rien, il marche au hasard, la tête perdue. Il n'ose aller chez sa mère, il craint sa terreur et son désespoir. Il se trouve, sans savoir comment, dans le jardin des Tuileries et se jette sur un banc où dans un moment d'angoisse fébrile, il frappe la terre du bout de sa canne. Un bruit métallique se fait entendre, il voit luire quelque chose; il se baisse et ramasse une pièce de douze sous. Il gratte un peu et en trouve une seconde.

« — Allons, dit-il, le ciel vient à mon aide. J'ai quitté l'hôtel sans songer à prendre le moindre argent et je ne puis en aller chercher, mais je ne mourrai pas encore de faim aujourd'hui! »

« Il allait s'éloigner avec ses 24 sous quand une idée superstitieuse le retient; c'est la Providence qui lui a fait faire cette trouvaille, il faut aider la Providence. Il se rassied, fouille encore avec sa canne, et trouve deux louis de 24 francs. Il s'éloigne alors, va déjeuner au Palais-Royal avec ses 24 sous, et tout aussitôt il court jeter ses 48 francs sur le tapis vert d'une maison de jeu. Il gagne 60 000 livres à la roulette.

« Quelle fortune pour un garçon de vingt ans, qui n'a encore rien possédé au monde et qui n'a vécu sur un certain pied qu'à la condition d'une soumission absolue, voisine de la domesticité! Avec 60 000 francs, on pouvait à cette époque-là vivre modeste et libre, en rompant avec le funeste milieu où notre colonel avait été élevé. Mais où eût-il pris la notion d'un meilleur sort? L'idéal de la vie de campagne avec une jolie fermière et de bons paysans était déjà loin. On avait été dragon, on connaissait le plaisir et le bruit. Dès le lendemain on s'installe en plein Paris, dans un bel appartement, rue de Bourbon (aujourd'hui rue de Lille), on se meuble somptueusement, on achète voiture et chevaux, et on s'en va passer fièrement devant les fenêtres de l'hôtel de Bouillon pour narguer le tyran, qui peut d'un geste et d'un mot vous envoyer mourir à la Bastille [1]. »

Le duc, qui au fond n'était pas méchant, fit preuve de mansuétude. Il aurait pu sévir et durement, il préféra attendre, bien certain qu'un jour l'autre ou son fils aux abois lui revien-

1. George Sand. *Dernières pages.*

drait. C'est ce qui eut lieu. Les 60 000 livres, si facilement gagnées, furent non moins rapidement dévorées, et un beau jour le pauvre colonel, sans régiment, sans argent, sans ressources, vint frapper à la porte de sa mère pour lui demander aide et assistance.

Marie de Verrières accueillit sans reproches l'enfant prodigue, mais elle refusa de s'insurger contre l'autorité du prince de Turenne. Elle savait qu'une lettre de cachet menaçait la tête de son fils, et elle le supplia, au nom de la tendresse qu'il avait pour elle, de s'incliner devant la volonté du prince quelque rigoureuse qu'elle fût. Certes elle devait plus que personne souffrir d'un arrêt qui la séparait de son fils, qui devait pendant des années l'éloigner d'elle, mais, pénétrée des idées de son époque, convaincue que le père possédait sur ses enfants une autorité absolue, elle estimait qu'il était du devoir du chevalier d'obéir sans se plaindre.

Le chevalier adorait sa mère; il avait toujours trouvé près d'elle une tendresse exquise, une affection sans bornes : « J'ai connu bien des femmes charmantes, disait-il plus tard, je n'en ai jamais rencontré aucune qui, pour la

grâce, l'esprit et la bonté, approchât de ma mère. »

Il ne sut pas résister à ses larmes, à ses supplications, et il se décida à obéir aux injonctions paternelles. Quittant cet uniforme qu'il aimait tant, il endossa la soutane qu'il détestait et partit courageusement pour le séminaire d'Évreux, où il devait faire ses études et se préparer à la carrière ecclésiastique.

Les premiers temps furent pénibles et douloureux. Le jeune homme ne pouvait se plier à cette règle qui lui pesait, à ces études pour lesquelles il ne se sentait aucun goût; sa mère s'efforçait de le soutenir et elle lui écrivait souvent pour lui donner le courage qui lui manquait. Quelques-unes de ces lettres nous ont été conservées; elles sont bien curieuses. Par leur facilité, par leur esprit, elles montrent ce qu'était Marie de Verrières, et elles expliquent comment cette femme sut grouper autour d'elle tant d'hommes intelligents et distingués, comment elle sut les captiver et les retenir.

« Paris, 1771.

« Je vous suis pas à pas, mon cher enfant. Je

sais à peu près l'heure de vos exercices et je me joins à vous autant que je le puis. Tout ce qui m'entoure m'ennuie et me fatigue. Ne riez pas si je vous dis que je travaille avec vous. Ah çà ! monsieur Charles, voilà qui n'est pas bien du tout, vous riez au nez de votre mère ! Je m'explique.

« Quand je crois que vous êtes enfoncé dans vos auteurs, dans vos Pères de l'Église, moi, bien humblement, je prends la *Vie des Saints*. Saint Augustin me rassure et me raffermit ; je veux, à son exemple, et quel exemple ! tout quitter, tout fuir, tout briser.... Et vous voyez bien maintenant que je travaille avec vous.

« C'est surtout à l'heure de vos exercices de piété que vous me trouverez toujours à vos côtés, si ce n'est pas toujours en réalité, détournée que je suis encore, c'est au moins par mon désir constant et ma bonne volonté. Je prie avec vous, je prie pour vous, je vous tiens les mains, mon Moïse bien-aimé, quand vous les élevez vers le Seigneur ! Levez-les souvent pour votre pauvre mère, et ne les laissez pas tomber jusqu'à ce qu'elle ait obtenu miséricorde.

« Votre bonne marraine vous aime chaque

our davantage. Pauvre sœur! elle se désole quand elle me voit souffrante et je le suis beaucoup. Adieu, mon ami, je vous embrasse. »

Mlle de Verrières lisant la *Vie des Saints*! Mlle de Verrières plongée dans saint Augustin et à son exemple voulant *tout quitter*, *tout briser*, *tout fuir!* quel changement!

C'était donc l'usage déjà à cette époque pour les belles pécheresses de se jeter dans la dévotion, et, après une vie des plus orageuses, de chercher au pied des autels le calme, la paix, le pardon du passé.

Le pauvre chevalier de Beaumont se berçait de l'espoir qu'il pourrait au moins pendant les vacances du séminaire venir chercher près de sa mère des consolations et des encouragements. Mais quand il lui fit part de ses projets, la pauvre emme dut lui enlever ses dernières illusions; son père impitoyable, et poussé par cet intendant dont Charles avait dévoilé toutes les friponneries, lui interdisait absolument de quitter le séminaire. Elle s'efforçait par de douces paroles de l'exhorter à la résignation et à la patience.

« Paris, 1771.

« Je souffre d'ajouter à toutes vos peines, mon pauvre et si cher ami, mais il faut pourtant que je vous le dise. Il faut que vous ayez de grands ennemis auprès du prince de Turenne. Il ne veut pas, et celà absolument, que vous veniez à Paris durant les vacances qui arrivent! Il m'a défendu de vous recevoir si vous y veniez. Mon ami, voyez-vous mes larmes? Le prince est bon pourtant, il vous aime, mais il est si malade et si mal entouré!... Plaignons les méchants, pardonnons-leur toujours, et notre lot, malgré tous les chagrins qu'ils nous causent, vaut bien le leur, allez! Adieu. Vos lettres et vos bons sentiments soutiennent seuls mon courage pour pouvoir supporter vos peines, qui sont tant miennes.

« Votre bonne marraine m'a fait rire à travers mes larmes. *Les méchants*, dit-elle, *je voudrais les étrangler!* Elle si bonne et si douce, la voyez-vous étrangler quelqu'un!

« Cela vous dit encore comme elle vous aime.

« Votre meilleure amie. »

Le duc de Bouillon, en même temps qu'il se montrait inflexible pour son fils, menait une vie désordonnée et scandalisait Paris, la Cour elle-même, par ses folies. Il s'était amouraché d'une demoiselle Laguerre[1], chanteuse à l'Opéra; elle n'était ni jolie, ni bien faite, mais peu lui importait, et il s'affichait avec elle au point de choquer une Cour si peu susceptible sur cet article. Il n'était bruit que de ses dépenses insensées pour la comédienne; on le plaisantait, on le chansonnait à l'envi :

Sur l'air : *Si le roi m'avait donné....*

Bouillon est pieux et vaillant,
  Il aime la guerre.
A tout autre amusement
  Son cœur la préfère.
Ma foi, vive un chambellan
Qui toujours s'en va disant :
Moi j'aime la guerre, ô gué,
Moi j'aime la guerre !

1. C'est elle qui un soir se présenta à l'Opéra dans un état d'ébriété complet. On jouait *Iphigénie en Tauride* de Duché et Danchet. Elle chantait le rôle d'Iphigénie. Elle eut la force de chanter le commencement du premier acte, mais la chaleur de la rampe acheva ce que le champagne avait si bien commencé. Il fallut baisser le rideau au milieu des huées du public. Cette incartade valut à l'artiste treize jours de Fort-l'Évêque. Depuis ce moment Sophie Arnould n'appelait plus l'Opéra d'*Iphigénie* qu'« Iphigénie en Champagne ».

Au sortir de l'Opéra
  Voler à la guerre,
De Bouillon qui le croira,
  C'est le caractère.
Elle a pour lui des appas
Que pour d'autres elle n'a pas;
Enfin c'est la guerre, ô gué, etc.

A Durfort il faut *du Thé*[1],
  C'est sa fantaisie;
Soubise, moins dégoûté,
  Aime *la Prairie*[2];
Mais Bouillon, qui pour son roi
Mettrait tout en désarroi,
Aime mieux la guerre, etc.

On prétend qu'il dépensait pour elle plus de 800 000 livres par an. Le scandale devint si grand que le roi s'en émut; il le força à se démettre de sa charge de chambellan en faveur du prince de Guémenée, et il l'exila à Navarre. Le duc, pour excuser ses folies, prétendait qu'il ne pouvait fonder aucun espoir sur sa postérité et qu'il voulait à tout prix déshériter le comte de la Tour-d'Auvergne, auquel ses biens devaient revenir un jour et qu'il détestait[3].

1. 2. Filles d'Opéra.
3. Ceci se passe en 1775.

CHAPITRE XV

AURORE CHEZ LES VERRIÈRES. — LA HARPE. — COMÉDIE DE SOCIÉTÉ.

L'arrivée d'Aurore dans la maison ne changea rien aux habitudes des deux sœurs. On continua à recevoir bonne et nombreuse société, à donner des fêtes, à jouer la comédie. La grâce et la jeunesse d'Aurore furent un attrait de plus, et ceux que n'auraient pu retenir les charmes surannés des Verrières restèrent captivés par les sourires et les beaux yeux de la jeune veuve. C'est un des rares exemples qu'il soit permis de citer chez ces sortes de femmes. Alors que la plupart de leurs pareilles finissaient leur existence dans l'abandon et la misère, les Verrières conservaient leur opulence et continuaient à vivre entourées d'hommages ; on venait chez elles avec

CHAPITRE XV

AURORE CHEZ LES VERRIÈRES. — LA HARPE. — COMÉDIE DE SOCIÉTÉ.

L'arrivée d'Aurore dans la maison ne changea rien aux habitudes des deux sœurs. On continua à recevoir bonne et nombreuse société, à donner des fêtes, à jouer la comédie. La grâce et la jeunesse d'Aurore furent un attrait de plus, et ceux que n'auraient pu retenir les charmes surannés des Verrières restèrent captivés par les sourires et les beaux yeux de la jeune veuve. C'est un des rares exemples qu'il soit permis de citer chez ces sortes de femmes. Alors que la plupart de leurs pareilles finissaient leur existence dans l'abandon et la misère, les Verrières conservaient leur opulence et continuaient à vivre entourées d'hommages ; on venait chez elles avec

autant d'empressement que dans le passé et elles avaient toujours une cour d'adorateurs.

S'il y a encore chez elles la même affluence d'hommes de lettres, d'artistes, de gens du monde, le personnel s'est renouvelé depuis quelques années et les figures ont quelque peu changé. Deux amis cependant sont restés immuables, et leur fidélité a résisté à toutes les vicissitudes : d'Épinay et Dupin de Francueil ont donné ce bel exemple de constance illégitime. Nous les retrouvons à la place même où nous les avons laissés, toujours aimables, toujours contents, se considérant comme de la maison, en étant devenus pour ainsi dire immeubles par destination.

Colardeau, nous le savons, a dû se retirer devant une cruauté qu'il n'a pu fléchir; mais comme un poète est de rigueur dans la maison, on n'a pas tardé à le remplacer par La Harpe.

Ce dernier avait fait un sot mariage et épousé la fille d'un limonadier qui cultivait les muses. « Il a épousé la fille d'un limonadier où il avait un logement, écrit Grimm. C'est une jeune personne très jolie, très honnête, très modeste et qui était grosse de plusieurs mois du poète » ; et

comme La Harpe venait d'essuyer un échec au théâtre, le critique ajoute : « Une mauvaise tragédie et un mariage, c'est faire deux sottises coup sur coup. » Le poète se consola « en courant les filles ».

Amené chez les Verrières, par quelque ami commun, il s'éprit de Marie, lui déclara sa flamme et fut bientôt dans ses fers. Très intéressé, très désireux d'arriver rapidement à la gloire et à la réputation, il n'avait pas jugé la courtisane indigne de l'aider à atteindre le but qu'il poursuivait.

La Harpe n'était pas aimé ; sa vanité et son arrogance lui avaient attiré une foule d'ennemis. Après avoir obtenu des succès au théâtre, il avait éprouvé des échecs retentissants[1].

Il lui arriva même des mésaventures assez cruelles, mais elles ne l'empêchèrent pas de garder de ses talents l'opinion la plus avantageuse.

Un jour, se promenant avec un ami après la représentation des *Barmécides*, qui n'avait eu aucun succès, il entendit un marchand de cannes

1. « Dieu préserve M. de La Harpe de faire des tragédies écrit Grimm après *Gustave Wasa*, et nous de les voir ! »

crier: «Des Barmécides, qui veut des Barmécides?» La Harpe s'approche en se rengorgeant et demande au marchand d'où vient ce nom : « Voilà pourquoi, monsieur,» répond l'homme, et approchant de sa bouche la pomme de la canne, il en tire un coup de sifflet strident.

Le Brun entendait un jour comparer La Harpe à un serpent. Il riposta aussitôt :

> Non, La Harpe au serpent n'a jamais ressemblé,
> Le serpent siffle... et La Harpe est sifflé.

La Harpe passait sa vie dans la société, où il s'efforçait de plaire et de se créer des appuis pour arriver. Il aimait à se produire et à faire valoir ses talents dans le monde. Il avait inauguré des soirées de lecture où il lisait ses productions ; il parvint à les mettre à la mode et elles faisaient fureur. Sa vanité en était prodigieusement gonflée. Comme Colardeau, il composait des vers pour la dame de ses pensées, mais qu'ils sont froids et compassés, auprès de ces strophes brûlantes que nous connaissons !

> Je vous retrouve enfin, je vous vois réunie,
> Douce société que mon cœur a choisie.

O mes guides! ô mes amis!
Dans le tourbillon de Paris
Où l'on porte au milieu de la foule étrangère,
Et l'ennui d'être solitaire.
Et le besoin de s'attacher,
Qu'il est doux de se rapprocher
De ceux qu'on aime et qu'on préfère!
L'été nous avait tous dispersés dans les champs,
La nature alors est si belle!
Pour des plaisirs nouveaux elle éveille nos sens.
Son règne est commencé, l'on est heureux par elle.
Pour elle on veut tout quitter;
Et tranquille on se livre au plaisir d'exister.
Croyez-moi cependant, quelque ivresse qu'inspire
Le charme des beaux jours, le spectacle des champs,
Quand je trouvais l'air pur, les ombrages charmants,
Il manquait à mon cœur de pouvoir vous le dire.
Que je suis heureux avec vous!
N'en vaut-on pas bien mieux lorsque l'on est ensemble
N'a-t-on pas, quand on se rassemble,
Plus d'esprit, de gaieté, des sentiments plus doux?
Le travail a son prix, j'en estime l'usage,
Je veux bien de mes jours lui laisser la moitié.
S'il les occupe tous, il devient esclavage,
Il ôte trop à l'amitié.
Je sais qu'il nourrit l'âme et qu'il la fortifie,
Mais si l'on n'entremêle aux travaux de l'esprit
Ces nœuds intéressants qui font chérir la vie,
L'âme se sèche et s'endurcit.
Le cœur ne peut pas se suffire,
faut qu'un autre cœur vienne le ranimer.
On se lasse souvent de penser et d'écrire;
Se lasse-t-on jamais de sentir et d'aimer?

Le duc de Choiseul désirait une traduction des *Douze Césars* de Suétone. La Harpe, pour faire sa cour, s'empressa de déférer au vœu du ministre. Mais, avec sa modestie habituelle, il prit soin de faire annoncer tous les mois par le *Mercure* la traduction qu'il préparait et sur laquelle il fondait les plus grandes espérances. Il comptait bien qu'elle lui ouvrirait les portes de l'Académie, mais il en fut pour sa peine. Sa traduction fut trouvée détestable et devint la risée de tous les gens de lettres[1].

Piron débuta :

Monsieur La Harpe habille en jaune
Les plats Césars qu'il publie aujourd'hui.
Savez-vous bien pourquoi? C'est que son Suétone,
Est bilieux et méchant comme lui.

1. « L'extrême négligence s'est trouvée réunie dans M. de La Harpe à l'extrême ignorance du latin en général, dit Grimm. On devait s'attendre du moins à lire un Suétone rempli de fautes, mais écrit en français, puisque son traducteur a du style, et l'on est surpris de ne trouver, dans un ouvrage si pompeusement annoncé, qu'une version d'écolier, où une phrase est cousue à l'autre, la plupart du temps sans soin pour l'harmonie, pour la pureté et la correction du style..... Les notes et les réflexions dont il a cru devoir enrichir son texte ne sont pas ce qu'il y a de moins impertinent dans cet ouvrage; la confiance et la légèreté d'un fat et d'un ignorant, qui veut se donner un air capable, s'y remarquent partout. »

Quelques jours après, nouvelle satire :

Dans l'absence de mon valet
Un colporteur borgne et bancroche
Entra jusqu'à mon cabinet,
Avec force ennui dans sa poche.
« Les *douze Césars* pour six francs,
Me dit-il, exquis, je vous jure ;
L'auteur, qui connait ses talents
L'a dit, même dans son *Mercure*.
C'est Suétone tout craché,
Et traduit... traduit ! Dieu sait comme.
Ce sont tous les monstres de Rome,
Qu'on se procure à bon marché.
De ce recueil pesez chaque homme :
Des empereurs se vendent bien !
Caligula seul vaut la somme,
Et vous aurez Néron pour rien.
— Que cent fois Belzébuth t'emporte,
Lui dis-je, bouillant de fureur ;
Fuis avec ton auguste escorte. »
Et puis de mettre avec humeur,
Ainsi que leur introducteur,
Les *douze Césars* à la porte.

Bien entendu les demoiselles Verrières furent des premières à recevoir l'hommage des *Douze Césars*. Aurore ne fut pas moins favorisée. En lui remettant son ouvrage, le poète y avait joint ce galant madrigal :

Des Césars à vos pieds je mets toute la cour,
Recevez ce cadeau que l'amitié présente,

Mais n'en dites rien à l'Amour...
Je crains trop qu'il ne me démente.

La présence de La Harpe dans la demeure des Verrières à titre d'amant heureux ne devait pas nuire, bien au contraire, aux représentations théâtrales. A son tour il devint le directeur ordinaire du petit théâtre de la Chaussée d'Antin et il poussa la condescendance jusqu'à monter lui-même sur les planches pour donner la réplique à la maîtresse de la maison.

Lui si hautain, si sévère, si dur pour les auteurs et les comédiens, jouer la comédie avec des courtisanes ! et non pas accidentellement, non pas par le fait du hasard, mais régulièrement et pendant plusieurs années !

Pidansat de Mairobert, qui avait succédé à Bachaumont, écrit à la date du 4 octobre 1772 :

« Les demoiselles Verrières sont deux courtisanes du vieux sérail, puisque l'une d'elles a appartenu au maréchal de Saxe et en a une fille; mais leur opulence, la société distinguée qui va chez elles, leurs talents et l'habitude où elles sont de donner des spectacles, y attirent beaucoup de monde. C'est toujours quelque auteur en titre qui a la direction de leurs plaisirs.

M. Colardeau, longtemps attaché à leur char, se trouve remplacé par M. de La Harpe. On y joue de temps en temps des pièces nouvelles qui n'ont paru sur aucun théâtre. Dimanche dernier, on y a donné *Julie,* comédie de M. Saurin, imprimée et non représentée. Elle a fait peu de sensation; mais *l'Espièglerie,* petite pièce en un acte, y a eu le plus grand succès : elle a paru d'une gaieté charmante et le sieur de la Harpe y a supérieurement bien joué. L'ouvrage est du sieur Billard du Monceau, le parrain de Mme la comtesse Du Barry.»

Aurore ne restait pas simple spectatrice de ces représentations théâtrales : presque toujours elle y jouait un rôle et elle se distinguait par des dispositions étonnantes pour l'art dramatique. Non seulement elle figurait toujours avec succès dans les pièces que l'on représentait sur le théâtre de sa mère, mais elle jouait encore dans des opéra-comiques qui souvent alternaient avec les comédies. On la vit successivement tenir les rôles de *Colette* dans le *Devin du village,* d'*Azémia* dans les *Sauvages,* etc.; elle fit tous les principaux rôles dans les opéras de Grétry et les pièces de Sedaine. Elle avait une voix magnifique qu'elle maniait à ravir :

« Je l'ai entendue cent fois, dans sa vieillesse, dit Mme Sand, chanter des airs de vieux maîtres italiens, dont elle avait fait depuis sa nourriture la plus substantielle : Léo, Porpora, Hasse, Pergolèse, etc. Elle avait les mains paralysées et s'accompagnait avec deux ou trois doigts seulement sur un vieux clavecin criard. Sa voix était chevrotante, mais toujours juste et étendue, la méthode et l'accent ne se perdent pas. Elle lisait toutes les partitions à livre ouvert, et jamais depuis je n'ai entendu mieux chanter, ni mieux accompagner. Elle avait cette manière large, cette simplicité carrée, ce goût pur et cette distinction de prononciation, qu'on n'a plus, qu'on ne connaît plus aujourd'hui. Dans mon enfance, elle me faisait dire avec elle un petit duetto italien de je ne sais plus quel maître :

Non mi dir, bel idol mio,
Non mi dir ch'io son ingrato.

« Elle prenait la partie du ténor, et quelquefois encore, quoiqu'elle eût quelque chose comme soixante-cinq ans, sa voix s'élevait à une telle puissance d'expression et de charme qu'il m'arriva de rester court et de fondre en larmes en l'écoutant. »

Quel fut le rôle d'Aurore au milieu de cette société si mêlée et si étrange? Elle était d'une admirable beauté qui lui valut bien des hommages, mais son bon sens et sa raison surent la préserver de tous les dangers.

« Aurore traversa ce monde de séduction et cette foule d'hommages sans songer à autre chose qu'à cultiver les arts et à former son esprit. Elle n'eut jamais d'autre passion que l'amour maternel, et ne sut jamais ce que c'était qu'une aventure. C'était pourtant une nature tendre, généreuse et d'une exquise sensibilité. La dévotion ne fut pas son frein. Elle n'en eut pas d'autre que celle du XVIII[e] siècle, le déisme de Jean-Jacques Rousseau et de Voltaire. Mais c'était une âme ferme, clairvoyante, éprise particulièrement d'un certain idéal de fierté et de respect de soi-même. Elle ignora la coquetterie, elle était trop bien douée pour en avoir besoin, et ce système de provocation blessait ses idées et ses habitudes de dignité. Elle traversa une époque fort libre et un monde très corrompu sans y laisser une plume de son aile; et, condamnée par un destin étrange à ne pas connaître l'amour dans le mariage, elle résolut le grand problème

de vivre calme et d'échapper à toute malveillance, à toute calomnie. »

Une bien jolie lettre d'elle montre avec quel esprit elle jugeait toutes choses, ce qu'il y avait de bon sens et de raison solide dans cette jeune tête de vingt-deux ans, mais elle montre aussi combien peu elle était accessible à l'imagination et au côté sentimental de l'existence :

« Au Calvaire, 2 septembre 1770.

« M. Dupin (ou papa, car c'est ainsi que nous le nommons au Calvaire) m'a fait lire la lettre que vous lui avez écrite, monsieur. J'ai ri comme une folle de M. Guillaume, et j'avais mes raisons, car il ne me traite pas mieux que vous. Il me donne au moins quatre fois la semaine une leçon de manufacture, de moutons, de commerce, de draps, de prairies, de culture, etc. etc., et je vous assure que depuis le temps qu'il prend à tâche de m'instruire, je serais actuellement Mme Guillaume aussi parfaitement qu'il est M. Guillaume, si j'y avais eu la plus légère disposition. Il prétend pourtant qu'il y a plus de deux fois qu'il ne vous a parlé Berry, et que s'il fait amais du drap vous en aurez difficilement à sa

boutique. Je lui soutiens que cela ne peut être; quand ce ne serait que pour avoir le plaisir de vous montrer la qualité des laines d'Espagne et la belle couleur de la garance, il n'y pourrait tenir. Ma raillerie et ma légèreté le désolent, sa colère m'amuse, voilà comment se passent ses visites.

« Vous voulez aussi m'instruire, monsieur, dans la philosophie, comme si je n'étais pas platonicienne depuis que je suis au monde. C'est par choix que je conserve mon amour pour cette secte et je suis bien aise que vous en soyez un disciple. Si ma figure et mon âge vous inspirent quelque répugnance à me croire, il faut la vaincre comme moi mon amour-propre à vous en faire l'aveu. Je suis infiniment sensible au sentiment d'amitié et je m'y livre tout entière, parce qu'à quelque distance que j'en place les bornes, mon œil peut toujours les apercevoir, mais je redoute ce qui m'aveuglerait et me ferait craindre sans cesse d'en trop faire ou de n'en pas faire assez.

« J'ai toujours vécu avec des gens fort au-dessus de mon âge et je me suis insensiblement mise à leur niveau. Je n'ai pas été jeune longtemps,

c'est peut-être une perte, mais j'en suis plus raisonnable. N'allez pas croire que je veuille me faire un compliment, il s'adresserait plutôt aux personnes qui ont fait ma société; il est certain qu'après toutes les épreuves où le sort m'a fait passer, sans un peu de philosophie, la seule ressource qui me serait restée aurait été le désespoir; c'est la plus mauvaise assurément.

« Mais je n'y pense pas de bavarder si longtemps; le plaisir de rencontrer quelqu'un de la même opinion que soi fait dans toutes les sectes l'effet qu'il produit sur moi en ce moment : la confiance. Vous avez plus d'un titre pour l'obtenir, monsieur, car vous joignez à celui-là les obligations que je vous ai, et moi, l'attachement le plus sincère et le plus vrai.

« AURORE DE HORN, née de Saxe.

« *P.S.* — Vous verrez par la date de ma lettre, monsieur, qu'il y a plusieurs jours qu'elle est écrite. Le séjour que j'ai fait à Clichy chez Mme Bastard m'a fait la laisser dans mon secrétaire et croire que je l'avais envoyée. C'est bien mal à une platonicienne d'être aussi étourdie[1]. »

1. *Collection d'Autog.* 14 mai 1888. Et. Charavay.

Elle avait une intelligence supérieure, une instruction solide à la hauteur des esprits les plus éclairés de son temps. La société dans laquelle elle vécut, développa encore cette intelligence. L'entourage de sa mère contribua puissamment à lui donner cette vigueur d'esprit bien rare chez une femme de son âge. De tous les gens distingués, de tous les hommes célèbres qui fréquentaient le salon de sa mère, celui qui prit sur elle le plus d'ascendant fut Buffon; elle trouvait dans sa conversation un charme incomparable et le souvenir des longues heures de causerie intime avec cet homme illustre resta toujours un des meilleurs souvenirs de sa jeunesse.

CHAPITRE XVI

COLARDEAU A L'ACADÉMIE. — SA MORT.
LA HARPE A L'ACADÉMIE.

Marie de Verrières, qui peu à peu était tombée dans la dévotion, dut être très vivement affectée lorsqu'en 1774 parut une satire manuscrite des plus blessantes pour son amour-propre; elle lui rappelait durement ses erreurs passées. C'est à propos de Colardeau que cette brochure vit le jour.

Depuis qu'il s'était retiré à Pithiviers la santé du poète avait toujours été s'affaiblissant. Il écrivait à Dorat en 1773 :

« 15 mai.

« Je viens de cracher le sang, mon cher ami, pour avoir négligé de me faire soigner à la suite

d'un rhume obstiné qui a mis le feu dans ma faible poitrine.... Il y a cinq ans que ma mauvaise santé me fait craindre les orages du théâtre; ces secousses trop violentes pourraient m'être aussi funestes au physique qu'au moral. C'est sans mérite que je vous cède mon droit à la comédie[1].... »

La santé si déplorable de Colardeau devait vraisemblablement être attribuée aux excès qu'il avait commis, mais la malignité publique prétendit qu'il la devait à un douloureux souvenir de son ancienne maîtresse. Aussi lorsque parut la virulente satire dont nous venons de parler, s'empressa-t-on de la regarder comme une vengeance du poète et de lui en attribuer la paternité.

Il s'en défendit de son mieux, et écrivit même au *Mercure* :

« A Étiolles, ce 25 juillet 1774.

« Je viens d'apprendre, monsieur, que depuis un mois un libelle manuscrit se répand sous mon

1. *Collection d'autographes* Fossé-Arcosse.

nom dans les sociétés. Je vous prie d'insérer dans le *Mercure* prochain le désaveu que je fais de cette satire aussi indigne de moi qu'injuste envers la personne qu'elle attaque. Je lui aurais rendu plus tôt cette justice que je lui dois, si mon absence de Paris ne m'avait laissé ignorer ce qui se passait à cet égard.

« J'ai l'honneur d'être.... »

Cette lettre ne fit que confirmer les bruits qui couraient et servit de réclame au pamphlet qu'elle désavouait ; ce qui prouve qu'alors comme aujourd'hui le meilleur moyen de répondre à la calomnie était de la laisser tomber.

« Cette démarche, écrit Bachaumont, a réveillé la curiosité des amateurs, dont le grand nombre ignorait absolument ce dont il s'agissait. On a découvert que c'était une satire en vers contre une demoiselle de Verrières, fameuse et antique courtisane, avec laquelle ce poète a vécu, mais on a été confirmé dans la certitude que l'ouvrage était de lui : on y reconnaît absolument sa touche. On croit qu'impatient de voir percer un pareil ouvrage dans le public et voulant le faire rechercher, il a pris cette tournure usitée

depuis longtemps par M. de Voltaire et que ce philosophe met encore tous les jours en pratique. La charlatanerie est devenue fort à la mode dans notre monde littéraire. »

Il se peut que Colardeau ait en effet employé ce moyen pour se venger d'un affront ; cependant on se demande, pourquoi, ayant à se plaindre de Marie de Verrières, il aurait attendu huit ans pour le faire.

En 1776, lorsque le duc de Saint-Aignan en mourant laissa une place vacante à l'Académie, on résolut de la donner à un homme de lettres pour relever un peu le prestige de la Compagnie fort diminué par les choix regrettables qui avaient été faits dans les dernières années. L'Académie en effet ne prenait plus ses élus que dans la noblesse, et encore, dans ce cercle restreint, faisait-elle les choix les plus médiocres. C'était à ce point que les grands seigneurs eux-mêmes dédaignaient les fauteuils académiques, tant ils étaient tombés en discrédit. On disait à cette époque à M. de Ximénès : « Allons Ximénès, nous n'avons point de temps à perdre, apprenons l'orthographe, nous aurons une place à l'Académie. »

On montrait alors à Paris pour de l'argent un

jeune éléphant de cinq ans qui excitait une vive curiosité[1]. Aussitôt ce quatrain de courir :

> Cet éléphant sorti d'Asie,
> Vient-il amuser nos badauds?
> Non, il vient avec ses rivaux
> Concourir à l'Académie.

« Ma foi, dit Grimm railleur, la plupart de ceux qui se présentent en ce moment-ci pour l'Académie seraient fort heureux d'avoir autant d'intelligence que cet animal en a dans sa trompe[2]. »

Pour mettre un terme aux quolibets dont elle était l'objet, l'Académie résolut d'élire un homme de lettres.

Colardeau vivait alors chez une marquise de la Vieuville à laquelle il s'était attaché depuis plusieurs années. Elle donnait dans le bel esprit et la philosophie et s'efforçait de former un centre littéraire. Elle était veuve et le bruit courait qu'elle allait épouser le poète.

Le rêve de Mme de la Vieuville fut bientôt

1. C'est à propos de lui que Duclos disait dans une société : « Messieurs, parlons de l'éléphant, c'est la seule bête un peu considérable dont on puisse parler en ce temps-ci sans danger. »
2. *Corresp. litt.*, janvier 1771.

de voir son ami au nombre des quarante; elle profita fort habilement du moment psychologique et elle mit en avant son protégé. C'était assurément le meilleur versificateur de l'époque, et sa place était indiquée dans l'illustre compagnie. Il avait en outre une qualité qui le faisait plus apprécier encore, il se trouvait dans un état de santé des plus précaires et on avait tout lieu d'espérer qu'il n'occuperait pas longtemps le fauteuil qu'on lui donnerait. Sa candidature fut donc accueillie avec bienveillance, mais La Harpe qui l'avait déjà remplacé dans le cœur de Mlle de Verrières, voulut le devancer à l'Académie, et il employa toutes les cabales et toutes les intrigues pour y parvenir avant lui.

C'est à peine si l'infortuné Colardeau eut la force de faire les visites obligatoires; il y parvint cependant et fut élu en dépit des efforts de son concurrent; mais le poète était né sous une mauvaise étoile, car il n'eut pas la satisfaction de jouir de son triomphe et de pénétrer dans ce cénacle dont il avait si longtemps ambitionné l'entrée.

Le jour de sa réception publique était déjà fixé, lorsque son état empira par suite des

fatigues que lui occasionnèrent les visites qu'il avait dû rendre à ses futurs confrères. « Les visites m'ont tué », dit-il dans la dernière lettre qu'il écrivit à son oncle.

Le dimanche de Pâques, 16 avril 1776, Colardeau rendait le dernier soupir rue Cassette, dans l'hôtel de la marquise de la Vieuville. Il n'avait pas encore quarante-quatre ans.

Les derniers moments du poète furent attristés par une scène qui donne un trait de mœurs des plus piquants et qu'il serait fâcheux de passer sous silence. Barthe, l'auteur dramatique, venait d'écrire *l'Homme personnel.* Colardeau avait été de ses amis, mais il ne le voyait plus qu'assez rarement. Ayant appris qu'il était à toute extrémité, Barthe vole chez lui, et le trouvant encore en état d'écouter ce qu'on lui disait : « Je suis désespéré de vous voir si malade, lui dit-il, et j'aurais pourtant une grâce à vous demander, c'est d'entendre la lecture de mon *Homme personnel.* » — « Songez donc, mon ami, lui répondit Colardeau, que je n'ai plus que quelques heures à vivre. » — « Hélas ! oui, mais c'est justement pourquoi je serais bien aise encore de savoir ce que vous pensez de ma pièce. » Il

insista au point que le mourant fut forcé de consentir. Après l'avoir écouté jusqu'au bout sans rien dire : « Il manque à votre caractère un trait bien précieux, lui dit Colardeau. » — « Vous me l'allez dire? » — « Oui, répliqua en souriant le moribond; c'est de forcer un ami qui se meurt à entendre encore la lecture d'une comédie en cinq actes[1].... »

Le sort ménageait au poète un étrange successeur. A peine avait-il succombé que l'ambitieux La Harpe commençait une campagne des plus actives pour lui succéder. Toute la secte encyclopédique fut mise en mouvement, et à force d'intrigues il fut enfin nommé le 13 mai 1776.

Il eut ainsi à faire l'éloge du malheureux Colardeau.

On publia aussitôt cette épigramme :

Ce n'est point si mal à propos,
Que La Harpe à l'Académie,
Malgré toute son infamie,
Siége, vainqueur de ses rivaux.
Grâces à la vertu magique
De son fauteuil soporifique,
Il va nous laisser en repos.

1. Grimm. *Corr. litt.*,

CHAPITRE XVII

MORT DE MARIE DE VERRIÈRES.

Mlle de Verrières n'avait vu le triomphe ni de Colardeau ni de la Harpe. Elle était morte en 1775.

De même que sa vie avait été facile, sa mort fut non moins douce. Elle n'était nullement souffrante, lorsqu'un soir, sur le point de se mettre au lit, elle se plaignit d'avoir un peu froid; sa femme de chambre voulut faire chauffer ses pantoufles, et pendant qu'elle s'acquittait de ce soin, elle entendit sa maîtresse pousser un gros soupir; elle se retourna précipitamment et vit Mlle de Verrières la tête appuyée sur le dossier du fauteuil où elle reposait et semblant dormir. Elle venait de rendre l'esprit.

A la nouvelle de cette mort inattendue, l'abbé de Beaumont, qui adorait sa mère, tomba dans le plus violent désespoir. Le duc de Bouillon lui-même, malgré sa rudesse, parut prendre une part assez vive à cet événement, et il écrivit à son fils quelques lignes consolantes qui détonnent sous sa plume.

« Ce 25.

« Je ne sais encore que par vous, mon bien cher enfant, la cruelle nouvelle que vous m'avez mandée hier. Votre douleur est bien juste et je la partage bien vivement et bien sincèrement. Soyez assuré que si vous vous conduisez bien, vous trouverez toujours dans mon cœur les sentiments les plus vrais et les plus tendres. Méritez-les par votre conduite et par là mettez-moi à même de pouvoir décemment m'occuper de votre fortune.

« Adieu, mon bien cher fils, je vous embrasse et vous aime bien tendrement.

« Votre père, le duc de Bouillon. »

CHAPITRE XVIII

AURORE DE SAXE. — SON MARIAGE AVEC DUPIN DE FRANCUEIL. — MADEMOISELLE DE SALNAT. — MORT DE M. D'ÉPINAY. — GENEVIÈVE AU COUVENT. — L'ABBÉ DE BEAUMONT.

M. d'Épinay, qui depuis plus de vingt-cinq ans vivait avec Mlle de Verrières, éprouva un violent chagrin de sa mort. Mais la force de l'habitude était telle qu'il ne put rien changer à son genre d'existence. Et puis il y avait si longtemps qu'il avait quitté sa femme que ce n'était vraiment plus la peine de réintégrer le domicile conjugal. Il continua donc à vivre avec Geneviève; Aurore et Mlle de Salnat complétèrent d'abord cet étrange intérieur.

Cependant sa mère morte, Aurore de Saxe jugea bientôt que la vie chez sa tante n'était plus possible, et pour la troisième fois elle rentra au couvent. Elle y menait une existence fort

douce, jouissait d'une très grande indépendance, recevait ses amis, entre autres Dupin de Francueil, qu'elle connaissait depuis si longtemps, « papa », comme on l'appelait au Calvaire; il prit peu à peu l'habitude d'aller la voir chaque jour, et souvent il restait à déjeuner avec elle.

Ces visites si fréquentes finirent par amener un résultat inattendu. Francueil, malgré son âge, s'éprit de la jeune veuve; elle-même ne fut pas insensible à l'assiduité, au charme de cet aimable vieillard, et ils prirent la résolution de s'épouser.

Cette union n'eut pas lieu sans difficulté; la famille d'Aurore trouva le mari de trop petite noblesse pour épouser une fille du maréchal de Saxe et elle fit une très vive opposition. Mais Aurore était décidée à triompher de toutes les résistances, et en présence des obstacles qu'on soulevait à Paris, elle partit pour Londres avec son vieil ami. C'est là qu'ils contractèrent des liens indissolubles, en mars 1777. Plus tard leur situation fut régularisée en France.

Le 13 janvier 1778 ils eurent un fils, Maurice-François-Élisabeth Dupin, qui fut le père de Mme George Sand.

Peu de mariages furent aussi heureux. Ils

s'adorèrent pendant dix ans que dura leur union. Quand on s'en étonnait devant Aurore, elle répondait :

« Un vieillard aime plus qu'un jeune homme, et il est impossible de ne pas aimer qui vous aime parfaitement. Je l'appelais mon vieux mari et mon papa. Il le voulait ainsi et ne m'appelait que sa fille, même en public. Et puis, est-ce qu'on était jamais vieux dans ce temps-là? C'est la Révolution qui a amené la vieillesse dans le monde. Votre grand-père, ma fille, a été beau, élégant, soigné, gracieux, parfumé, enjoué, aimable, affectueux et d'une humeur égale jusqu'à l'heure de sa mort. Plus jeune, il aurait été trop aimable pour avoir une vie aussi calme, et je n'eusse peut-être pas été aussi heureuse avec lui, on me l'aurait trop disputé. Je suis convaincue que j'ai eu le meilleur âge de sa vie et que jamais jeune homme n'a rendu une jeune femme aussi heureuse que je le fus; nous ne nous quittions pas d'un instant, et jamais je n'eus un instant d'ennui auprès de lui. Son esprit était une encyclopédie d'idées, de connaissances et de talents, qui ne s'épuisa jamais pour moi. Il avait le don de savoir toujours s'occuper d'une

manière agréable pour les autre sautant que pour lui-même. Le jour, il faisait de la musique avec moi; il était excellent violon et faisait ses violons lui-même, car il était luthier, outre qu'il était horloger, architecte, tourneur, peintre, serrurier, décorateur, cuisinier, poète, compositeur de musique, menuisier, et qu'il brodait à merveille. Je ne sais pas ce qu'il n'était pas. Le malheur, c'est qu'il mangea sa fortune à satisfaire tous ces instincts divers, et à expérimenter toutes choses, mais je n'y vis que du feu, et nous nous ruinâmes le plus aimablement du monde. Le soir, quand nous n'étions pas en fête, il dessinait à côté de moi, tandis que je faisais du parfilage et nous nous faisions la lecture à tour de rôle; ou bien quelques amis charmants nous entouraient et tenaient en haleine son esprit fin et fécond par une agréable causerie. J'avais pour amies de jeunes femmes, mariées d'une façon plus splendide, et qui pourtant ne se lassaient pas de me dire qu'elles m'enviaient bien mon vieux mari.

« C'est qu'on savait vivre et mourir dans ce temps-là, disait-elle encore; on n'avait pas d'infirmités importunes. Si on avait la goutte, on

marchait quand même et sans faire la grimace : on se cachait de souffrir par bonne éducation. On n'avait pas ces préoccupations d'affaires, qui gâtent l'intérieur et rendent l'esprit épais. On savait se ruiner sans qu'il y parût, comme de beaux joueurs qui perdent sans montrer d'inquiétude et de dépit. On se serait fait porter demi-mort à une partie de chasse. On trouvait qu'il valait mieux mourir au bal ou à la comédie que dans son lit entre quatre cierges et de vilains hommes noirs. On était philosophe ; on ne jouait pas l'austérité, on l'avait parfois sans en faire montre. Quand on était sage, c'était par goût et sans faire le pédant ou la prude. On jouissait de la vie, et quand l'heure de la perdre était venue, on ne cherchait pas à dégoûter les autres de vivre. Le dernier adieu de mon vieux mari fut de m'engager à lui survivre longtemps et à me faire une vie heureuse. C'était la vraie manière de se faire regretter que de montrer un cœur si généreux[1]. »

Après la mort de Marie de Verrières et le départ d'Aurore pour le couvent, d'Épinay vécut

1. Mme Sand, *Histoire de ma vie.*

avec Geneviève de Verrières et Mlle de Salnat.

Cette jeune fille, douée d'une figure charmante, possédait de l'esprit et des talents ; elle avait toujours vécu dans l'intérieur de sa mère et de sa tante et on lui avait donné, autant que le comportait le milieu, l'éducation la plus soignée.

En 1779, Pierre-Joseph Reynaud, ancien juge royal, fut amené chez Geneviève. Il y fit la connaissance de sa nièce, qu'on lui présenta comme fille de feu M. de Salnat, officier au service du roi, et de Marie de Verrières. Séduit par l'esprit et la grâce de la jeune fille, Reynaud risqua une demande qui fut fort bien accueillie, et le 27 mai 1779 Mlle de Salnat devint son épouse.

Les premiers temps de cette union furent des plus heureux ; on avait mis pour condition au mariage que les époux demeureraient chez Mlle de Verrières, mais cette clause, qui au premier abord pouvait sembler inquiétante, ne parut devoir amener aucune complication. D'Épinay se montrait charmant pour son gendre, plein de gaieté et d'entrain. Il cultivait même encore la muse et le jour de la fête de Geneviève, il réci-

tait ces vers qui contenaient une délicate allusion au jeune ménage :

A CLAUDINE

A chanter le mois de mai
  Le monde s'obstine;
Celui de juin est plus gai,
  On fête Claudine.
Oh ! juin ! oh ! juin !
Oh ! le joli mois de juin !

Juin, c'est dans ton mois divin
  Que naissent les roses;
Claudine, c'est sur ton sein,
  Qu'on les voit écloses.
Oh ! juin ! etc.

Sous ses pas naissent les fleurs,
  Nous annonce Flore;
Claudine en a la fraîcheur,
  Mais elle l'ignore.
Oh ! juin ! etc.

Au chasseur à la Saint-Jean
  Quel espoir tu donnes :
Il voit les perdreaux volants
  Qu'il tue en automne.
Oh ! juin ! etc.

Petit corps et grand talent
  Nous tournent la tête.
Reynaud, toujours bon onguent
  Dans petite boëte.
Oh ! juin ! etc.

17

Qu'un autre loin d'Orgemont
A Paris badaude,
Je reprends ici pour patron
Saint Jean ou saint Claude.
Oh ! juin ! etc.

Nous l'entendons rarement
Sa voix ravissante.
Mais il vient, ce mois charmant,
Et Claudine chante.
Oh ! juin ! etc.

De son goût et de son chant
Notre âme est ravie ;
Mais elle a moins de talent
Que de modestie.
Oh ! juin ! etc.

Malheureusement des difficultés ne tardèrent pas à s'élever. Peut-être Reynaud avait-il été tenté par la séduisante perspective d'être privé de belle-mère ; il fut rapidement déçu dans ses légitimes espérances, car M. d'Épinay en remplit le rôle avec un indiscutable talent. Grâce à lui, l'intérieur du jeune ménage devint au bout de peu de temps un véritable enfer.

Reynaud s'aperçut bientôt qu'on ne le comptait pour rien dans la maison, que M. d'Épinay y régnait en maître. C'était lui qui administrait tous les biens de Mlle de Verrières, et avec les aptitudes

qu'on lui connaît, une ruine prochaine paraissait inévitable. De plus il manquait de délicatesse et allait jusqu'à s'attribuer le titre de propriétaire dans des actes qui ne le concernaient nullement et pour des biens qui ne lui appartenaient pas.

Reynaud s'inquiétait à juste titre de cette situation, d'autant plus que la dot de sa femme était restée entre les mains de Mlle de Verrières et hypothéquée sur ses biens. Il crut de son intérêt et aussi de son devoir de prévenir Geneviève de la voie dans laquelle on l'entraînait; il s'efforça de lui donner de meilleurs conseils et il lui proposa même un arrangement avec ses créanciers qui devait la libérer très rapidement.

M. d'Épinay trouva fort mauvais qu'un autre que lui se permît de diriger son amie, et il ne pardonna pas à Reynaud, dont il chercha par tous les moyens possibles à troubler le repos. Il le dénigra dans l'esprit de tous, le tourna en ridicule auprès de sa femme, se moqua de la vie simple et modeste qu'il voulait mener, excita la jeune femme à des dépenses fort au-dessus de son état et de sa fortune; en un mot il ne négligea rien pour lui inspirer des sentiments fort déplacés. Il en résulta dans le ménage les scènes les plus orageuses.

Après un an de souffrance, Reynaud prit un grand parti ; il quitta la maison avec sa femme et loua un petit appartement. Pour se mettre plus sûrement à l'abri, il annonça qu'il allait se retirer en province, où il comptait obtenir une charge de magistrat. A cette nouvelle, la colère de Mlle de Verrières et de M. d'Épinay n'eut pas de bornes ; ils excitèrent de toutes manières la jeune femme pour qu'elle refusât de suivre son mari. M. d'Épinay composa même un mémoire qu'il adressa au ministère, sollicitant une lettre de cachet pour que la dame Reynaud fût mise au couvent et arrachée à un mari barbare.

A la suite de tous ces incidents, le malheureux juge porta plainte, suppliant la justice de le prendre sous sa protection et de le préserver des manœuvres de M. d'Épinay. Il allait en être débarrassé à jamais.

En décembre 1781, l'ancien fermier général fut atteint d'une maladie grave, bientôt jugée mortelle[1]. En quelque jours il succombait.

Mlle de Verrières se porta créancière de la

1. Tronchin écrivait à M. de Lubières le 15 novembre 1781 : « Mme d'Épinay est assez bien ; son vilain mari est bien malade jusque dans la moelle des os : *fructus belli.* »

succession pour 64 000 livres dont elle fut intégralement payée. L'acte signifié par elle aux héritiers contenait de plus une réserve pour des réclamations ultérieures. La succession, de son côté, exerça sur elle d'étranges revendications : on lui fit restituer un clavecin peint en gris à filets dorés, huit plats d'entremets de cuivre, doublés d'argent, à culs noirs, sans armoiries, cinq cents bouteilles ou demi-bouteilles de vin de Saint-André et de Perpignan et un certain nombre de cuillers à café!

Depuis la mort de sa sœur, Geneviève habitait dans une maison de la rue du Faubourg-Saint-Honoré, acquise à son intention par d'Épinay. Elle possédait en outre une maison de campagne, près de Gonesse (Seine-et-Oise).

La mort de d'Épinay laissait Geneviève dans un cruel isolement. Pour y échapper elle prit la résolution d'entrer au couvent ; elle se retira chez les Ursulines de la rue Sainte-Avoye[1].

1. Il existait dans la rue Sainte-Avoye une communauté de femmes veuves, fondée en 1288 par Jean Séquence, chevecier de Saint-Merri, et dont la chapelle était dédiée à

Disons quelques mots, avant de finir, de ce pauvre abbé de Beaumont, que nous avons laissé étudiant toujours la théologie au séminaire d'Évreux.

Il ne fut pas heureux; après être resté encore plusieurs années en Normandie, il fut nommé, en 1784, par son père, qui ne le trouvait pas encore assez loin, curé de Tartas, dans les Landes.

Comment le duc de Bouillon avait-il le droit de nommer un curé à Tartas?

En 1652, Éléonore de Bergue, duchesse de Bouillon, avait échangé la principauté de Sedan et Raucourt, antique apanage de la maison de Bouillon, contre le duché d'Albret. La ville de Tartas et le chef de la maison de Bouillon s'étaient réservé le droit de nommer à tour de rôle le curé de cette ville.

sainte Avoye. Madeleine Lhuillier, qui avait déjà fondé les Ursulines de la rue Saint-Jacques, proposa aux femmes de cette communauté d'embrasser la règle et les constitutions des Ursulines, et promit, si elles s'y déterminaient, de leur céder une rente annuelle de mille livres. La proposition fut acceptée par acte du 10 décembre 1621 et confirmée par lettres patentes de février 1623. Ce couvent a été supprimé en 1790, et la synagogue des juifs fut établie, en 1802, sur une partie de son emplacement. (Dulaure, *Histoire de Paris.*)

Quand Mlle de Verrières apprit que son filleul était envoyé à Tartas, elle éprouva un grand chagrin ; elle lui écrivit du couvent de Sainte-Avoye :

« 1784.

« Quelle nouvelle ! Je suis atterrée, anéantie ! Pauvre et si cher ami, si encore, en vous plaignant je pouvais vous consoler ! Adieu toutes mes espérances, adieu toutes les espérances de notre bonne amie, votre pauvre mère ! Elle était si persuadée, et je l'étais avec elle, que le prince vous attacherait à sa personne ! il n'en est rien ! il n'en sera jamais rien, puisqu'il vous envoie aux antipodes !

« Comme je me figure les habitants des Landes ! Devrez-vous donc marcher sur des échasses comme eux ? Mon Dieu ! et c'est vous qui êtes envoyé là ! Courage, ami : Dieu compte tout, il voit tout et nous aurons toute l'éternité pour nous. »

Cette assurance pouvait paraître quelque peu hasardée, au moins en ce qui concerne Mlle de Verrières, mais depuis qu'elle était au couvent, Geneviève ne doutait plus de rien, de la miséri-

corde infinie du Seigneur moins que de tout le reste.

Elle finit ses jours à Sainte-Avoye et mourut dans les sentiments de la plus vive piété.

L'abbé de Beaumont était très aimé et très apprécié à Tartas. Quand la Révolution arriva, il se montra hostile aux idées nouvelles. On lui avait donné un vicaire qui sentait quelque peu le jacobin. Un matin, sortant de la sacristie, l'abbé voit arriver son vicaire, un nommé Pomirau, coiffé du bonnet phrygien aux trois couleurs. L'abbé se rappelait encore d'avoir été dragon. Il saisit sa canne, la pose sur les lèvres de Pomirau et lui dit : « Ote ce bonnet, ou je te fais manger ma canne comme un radis! »

En 1791, l'abbé de Beaumont reçut de son frère une lettre ainsi conçue :

« Mon cher abbé, notre père est enflé comme une barrique. Il a toujours été bien bon pour moi, mais je ne peux pas lui pardonner de t'avoir tant fait souffrir. Adieu, mon cher frère! Adieu mon meilleur ami; ton frère qui t'aime.

« DE BOUILLON. »

Ce modeste billet remplissait deux grandes pages.

Le duc, hydropique et mourant, avait une effroyable peur des événements. Il imagina, pour se sauver, d'épouser sa dernière maîtresse, fille d'un artisan, faisant ainsi alliance avec le peuple.

Quelque temps après, l'abbé recevait de son frère une nouvelle lettre bien caractéristique :

« Notre J...-f..... de père vient de mourir. Arrive dans les bras et sur le cœur de ton frère. Je voudrais te rendre aussi heureux que tu as été malheureux. Si tu ne te hâtes pas, tu me trou veras guillotiné. Souviens-toi que tu as promis à ma mère de me défendre. Je t'aime et je t'attends avec impatience.

« Ton frère, DE BOUILLON. »

Sans égard pour les dangers qu'il courait, repoussant l'asile qu'on lui offrait alors en Espagne, l'abbé part pour protéger son frère infirme et menacé. Il parvint à travers mille difficultés à le sauver, et ils traversèrent la Révolution sans encombre.

Sous l'Empire, Talleyrand voulut le faire nommer évêque d'Arras, mais il refusa et repoussa tous les postes qu'on lui offrait. Il se contentait de sa liberté et d'une modeste rente de douze mille francs que son père lui avait laissée.

FIN

TABLE

20 563 — Imprimerie Lahure, 9, rue de Fleurus, à Paris.

